# La Maison Pascal

## DU MÊME AUTEUR

---

**La Carrière amoureuse.**
**Nicole courtisane.**

EN PRÉPARATION :

**Les Trois Nuits de don Juan.**

---

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.
S'adresser, pour traiter, à la Librairie Paul Ollendorff, 50, Chaussée d'Antin, Paris.

JEANNE MARAIS

---

# La Maison Pascal

*ROMAN FANTAISISTE*

---

SEPTIÈME ÉDITION



PARIS
*Société d'Éditions Littéraires et Artistiques*
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

Copyright by Jeanne Marais, 1913.

*Il a été tiré à part :*

*dix exemplaires sur papier de Hollande,*
*un exemplaire sur papier de Chine,*
*numérotés à la presse.*

# LA MAISON PASCAL

## I

La maison était équivoque et pimpante.

Plantée au fond d'une avenue déserte, elle dressait trois étages de briques vermeilles où s'entre-bâillaient des persiennes vertes, toujours mi-closes. La façade se décorait, à la manière des habitations méridionales, de bas-reliefs mythologiques : Amour et Vénus de plâtre peinturé, aux couleurs pâlies par la morsure du soleil.

Et, silencieuse, isolée, jolie, riante, — avec ses volets presque fermés qui semblaient, entre leurs rainures vertes, laisser filtrer la lueur de quelque espérance louche. — la Mai-

son rose apparaissait étrangement suspecte et charmante.

Les passants se la désignaient d'un clin d'œil malicieux : sans qu'aucun d'eux pût se vanter d'en avoir franchi le seuil, tous soupçonnaient sa destination impudique.

Il en est de certaines demeures comme de certains visages : leur extérieur est une enseigne et un enseignement.

Cependant, malgré ses murs enluminés derrière lesquels s'abritait un murmure clandestin ; malgré les silhouettes entrevues dans l'ombre d'une fenêtre : figures fardées ; profil d'adolescent imberbe ; main robuste, main masculine aux doigts bagués, aux ongles trop vermillonnés, penchée à l'appui de la croisée ; la Maison continuait à intriguer : son ignominie devinée se rehaussait de mystère...

Car, un soir, trois jeunes gens en gaîté s'étaient décidés à entrer là, après un conciliabule hésitant :

— Bah ! on sait bien ce que c'est.

— Pourtant...

— Une concurrence à *celle* de la rue Neuve.

— Si nous nous trompions ?

— Allons donc !

Le plus hardi avait poussé le vantail entr'ouvert, écarté les effilés d'une portière bruissante, faite, à la mode de Provence, d'une frange de perles de verroterie enfilées.

Ils s'étaient trouvés dans un vestibule tapissé de tentures à fleurs rouges, éclairé par six appliques électriques que des lanternes japonaises tamisaient d'une lumière violette. Jetées çà et là, sur la moquette bariolée du sol, des peaux de tigres, de lions, d'ours blancs s'allongeaient, évoquant l'apparence des bêtes encore vivantes, ainsi étendues, avec leur grâce de grands fauves nonchalants.

Une jolie fille en bonnet azur était accourue au-devant des jeunes gens, les avait dévisagés, très surprise. Et quand l'un d'eux, bredouillant, balbutiant, un peu embarrassé, avait avoué le mobile de leur visite nocturne, la jeune bonne, souriante, avait répliqué à ces messieurs qu'ils faisaient erreur... qu'ils ne rencontreraient rien ici de ce qu'ils y venaient chercher... que la Maison Pascal n'était pas

du tout ce que ces messieurs croyaient, oh! pas du tout!

Et cela avec des œillades agréables, des réticences ambiguës qui laissaient comprendre que l'on n'était pas précisément offusqué que la Maison fût prise pour... une autre; mais, que l'on regrettait — oui, c'est cela — que l'on regrettait véritablement de ne pouvoir satisfaire ces messieurs...

Si bien que les trois jeunes gens, abasourdis, s'en étaient allés aussi perplexes, aussi indécis qu'auparavant, sur le compte de cette habitation douteuse. Bientôt, ils avaient raconté, par la ville, que l'on se méprenait absolument en supposant la Maison Pascal un établissement *ad usum*... Hum!... Mais qu'il y avait tout de même quelque manigance interlope là-dessous.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Depuis six semaines, la Maison Pascal excitait la curiosité des habitants de Montfleuri-les-Pins.

Montfleuri-les-Pins?... Ne cherchez pas. C'est une petite cité du pays latin, parfumée de

soleil, de fleurs et de gaieté ; un gros bouquet de villas blanches, de routes claires et de verdures éternelles écloses sur les bords de la Méditerranée.

C'est une ville exquise de fraîcheur lumineuse, de jeunesse rayonnante, bâtie par une Hébé qu'eût secondé Phœbus.

Si les poètes l'ont placée dans leurs rêves, les géographes ont négligé de la mentionner sur leurs cartes ; et, grâce à cet oubli opportun, Montfleuri-les-Pins reste une cité indépendante et fortunée qui n'appartient, en propre, à aucun État et qui est gouvernée uniquement par l'autorité démocratique d'un magister municipal, dont les fonctions rappellent beaucoup celles de maire ou de bourgmestre.

Construit en amphithéâtre, Montfleuri-les-Pins s'adosse à une petite colline au sommet de laquelle s'élève une coquette villa de briques roses, que son propriétaire loue aux étrangers.

Le mois précédent, un certain M. Pascal, de passage à Montfleuri, s'était arrêté devant la maison de plaisance, l'avait visitée, ad-

mirée, retenue; et, signant le bail, s'était installé définitivement.

Il avait changé l'ameublement; des fourgons chargés d'objets hétéroclites avaient séjourné plusieurs jours dans le jardin de la propriété; le tapissier de Montfleuri-les-Pins s'était livré à un travail diligent et minutieux au sujet duquel il avait, discret, observé la plus stricte réserve.

M. Pascal était censé habiter seul, avec sa femme, cette maison trop vaste pour deux personnes. Mais, durant plusieurs semaines, chaque jour, à la nuit tombante, des ombres furtives — tantôt groupées, tantôt isolées — se glissaient subrepticement à l'intérieur de la villa.... On ne les avait pas encore vues ressortir.

Montfleuri est une ville de province: c'est dire la stupeur, le désir ardent, la curiosité aiguisée, les conjectures baroques des Montfleuriens, en face de ces événements insolites.

On avait remarqué que l'arrivée des hôtes mystérieux coïncidait toujours avec l'heure du train.... Que la servante des Pascal, au

marché, renouvelait quotidiennement des provisions assez copieuses pour nourrir tout un pensionnat... Quels étaient ces gens bizarres qui logeaient à la Maison Pascal sans jamais se montrer ?... Et ces Pascal, nouveaux venus dans le pays, qui vivaient à l'écart et n'avaient point fait de visite de bienséance à M. le magister, non plus qu'aux principaux fonctionnaires de la ville ?

— Des anarchistes russes réfugiés, opinaient les uns.

— De faux monnayeurs, prétendaient les autres.

Et c'est ainsi que peu à peu, avec des allusions grivoises, des sourires égrillards, on avait fini par soupçonner la Maison Pascal de recéler — à défaut de dynamite ou d'or trop bien allié — une pacotille interdite, suggestive, prometteuse ; une séduisante denrée vivante importée à l'usage des citoyens joyeux de Montfleuri-les-Pins.

Or, voici que l'équipée des trois jeunes gens audacieux détruisait l'allèchante hypothèse. Ce n'était pas cela, et cependant...

c'était... Au fait, que pouvait bien être cette Maison Pascal ?

*
* *

Ce matin-là, le jeune Camille Champion se le demandait une fois de plus en contemplant la façade incarnate, ruisselant de lumière vive sous un soleil incandescent.

Camille était le fils unique de M. Onésime Champion, magister de Montfleuri-les-Pins.

Grand, brun, les épaules larges et les attaches fines ; le visage mince, glabre ; le teint mat, les joues ambrées ; ouvrant des yeux d'un bleu de nuit sous de longues paupières obliques, cet éphèbe de vingt-deux ans dressait une jolie tête de page efféminé sur le corps le plus mâle qui se pût voir ; et ce contraste lui donnait une ressemblance frappante avec le *Saint Jean-Baptiste* de Léonard.

D'un tempérament rêveur, voire lyrique, le fils du magister coulait son existence mélancolique de rejeton provincial dans l'espoir

vague de la poursuivre un jour à Paris, parmi des destinées plus glorieuses.

Bien qu'enrichi personnellement par l'héritage de sa mère, il ne lui venait point l'idée de s'affranchir de la tutelle paternelle pour courir les routes tentatrices ; ni d'abandonner Montfleuri-les-Pins, dont les habitants l'irritaient, d'un respect envahissant et d'une sollicitude indiscrète envers le fils de leur magister.

Camille possédait une nature oscillante et irrésolue. Sa volonté était un pendule.

Il souhaitait l'aventure inconnue, comme on guigne un fruit enviable ; mais, dès qu'il s'agissait de cueillir, ce Tantale volontaire n'osait plus tendre la main. Ou bien, il perdait la tête, et son indécision affolée le poussait à commettre des actions saugrenues.

Donc, ce matin-là, embusqué à cinquante pas, Camille Champion épiait la Maison Pascal.

Elle l'attirait et l'obsédait par son double charme de nouveauté ignorée et de vice pressenti. Il ne se lassait point de la considérer,

se détachant ainsi qu'un bloc de corail clair sur le bleu épais d'un ciel indigo. Équivoque, mais séduisante. Ses persiennes vertes toujours tirées, masquant les fenêtres, gardaient la réserve agaçante d'un loup posé sur un visage. Derrière les bas-reliefs sculptés de nudités païennes : la perspective d'académies moins illusoires. Pour idéaliser les bas commentaires de débauche : le raffinement d'un problème sans solution. Bref, à la place du gros numéro : un point d'interrogation.

Voilà bien de quoi monter l'imagination d'un jeune homme de vingt-deux ans, qui s'ennuie à périr.

De son poste d'observation, Camille aperçut tout d'abord la servante des Pascal traversant le jardin, un panier au bras ; puis, au premier, l'un des volets s'écarta doucement et la silhouette onduleuse d'un long chat noir apparut à ses regards ; l'animal profila un instant ses courbes sinuosités en ombre chinoise sur le fond rosé du mur, bondit au-dessus du linteau, se jucha sur un rebord de pierre et se mit à lécher méthodiquement le bout de ses

pattes avec des mouvements gracieux de sa tête renflée. Enfin, quelqu'un sortit de la maison — une jeune femme. Et Camille, très intéressé, se rapprocha instinctivement, pour mieux la détailler.

C'était une blanche créature, blanche depuis les fins souliers de peau, le costume de drap léger, la blouse de batiste, jusqu'au petit béguin de dentelle qui encadrait une figure merveilleusement pâle et claire sur laquelle se détachaient les boucles foncées des cheveux châtains. Dans l'ovale pur du visage se modelaient des traits de poupée: nez court, bouche minuscule, menton à fossette. De grands yeux fauves, aux feux d'or bruni, éclairaient cette physionomie souriante d'un jet de lumière noire, comme deux fanaux sombres.

De grandeur moyenne, vive, alerte, sémillante, cette jolie personne avait l'allure, jeunette et avertie à la fois, d'une fausse gamine de vingt-cinq ans.

Gamine, elle l'était par la souplesse de la taille si mince sous la jaquette lâche du tail-

leur blanc ; par l'ingénuité des traits, la fraîcheur du teint ; mais femme on la reconnaissait à la rondeur potelée d'une croupe aguichante, à la sensualité des lèvres rouges ; et surtout, à cette profondeur émouvante des yeux sans candeur qui ont déjà reflété tant de choses désirables, douloureuses, édifiantes, et qui nous disent l'âge de la femme d'après l'expression savante de son regard.

Passé la porte du jardin, la jolie brune s'arrêta un moment, examina le soleil cuisant de l'avril provençal avec une moue dégoûtée ; puis ouvrit une ombrelle écarlate et s'en alla, au hasard, sur la colline, suivant la Corniche qui descend à Montfleuri.

Camille marchait derrière elle, la rejoignant progressivement sans s'en apercevoir.

La jeune femme avait produit sur lui une impression extraordinaire. Provincial, il subissait le prestige de sa grâce toute parisienne ; adolescent encore, il éprouvait une curiosité de chérubin à l'égard d'une belle qu'il sentait son aînée — de si peu. Enfin, Méridional de race sarrasine, Camille, nonchalant comme

un jeune Maure, la démarche molle, les gestes pleins de langueur caressante, était attiré inconsciemment par le contraste de vivacité, d'agilité, de prestesse que lui offrait cette inconnue aux mouvements prompts et à l'allure sautillante. Et puis... elle sortait de la Maison Pascal!

Source de suppositions multiples.

A présent, il cheminait presque à ses côtés. Et comme la route était large, la jeune femme eut d'abord une crispation d'impatience à sentir ce passant sur ses talons. L'ombrelle rouge tangua, décrivit une rotation agacée et son disque s'abaissa brusquement, laissant dépasser une jolie figure courroucée dont les regards noirs dévisagèrent Camille sans bienveillance. Mais leur expression s'adoucit : l'importun était beau garçon.

D'un coup d'œil rapide, l'inconnue appréciait ce jouvenceau svelte et musclé, robuste et délicat; dont les cheveux un peu longs bouclaient sur le front; dont le faux-col, trop ouvert, dégageait le cou charnu... Il cadrait bien avec le décor méditerranéen... Il avait

l'air d'un bel Arabe... le dernier Abencérage... Et maintenant, elle s'apercevait que cet indiscret semblait fort timide.

Riant sous cape, elle s'arrêta, s'assit sur un banc rustique, épiant son suiveur d'une œillade espiègle qui signifiait : « Eh bien ! mon ami, qu'allons-nous faire ?... Aurais-tu l'audace de m'aborder ? »

Camille, très embarrassé, se balançait de droite à gauche — toujours le pendule — en continuant d'avancer...

Arrivé vis-à-vis d'elle, il s'immobilisa soudain, figé, cloué au sol.

La jeune femme exerçait sur lui une espèce d'attraction magnétique : il avait beau se sentir ridicule, honteux de sa poursuite piteuse, de sa gaucherie silencieuse, il restait là, planté en face d'elle, sans pouvoir bouger ; atrocement gêné et divinement heureux — d'une joie indéfinissable et puissante.

Elle, surprise, amusée, feignait d'admirer la vue ; ses prunelles noisette, braquées vers la mer, ne cessaient pas une seconde d'observer ce grand gamin déconcertant.

De la corniche, on dominait tous les toits de Montfleuri qui s'échelonnaient, inégaux et pointus; à l'est, un cap, barrant l'horizon, avançait sur l'eau sa languette de terre rougeâtre; à l'ouest, la côte déroulait ses collines dentelées, envahies par une végétation voluptueuse et sauvage, palmiers, lentisques, agaves; flore d'Orient, fleurs d'Afrique qui embaumaient l'atmosphère surchauffée d'une vapeur odorante. Au centre, un golfe d'azur liquide, moiré de lumière, miroitait sous le soleil.

Camille souhaitait passionnément engager une conversation avec sa voisine, sans parvenir à trouver l'entrée en matière qui le délivrerait de cette attitude grotesque. Il avait déjà hésité entre deux ou trois réflexions sur la température, rejetées pour d'autres du même goût qu'il n'osait pas plus énoncer; son esprit était fertile; mais, à cet instant, l'élocution lui faisait défaut... Le son de sa propre voix l'eût effrayé. Et sa pusillanimité, en guise d'excuse, affectait le dédain des vaines banalités.

Le cri aigu d'une sirène signala le passage d'un bateau à vapeur, qui traversa lentement le golfe, crachant sa fumée grise.

Alors, voyant les yeux de la jeune femme toujours fixés sur la mer, Camille se décida : désignant de l'index l'éperon noir du navire filant sur l'eau bleue, il se rapprocha, fit un effort prodigieux et réussit à articuler d'une voie étranglée :

— C'est l'*Aïoli*... Il part pour la Corse tous les samedis.

L'inconnue leva la tête, sourit : l'accent de détresse avec lequel ces simples mots étaient proférés rendit Camille irrésistiblement comique. Après un temps, elle répondit :

— Ah !... Je vous remercie, Monsieur.

Sa politesse ironique pour accueillir ce renseignement qu'elle n'avait point sollicité, exaspéra Camille. Il songea : « Je dois lui paraître idiot. » Cette idée l'aiguillonna ; maintenant que l'entretien était entamé, il fallait le continuer à tout prix, éviter que le silence ne retombât. Et le jeune homme poursuivit avec volubilité :

— C'est un excellent bâtiment... Il transporte des passagers de Montfleuri à l'île Rousse... On peut luncher à bord : la cuisine est bonne... Et c'est une excursion agréable... Connaisez-vous la Corse, Madame ?

La jeune femme retroussa le coin de sa lèvre, dans un rictus narquois ; un regard moqueur s'arrêta hardiment sur le visage de Camille. Elle questionna, impertinente :

— Vous êtes l'agent de la Compagnie maritime ?

— Non, non, balbutia Camille, désarçonné.

Il déplorait sa niaiserie. Intérieurement, il formulait une foule de galanteries ingénieuses, de subtilités amoureuses, de choses délicieusement tournées... et sa bouche prononçait des phrases ineptes ou banales. Il croyait subir le sortilège de la princesse enchantée qui vomissait des reptiles gluants dès qu'elle voulait dire une parole.

L'inconnue eut pitié de Camille; ses yeux étaient d'un bleu si profond ; sa tête s'érigeait si gracieusement au-dessus de l'enco-

lure puissante! Ces arguments-là touchent une femme. Et ce fut elle qui reprit :

— Quelle affreux climat que celui de votre pays! On étouffe dans cette clarté brûlante... sous ce soleil dévorant.

Camille lui lança un humble regard de reconnaissance. Encouragé, il s'assit à la pointe extrême du banc et répliqua sur un ton vibrant:

— Il fera encore plus chaud en août.

Il la considérait ardemment: fluette mais grasse, elle avait des formes élancées que renflaient quelques courbes d'apparence confortable. Elle semblait aimable sans effronterie, réservée sans fausse pruderie... Quelle était cette dame de la Maison Pascal ? Camille, chassant toute prévention devant sa contenance décente, la supposait bourgeoise et Parisienne. Bourgeoise, puisque correcte. Parisienne, puisque engageante. De nouveau, il se taisait. La regarder... Penser : « Que vous êtes jolie... Dieu, que vous êtes jolie ! » C'était pour lui le point suprême de son ambition présente. Il lui avait parlé, il avait ob-

tenu la faveur de rester auprès d'elle : savourant son bonheur, il ne désirait pas s'avancer. Par une sorte d'instinct irraisonné, il prévoyait qu'un succès plus effectif ne vaudrait jamais cette sensation de douceur, cette jouissance sans tristesse, des prémices de l'Aventure. Et il prolongeait à dessein ces minutes exquises d'incertitude où — ignorant tout l'un de l'autre, leur nom, leur caste, leur race, leur vie et leur âme — deux êtres se joignent pour ces motifs très importants : le grain d'un épiderme, la teinte d'une chevelure, le pigment de deux iris, le charme d'un sourire — et l'instigation des lois naturelles...

Le silence persistant finissait par gêner la jeune femme. Elle se levait, un peu contrainte ; ne saluait point, allait s'éloigner... Camille, affolé à l'idée de l'avoir froissée involontairement, se précipita :

— Madame... Madame !

Elle se retourna, étonnée. Le jeune homme bafouilla, sans reprendre sa respiration :

— Vous devez me trouver grossier : je vous ai accostée en omettant de me présenter ;

je vous jure que c'est un oubli, et non une marque d'irrévérence... Je rougirais de vous avoir paru effronté.

L'inconnue s'égaya : ce grand garçon aux yeux tendres personnifiait la confusion plutôt que l'effronterie.

Camille continua :

— Je m'appelle Camille Champion ; je suis le fils du magister de Montfleuri-les-Pins, c'est-à-dire du magistrat le plus important de notre ville... Votre arrivée dans le pays est toute récente ; je présume que vous n'y connaissez personne ? S'il vous plaisait d'y former des relations, Madame, je suis heureux de vous assurer que la maison de mon père vous serait ouverte...

A son tour, la jolie brune manifesta quelque embarras. Abandonnant le ton railleur, elle interrompit doucement :

— C'est impossible, Monsieur. J'aurais été flattée de répondre à votre invitation, mais... cela ne se peut pas... Vous comprendrez un jour... Vous, le fils de M. le magister... Vous voudriez ?... Non... Non... Oh !... Non.

Elle ajouta, avec une pudeur honteuse, comme si ceci expliquait tout :

— Je suis Mme Pascal, Monsieur.

Camille riposta naïvement :

— Mais, Madame... Je croyais pourtant que l'on s'était trompé ?

— Et à quel propos ?

Camille devint cramoisi. Ne sachant comment rattraper son étourderie, il s'embrouilla, lâcha un aveu malheureux :

— Madame, vous souvient-il qu'un soir, trois jeunes gens... un peu gais... entrèrent chez vous par inadvertance ?

— Oui... oui. Denise me l'a dit.

— Ces jeunes gens se figuraient... Bref, il s'agissait d'une erreur d'adresse.

— J'ai bien saisi.

Mme Pascal le regardait fixement ; ses grands yeux fauves exprimaient des sentiments contraires : une franchise cynique et fière, une vague appréhension, une curiosité intense...

Dans l'orbe éclatant de l'ombrelle voyante, sa petite figure blanche, aux boucles brunes,

aux traits menus et réguliers, apparaissait ainsi qu'une tête de poupée-madone sous une auréole de pourpre.

Camille murmura faiblement :

— J'étais l'un des trois jeunes gens...

— Alors ? interrogea Mme Pascal.

— Alors, j'ai tout lieu de penser que je fus le premier à constater... *ipso facto*... que les commérages — inévitables, hélas ! d'une petite ville — suscités par certains indices... étranges... n'étaient qu'une méprise... une malencontreuse et stupide méprise... dont je m'excuse, Madame, au nom de mes compatriotes

La jeune femme lui adressa un sourire mélancolique et charmeur. Elle confessa mystérieusement :

— Je vous remercie, Monsieur... Mais nous ne méritons point vos excuses. La Maison Pascal n'est pas... une maison.... pareille aux *autres*, certes ! Pourtant, c'est... c'est la Maison Pascal, enfin... Vous saurez bientôt...

Elle fit une pause; puis conclut d'un air plus assuré :

— Écoutez, Monsieur... Ne cherchez pas à vous renseigner, à me revoir. Si vous me rencontrez par hasard, ne me saluez pas, ne me parlez pas... Vous me causerez un vif plaisir en suivant mon conseil. Je vous demande cela parce que vous m'êtes très sympathique, très... Et que j'éprouverai une grande joie à m'imaginer que vous ne m'avez jamais connue.. N'essayez pas de comprendre. Adieu !

Un dernier regard de regret vers les yeux bleu sombre du beau Camille, et la jolie femme s'enfuyait, avant que le jeune homme, interdit, eût pu répondre un mot.



Il redescendit lentement la Corniche, se retournant à chaque pas.

Là-bas, très loin, une forme blanche trottinait sur la route claire, derrière l'ombrelle écarlate, devenue une minuscule cible rouge...

Et, tout en haut de la colline — dominant Montfleuri ; le rideau noir d'une forêt de pins ;

les ombres fragiles, les verdures légères d'un champ d'oliviers — la Maison rose, au fond d'une allée de palmiers, s'élevait, gracieuse et énigmatique...

Camille la contempla, amenuisée par la distance. Il cingla, d'un coup de canne rageur, les spatules grasses d'un massif de cactus, et s'écria, dépité :

— Mais, sapristi, qu'est-ce donc que cette Maison Pascal ?

## II

Mlle Pulchérie recevait le dimanche.

C'était une vieille jeune fille quadragénaire qui, pour avoir renoncé à ses prétendants — cas de force majeure, — n'avait point renoncé à ses prétentions de fausse mineure.

Orpheline riche et considérée, elle fréquentait depuis vingt ans la haute société de Montfleuri-les-Pins sans avoir rencontré celui qui se fût accommodé des aspérités d'une laideur anguleuse en faveur de la rotondité du patrimoine dotal. Afin de se consoler, elle prolongeait l'illusion de son adolescence au delà des limites permises, vêtant sa maigreur osseuse de claires mousselines fanfreluchées.

Cette enfant d'un autre siècle cachait, sous ses allures juvéniles de gamine turbulente, les rancœurs inavouées d'un célibat mal supporté. Tel le jeune Spartiate conservant un visage serein tandis que son renard lui déchirait les chairs, Mlle Pulchérie dissimulait d'un sourire héroïque les morsures de son intolérable virginité : ce qui prouve que des maux opposés peuvent aboutir aux mêmes sensations.

Ce troisième dimanche d'avril, dans son grand salon dont les fenêtres s'ouvraient sur l'avenue de Paris (le plus beau quartier de Montfleuri), c'était un défilé de visiteuses où dominait l'élément des demoiselles mûres. La maîtresse de la maison servait le thé, tripotant des assiettes, des cuillers et des tasses. Et Maria, la femme de chambre, promenait les corbeilles de gâteaux, tout en coulant vers ces dames les œillades ironiques et sournoises, le fin regard perspicace du domestique — notre juge ancillaire.

Arrêtée devant Mlles Zoé et Anaïs Planchin — sœurs jumelles de quarante-six ans, brunes

de peau et de cheveux, le type espagnol ; ayant l'air d'anciennes cigarières qu'on aurait roulées dans du jus de tabac — Maria épiait Mlle Anaïs qui, gourmande, ne cessait de ronger des gaufrettes avec une contraction des lèvres accusant sa mauvaise dentition ; et la femme de chambre pensait :

— Mlle Anaïs ressemble à un lapin qui happe des feuilles de laitue.

En face de Mme Laurenzi, la femme du commissaire central, Maria stationnait complaisamment, gagnée par le charme de cette blonde frêle. Petite, mignonne, un peu maigrelette, Jacqueline Laurenzi avait la joliesse délicate, la grâce mièvre d'une poupée de Saxe. Elle était attirante et agaçante à la manière de ces bibelots légers qu'on grille de prendre dans ses mains en redoutant de les casser.

Puis, Maria tendait sa corbeille à Mlle Rose Véran, la fille du chef de gare. Coiffée d'une toison rutilante où se jouaient des lueurs de métal rouge et des reflets de cuivre sombre, Rose avait une beauté fraîche et brillante,

rayonnant du triple éclat des cheveux d'or vif, des yeux gris et des dents luisantes ; sa figure était un fondu de tons laiteux et rosés où la blancheur de l'épiderme s'allumait de transparences sanguines. Mlle Véran arborait un sourire stéréotypé comme un défi à ceux qui soupçonnaient son amertume. Fille pauvre de vingt-sept ans, elle souffrait de vivre isolée, abandonnant l'espoir du mariage, rendu improbable par deux obstacles : d'une part, la situation précaire d'un père léger — M. le chef de gare s'amusait fort, durant ses heures de loisirs : « Les voyageurs pour Cythère, en voiture ! » — d'autre part, les attraits trop périlleux d'un physique provocant.

Ainsi que le remarque Balzac, certaines séductions effrayent les esprits rassis. Un bourgeois sensé perçoit obscurément que la Vénus Callipyge n'est point faite pour lui repriser ses chaussettes.

Telles les extrêmes laideurs, les grandes beautés exigent les grosses fortunes : dans ce dernier cas, le mari considère la dot comme une prime d'assurance sur l'adultère.

De dix-huit à vingt-deux ans, Rose Véran, pleine d'illusions, avait pourchassé la proie conjugale, espérant la conquérir par ses seules qualités ; à vingt-trois ans, elle avait failli épouser un clerc de notaire qui s'était dérobé ensuite afin de contracter une union plus avantageuse; désabusée, la jeune fille se découvrit alors une passion irrésistible pour le théâtre et d'admirables dons de comédienne. Elle étudia la déclamation. Bien des vocations féminines ont pris naissance d'un mariage manqué : l'art est le paravent des déceptions amoureuses.

Aujourd'hui, on prônait son talent dans tous les salons de Montfleuri ; et les invités — entre l'audition musicale d'une cantatrice mondaine ou d'un violoniste amateur — se plaisaient à entendre Mlle Véran réciter quelques poésies d'une voix chaude et prenante, aux intonations mélodieuses.

Pendant que Rose piquait des petits fours du bout de sa fourchette, la femme de chambre, inclinée vers elle avec une attitude déférente, se disait *in petto :*

— Je parie que Mademoiselle va encore de-

mander à Mlle Véran de leur débiter une de ses *Feuilles d'automne* pour la vingtième fois.

Maria se trompait. Mlle Pulchérie ne songeait guère à réclamer des poèmes romantiques,ce jour-là. Installée à côté de la femme du commissaire central, la vieille demoiselle paraissait s'intéresser extraordinairement aux papotages de la petite Laurenzi.

— Je vous assure que c'est vrai, affirmait Jacqueline en élevant la voix : mon mari les a rencontrés sur le chemin de la Corniche...

— Qui donc? interrogeait Zoé Planchin.

Mlle Pulchérie, se retournant vers les sœurs Planchin, expliqua :

— Figurez-vous que M. Laurenzi a surpris le fils de M. le magister en bonne fortune hier... M. Camille promenait une femme brune, jolie, l'air effronté... Totalement inconnue... Ce doit être une excursionniste de Cannes ou de Beaulieu ; une fille quelconque... Oh ! ces jeunes gens !

Mlle Pulchérie prononçait le mot « filles » avec une envieuse répulsion. Les vieilles filles haïssent celles qui ont le privilège d'être

« filles » tout court : il entre, dans leur dédain, moins de réprobation que de convoitise. Le mépris est le manteau de la jalousie.

Dès qu'on eut parlé de Camille Champion, Anaïs et Zoé, se rapprochant de Pulchérie, chuchotèrent longuement. Car, le beau Camille — qui ne s'en souciait guère — avait subjugué toute la gent féminine de Montfleuri-les-Pins, grâce à sa sveltesse vigoureuse, sa haute taille et ses longs yeux d'Oriental. La ferveur amoureuse des Montfleuriennes était d'autant plus violente qu'elles accusaient d'années.

Le brillant adolescent avait séduit particulièrement Mlle Pulchérie et les sœurs Planchin.

Aguichées, excitées, frémissantes, elles se trémoussaient, secouées de nervosités fébriles ; des syllabes vibrantes s'échappaient de leurs lèvres sèches. Lorsqu'elles s'entretenaient ainsi de Camille, avec leurs frétillements émoustillés, les trois vieilles demoiselles avaient l'air de chenilles hystériques guettant le vol d'un papillon d'or.

Un incident interrompit leurs bavardages.

La femme de chambre, qui était sortie un instant en entendant sonner au dehors, rentrait dans le salon et remettait une lettre à sa maîtresse, qu'elle avertissait à mi-voix :

— Il y a écrit *Urgent* et *Personnelle* sur l'enveloppe, Mademoiselle.

Avec sa double curiosité de vieille célibataire et de provinciale, Mlle Pulchérie examina la cursive inconnue de la suscription, le timbre estampillé au bureau central, puis, n'y tenant plus, s'excusa auprès des visiteuses :

— Vous permettez, n'est-ce pas ?... C'est très pressé.

A l'écart, elle décacheta l'enveloppe, en tira un carton de bristol mince, couvert de caractères imprimés au milieu desquels le nom de *Pulchérie*, seul, était tracé à la main dans un espace réservé.

Et Mlle Pulchérie, stupéfaite, déchiffra cette étrange formule d'invitation :

Monsieur et Madame Pascal ont l'honneur de prier Mademoiselle... *Pulchérie*... de bien vouloir assister à leurs soirées quotidiennes (heures facultatives), fondées dans un but humanitaire et philanthropique par un philosophe qui connaît l'âme féminine et qu'aucune misère ne laisse insensible.

Épicure nous enseigna que le plaisir est le souverain bien : selon lui, la recherche de la vertu est un plaisir; suivant nous, la recherche du plaisir peut être une vertu.

Vous qui passez tristement vos veillées solitaires, venez à nous ! Nous saurons exaucer vos désirs et distraire vos moments d'ennui. (Demander la brochure spéciale.)

Séances musicales. Thé. Assortiment choisi. Personnel de tout premier ordre. Spécialités parisiennes.

PRIX MODÉRÉS.

Villa Pascal, chemin de la Corniche.
(Ouverte à toute heure.)

Après avoir relu trois fois, la vieille demoiselle murmura, abasourdie :

— Qu'est-ce que cela signifie ?... C'est rédigé à la manière d'un prospectus !

S'arrêtant de regarder la carte, elle considérait ses hôtesses d'un air interrogateur, comme pour leur demander le mot de l'énigme. A la fin, elle s'adressa à Zoé Planchin :

— Ma chère amie, voulez-vous lire ce que je viens de recevoir ?... C'est singulier... Des gens que je ne fréquente pas... qui me convient à prendre le thé chez eux... en un drôle de style !

Zoé se saisit du carré de bristol avec un plaisir évident; à peine y eut-elle jeté les yeux qu'elle s'exclama sur un ton étonné :

— Oh ! par exemple... C'est inconcevable, on nous a envoyé la même chose ce matin !... N'est-ce pas, Anaïs ?

Mlle Pulchérie questionna vivement :

— Avez-vous déjà rencontré ces Pascal quelque part ? Vous ont-ils été présentés ?

— Mais non, répliqua Zoé. Personne, parmi nos amis, n'est en relations avec eux.

— Et ils vous ont invitées également... sans vous connaître !

Les trois femmes se taisaient, ruminant leurs conjectures.

Alors, Rose Véran, qui les écoutait depuis un instant, prit la parole à son tour :

— Moi aussi, dit-elle en riant, j'ai reçu cette espèce de circulaire adressée à domicile... D'après la mention *personnelle*, j'ai cru à une publicité de grand magasin pour dames ou à une lettre anonyme. Qu'est-ce que ces individus bizarres qui organisent leurs soirées pour des inconnus, dans l'intention de les faire payer ?.... Vous avez lu ?... PRIX MODÉRÉS. C'est en grosses lettres.

— Vous non plus, vous n'avez jamais vu les Pascal ? fit Mlle Pulchérie.

— Nulle part, répondit Rose. Je sais qu'ils se sont fixés récemment dans le pays et vivent en sauvages. Papa m'a raconté qu'ils ont apporté énormément de bagages... Ils avaient retenu deux fourgons.

— Quels originaux ! Cette façon d'écrire aux gens... Le soin de souligner la modicité des prix... L'annonce d'un personnel choisi et de séances musicales...

Illuminée soudain, Anaïs Planchin interrompit :

— Mais ce que vous me dites me met sur la voie, Pulchérie... Il s'agit peut-être d'un nouveau casino que M. Pascal cherche à lancer, pour entrer en concurrence avec notre théâtre municipal ! Il n'y a déjà pas tant de distractions à Montfleuri-les-Pins : les personnes fortunées ne manquent point, cependant. La ville est prospère. Cela n'a rien d'étonnant qu'un commerçant étranger ait eu l'idée d'exploiter notre ennui...

— Ma foi, c'est assez plausible, approuva Pulchérie.

— Voilà comment s'explique l'envoi de leur prospectus, poursuivit Anaïs. La brochure supplémentaire indiquée sur cette carte doit contenir le tarif des abonnements et le programme de la saison.

— On nous promet de la nouveauté, remarqua Zoé ; il y a des *spécialités parisiennes !*

Rose Véran méditait profondément. Elle objecta :

— Tout cela reste bien obscur... Et vos suppositions arrangent facilement les choses. Si c'était un casino — ainsi que vous le pré-

sumez — pourquoi son fondateur l'aurait-il perché au sommet de Montfleuri, à deux kilomètres de la ville, et dans un lieu inhabité?... Alors que sur la plage, en pleine promenade de l'Yvette, se trouvent de beaux immeubles à vendre ou à louer, infiniment mieux exposés! Vous avouerez que ce serait un calcul peu pratique de la part d'un directeur avisé.

Elle insista, s'apercevant que sa réflexion suggérait les doutes de l'assistance :

— En outre, que signifierait cette publicité économique de circulaires discrètes, quand on sait, d'autre part, que les Pascal n'ont pas reculé devant les frais d'une installation coûteuse? S'il était question d'un établissement public, la réclame des journaux s'imposerait. Je n'ai vu aucune annonce dans *l'Écho de Montfleuri* ni dans *le Petit Régional*...

Mlle Pulchérie interpella Mme Laurenzi :

— Chère amie, puisque votre mari dirige notre police locale, lui serait-il possible de nous renseigner, au sujet de ce ménage Pascal?

Jacqueline dit :

— Je lui en parlerai.

Elle ajouta :

— Au fait, on m'a oubliée, moi ; je ne l'ai pas reçue, la fameuse circulaire de la Maison Pascal !

— Tiens ! C'est vrai... Vous êtes la seule parmi nous...

Mlle Pulchérie n'acheva point sa phrase ; de nouvelles visiteuses entraient ; elle alla au-devant d'elles.

C'étaient les dames Dubois. Une mère imposante flanquée de ses trois filles. Les petites Dubois : Yvonne, Claire et Thérèse — dix-huit, vingt et vingt-deux ans — semblaient n'avoir plus d'âge malgré leur jeunesse. Longues, fades, effacées, d'une laideur insipide et terne, les trois sœurs exhibaient un sourire à dents grises, des gestes dénués de grâce et des yeux où ne vivait nul regard. On ne pouvait trouver de charme à leur printemps fané.

Une adolescence sans fraîcheur, c'est une perle sans orient.

Les demoiselles Dubois étaient de ces créa-

tures insignifiantes qui, dès qu'elles pénètrent dans une société, excitent la sympathie perfide des dames en raison de l'indifférence impitoyable, voire de l'aversion qu'elles inspirent aux messieurs. Le triomphe cruel de leurs rivales prend alors le nom d'amitié. Car l'amitié de la femme pour la femme est un chef-d'œuvre d'hypocrisie, d'ironie et de haine raffinée.

Si Dieu lui avait accordé une compagne, Ève eût été la première misogyne.

Quand l'opulente Mme Dubois eût fini de caler ses formes sur un fauteuil, elle dit à la maîtresse du logis :

— Demandez donc à Claire de vous jouer sa polonaise... Si vous l'entendiez... Elle l'enlève avec un brio !...

Mme Dubois était une mère terrible. Sachant que la cadette de ses filles possédait un réel talent de musicienne et un corps dont la plastique rachetait la laideur de la face, elle imposait implacablement l'exécution d'un morceau dès qu'elle avisait un piano, quels que fussent l'heure, l'endroit ou les auditeurs...

Mme Dubois, observatrice, avait remarqué que les pianistes tournent le dos à leur public et que les tabourets étroits sont propices à mettre en valeur l'orbe charnu d'un postérieur arrondi.

C'était sa façon de faire briller ses filles.

Tandis que la jeune Claire, résignée, s'asseyait devant l'instrument, Pulchérie qui poursuivait toujours son idée chuchota, se penchant vers Mme Dubois :

— Dites-moi, connaissez-vous M. et Mme Pascal ?

La grosse dame sursauta :

— Si je les connais !... Je vous crois. En voilà des polissons !

Ces paroles produisirent une sensation extraordinaire.

— Vous savez quelque chose sur eux ?

— Pourquoi les traitez-vous de polissons ?

— Vous a-t-on raconté leur histoire ?

— Qu'est-ce qu'ils ont donc fait ?

— Ce qu'ils ont fait ? — Et Mme Dubois, suffoquée d'indignation, reprenait sa respiration. — Ils ont invité Thérèse, Claire et Yvonne,

chacune en particulier, à se rendre à leurs soirées ; et ils ont négligé de me prier également à ces réceptions, moi, leur mère !... Pour comble, leur carte était contenue dans une enveloppe où le mot *personnelle* se détachait, souligné d'un trait insolent... Je ne serais pas fâchée d'apprendre quels sont ces malotrus qui se permettent d'adresser des lettres personnelles à mes filles !

— Ah ! Mais, alors... Vous n'êtes pas mieux renseignée que nous sur leur compte ?

Pulchérie traduisait ainsi le désappointement général qui avait accueilli le récit de Mme Dubois.

Celle-ci ripostait avec véhémence :

— Moi ! Je ne les ai jamais vus, chère amie ! Où rencontrerait-on ces hurluberlus qui se calfeutrent dans leur maison ?... Je me suis occupée des Pascal ce matin, seulement... quand j'ai déniché ces trois invitations dans le courrier des petites...

— C'est vous qui avez ouvert leurs lettres ?

— Naturellement, puisqu'il y avait : *personnelle.*

Tout bien résumé, les visiteuses de Mlle Pulcherie arrivaient à conclure ceci : les Pascal étaient des gens absolument inconnus ; ils menaient une existence mystérieuse et avaient envoyé leur invitation baroque aux jeunes et vieilles célibataires de Montfleuri, exclusivement.

Rose Véran émit cette hypothèse qui termina la discussion :

— Ils veulent peut-être fonder un club féministe ?

Cependant, habituée à ce qu'on la sollicitât de jouer, pour causer sans l'écouter aussitôt qu'elle plaquait son premier accord, Mlle Claire, docile, continuait la quatrième *Polonaise* de Chopin.

Assez artiste, la jeune fille, toute vibrante, grisée, transportée, perdant la notion du monde extérieur, s'abandonnait à l'enivrement voluptueux que nous procure la magie des sons. La musique est un opium qui n'empoisonne pas.

Et quatorze lustres auparavant, il ne se

doutait guère, l'illustre phtisique qu'acclamait l'Europe et dont George Sand ramassait le mouchoir taché de sang, que son inspiration morbide — élevant au sublime l'angoisse des souffrances mortelles, l'attente consumante des nuits d'insomnie auxquelles succédera la nuit éternelle — servirait aujourd'hui, au fond d'une province sans gloire, à traduire les aspirations tourmentées, le renoncement mélancolique d'une petite fille laide...

Car l'égalité des plaintes est une utopie.

Et dans le royaume des désolations, la douleur géniale trône orgueilleusement, ignorant les détresses obscures...

Devant la vanité humaine, le désespoir même est un mauvais niveleur.

## III

— Comment, tu sors?

— Mais... oui, papa.

— Où vas-tu?

— Me promener.

— Il me semble que tu te promènes bien souvent depuis quelques jours, mon garçon!

Camille Champion, debout en face de son père, gardait une attitude respectueusement contrainte: lorsqu'ils écoutent leurs parents, les jeunes gens timides conservent toujours un air d'enfant grondé.

Il est vrai que M. Onésime Champion, magister de Montfleuri-les-Pins, avait une allure fort majestueuse: bouffi, ventru, rebondi, le

teint rouge et les sourcils blancs, portant les favoris floconneux et la redingote des « gens comme il faut », il évoquait un dessin de Daumier qu'eût exagéré le crayon de Huard.

M. le magister reprit sévèrement :

— Crois-tu que ce soit une occupation sérieuse, pour un gaillard de ton âge, que de passer son temps à trôler de tous les côtés... sans raison, au hasard ?... On doit avoir un but dans la vie, sapristi ! Quand on est le fils d'un homme comme moi, on songe à se faire une situation digne de son père. Je suis une manière de président de république en miniature. Tu ne rêves point de me succéder ? N'as-tu donc aucune ambition, aucun désir ?... Tu ne formes pas de projets futurs ?

— Je te l'ai dit, père : je désire aller à Paris afin de me lancer dans la carrière littéraire.

— Tu prends encore la littérature pour une carrière ? Ta montre retarde, mon ami. La littérature n'est qu'un moyen : moyen qui permet aux politiques d'étaler leurs professions de foi sous une forme plus attrayante, habillées d'une couverture jaune ; aux hommes

d'affaires, de débiter du libertinage de vente facile : la traite des pages blanches ; aux gens d'esprit, d'écrire impunément ce qu'on ne tolérerait pas qu'ils dissent; aux journalistes d'exprimer leurs opinions, par le livre, avec une liberté que leur interdirait la presse...

— Pourtant, mon père, l'art...

— L'art est un métier comme un autre ; par exemple, c'est le seul métier où l'on se prétende ouvrier avant d'avoir été apprenti ; où l'amateur se mêle chaque jour au vieux routier ; où, sans la moindre vergogne, les travailleurs novices commencent par chercher de l'ouvrage au lieu d'apprendre à manier leurs outils... Je ne veux pas que mon fils soit un raté. Or, mon garçon, tu as beau me parler de ta vocation : jusqu'à présent, ta langue marche plus souvent que ta plume. La place d'un véritable écrivain est à son bureau et non dans la rue... Tu vagabondes un peu trop, Camille, cela ne m'inspire guère confiance... Si tu partais pour Paris, tu gaspillerais ta jeunesse dans toutes les brasseries de lettreux. Va ! contente-toi de devenir, après moi, magister de

Montfleuri-les-Pins : gloire de clocher vaut mieux que déboires d'évêché.

Avec une demi-audace, Camille tenta de se rebiffer :

— Alors, papa, ne te plains pas que je végète... Épargne-moi tes remontrances, quand sors afin d'abréger les heures en allongeant pas...

— Je te conseille de ne point insister à ce sujet. On sait où ils te conduisent, tes pas...

— Pardon... Que signifie cette allusion, mon père ?

— L'allusion a les cheveux châtains, les yeux noirs et la peau blanche... s'il faut en croire Marius Laurenzi.

— Ah ! je comprends... C'est cette *casserole* de commissaire qui m'a encore *mouchardé !*

— Tu dis ? J'ignore l'argot.

— Je dis que l'on est venu te rapporter des commérages suscités par une rencontre bien innocente : une dame étrangère qui s'était égarée dans les bois et que j'ai remise sur sa route...

— Le chemin que vous avez suivi ne devait pas être large, car il paraît que tu la serrais de près.

— C'est faux !... On t'a menti.

— Allons donc ! Ne te défends pas. L'histoire court la ville. Mme Laurenzi, qui la tient de son mari, l'a racontée à Mlle Pulchérie qui l'a répétée à Mlles Planchin, lesquelles l'ont redite dans le salon de Mme Dubois. Moi, je l'ai connue grâce au docteur Antony à qui Véran, le chef de gare, l'a apprise, comme Mlle Rose lui en terminait le récit. Antony m'a prévenu pendant la séance du Conseil municipal...

— Ah ! Cette province... Quel fléau !

— Évidemment : les grandes villes sont plus propices aux petites intrigues...

— Oh !... Et puis, flûte !

Camille, irrévérencieux pour la première fois de sa vie, sortait en claquant les portes.

Tout d'abord muet de stupeur, M. Onésime Champion reconquit bientôt son sang-froid. Il rassembla ses idées, reconstitua l'aventure

de son fils; et rentra doucement dans sa chambre, maugréant à part soi :

— Il est déjà fort avancé, avec sa Parisienne... Elle lui enseigne des mots d'apache. Le voilà maintenant qui jargonne on ne sait quelle langue verte... Flûte ?... Encore de l'argot. Flûte ?... Ce n'est pas une expression de chez nous, ça.

* * *

Camille, énervé par les reproches paternels, parcourait les rues à grandes enjambées rapides. Et son allure accélérée faisait retourner tous les passants.

« Les imbéciles ! songeait le jeune homme avec une aigreur rancuneuse : il suffit que l'on marche plus vite qu'eux et les voilà qui s'ébaubissent. Ils ont l'amour de la routine et l'horreur de l'inusité. Ce vieux monsieur à tête d'oison qui me croise à cet instant paraît vivement choqué : à son idée, un honnête homme doit mettre deux secondes pour faire un pas, et il vient de compter que

je fais deux pas à la seconde ! Si, trois mètres plus loin, je ramasse l'ombrelle que laisse tomber cette jeune demoiselle, le même bourgeois soupçonnera une aventure compliquée et chuchotera que c'est ma maîtresse... Non ! Je préfère m'enfuir dans la campagne : ici je serais capable de rosser à coups de canne l'une de ces brutes qui me dévisagent. »

Camille enfila une avenue transversale qui montait vers la colline.

Dès qu'il s'éloignait de la ville, il éprouvait une sensation de délivrance : s'imaginant rompre les fils invisibles dont les habitants tissaient leur réseau d'espionnage, il s'envolait joyeusement loin de Monfleuri — cette toile d'araignée.

Ce matin, bravant le soleil de midi, il gravissait un sentier rocailleux au lit desséché, semé de cailloux en feu qui brûlaient ses pieds, comme un fer chauffé à blanc.

Malgré cette température torride, c'est à peine si le front du jeune Provençal s'humectait de quelques gouttes de sueur. Insensible et bronzé, Camille avançait sous ce ciel d'in-

cendie avec l'impunité d'une salamandre.

Il ressassait rageusement ses griefs contre les Montfleuriens. Ce Marius Laurenzi! Toujours embusqué dans quelque coin, à guetter ses concitoyens; raffolant des potins, des historiettes graveleuses; aimant à s'ébattre parmi les scandales, tel un porc qui se vautre sur des épluchures. Nul n'échappait à sa surveillance active, sinon les malfaiteurs: gens grossiers, inconnus, auxquels il ne daignait point s'intéresser. Ça l'amusait bien plus de découvrir la tare cachée d'un ami, que le repaire d'un assassin.

Mais Camille connaissait trop bien ses compatriotes pour n'en vouloir qu'à Marius: c'était la population tout entière qu'englobait son ressentiment. Il supposait assez justement que le commissaire avait narré l'aventure telle quelle et, qu'exagérée au fur et à mesure qu'elle passait par une nouvelle bouche, elle avait pris une importance énorme dont la responsabilité n'incombait point à Laurenzi.

Chacun jetant sa pierre dans le jardin de

Camille, l'amoncellement des petits cailloux avait fini par égaler le poids d'un rocher.

Lorsque le bruit en arriva aux oreilles du magister, l'unique entrevue avec Mme Pascal était devenue une liaison.

— Les idiots!... Les mauvaises bêtes! grognait sourdement Camille.

Il doublait le mouvement, s'accrochant aux ronces, fustigeant les arbustes au passage; usant sa mauvaise humeur à frapper cette douce chose muette qu'est la vie végétale.

— Oh! Oh!... Quelle mine farouche! Ça peut donc avoir un regard méchant, les yeux bleus?

Une voix de femme, fraîche et mordante, faisait tressaillir Camille.

Il leva la tête : devant lui, plantée au milieu du chemin, Mme Pascal le contemplait, souriante, moqueuse. Elle enfonçait les mains, dans les poches de sa jaquette blanche, d'un petit geste crâne; un canotier de grosse paille, posé sur ses boucles brunes, la déguisait en garçonnet.

Camille restait tout ébahi, bayant de surprise : à leur première rencontre, elle lui avait dit : « Ne cherchez point à me revoir ; si le hasard nous remet en présence, ne me saluez pas, ne me parlez pas... »

Aujourd'hui — par une contradiction très logique de son illogisme féminin — c'était elle qui l'interpellait gaiement avant même qu'il l'eût aperçue.

Le jeune homme jouissait, sans le comprendre, du revirement de cette personne fantasque.

La jolie Mme Pascal continua, toujours aimable :

— Eh bien ! Pourquoi faites-vous cette figure morose ?... Vous avez des ennuis ?

— Oui... Un peu à cause de vous... Je vous dois même des excuses à ce sujet.

— Racontez-moi ça.

A présent ils marchaient côte à côte, avec l'intimité apparente de deux vieux amis. Camille, ravi, souhaitait voir durer longtemps ce bonheur qu'il ne s'expliquait point. Il était encore trop jeune pour savoir que les femmes se

familiarisent vite, malgré elles, avec l'homme qu'elles commencent à aimer.

Camille s'écria, son irritation et son plaisir le mettant en verve :

— Vous qui êtes Parisienne, Madame, vous ne pouvez vous imaginer ce que recèlent nos fortifications provinciales.. Tenez... Représentez-vous Montflenri sous la forme d'une volière. On y trouve toutes les espèces d'oiseaux stupides. D'abord, à la première place (j'excepte mon père, par respect filial) il y a, perchés sur les plus hauts bâtons, des kakatoès empanachés, des aras majestueux : les grands fonctionnaires de la ville... Puis, des perruches jacassantes, dont le bec crochu dépiaute les réputations à la façon d'une branche de mouron, tandis que de vieilles chouettes les approuvent gravement de la tête : et ce sont les dames vénérables de la cité... On y voit des pigeons qui se dandinent vaniteusement avec une élégance de jeunes commis, et des petites serines chlorotiques qui sont les jeunes filles bien élevées... Tout ce monde babillard, pétulant, indiscret

et curieux, exaspéré par la vie commune dans un espace restreint, entre en effervescence dès qu'un nouvel hôte envahit la cage.

Hier, un paradisier est tombé au milieu de ces oiseaux grossiers. Ç'a été un élan d'intérêt malveillant vers le bel exotique; les mésanges pelées enviaient son plumage d'or, son panache aux couleurs éblouissantes... Après l'avoir jalousé, on soupçonna l'intrus qui osait afficher des dons aussi rares. Et c'est pourquoi, Madame, on a déjà clabaudé sur votre compte parce que je me suis permis de vous parler... Votre grâce attirant l'attention des médisants, on nous a remarqués, épiés... C'est là le motif de mon ennui.

— Mes compliments, monsieur le rossignol... Vous tournez l'apologue à la manière de nos prosateurs classiques.

— Je suis le Fénelon des pauvres

— Cela ne vous empêche pas de m'avoir compromise... Sapristi! Que c'est assommant... Mon mari est si jaloux... des gens que je puis voir dehors, tout au moins. C'est à peine s'il m'autorise à sortir seule. Si on lui

colporte ces méchants propos, il va s'emporter; il est très violent.

— Est-ce à cause du caractère de M. votre mari que vous vous astreignez à ne jamais descendre en ville... à choisir ces lieux écartés comme but de promenade?

Mme Pascal s'arrêta, scrutant Camille d'un regard aiguisé. Elle répondit sèchement:

— C'est par goût. J'ai l'horreur des jardins publics. Les endroits trop fréquentés ressemblent au salon des mondains qui reçoivent beaucoup: la banalité de ceux qui passent y déteint sur le décor.

— Combien vous avez raison! Il n'y a pas de beau paysage sans solitude. Les environs de Montfleuri sont splendides, n'est-ce pas? Surtout quand ce printemps les ensoleille...

— Ah! ne vantez pas votre « sale » printemps!... Il m'a déjà toute hâlée... Regardez.

La jeune femme se rapprochait de Camille, frôlant son visage au menton du jeune homme, en lui désignant les imperceptibles taches de rousseur qui cernaient ses yeux d'un halo jaunâtre. Et Camille se grisait du parfum de

cet épiderme de brune, savourait les détails exquis de cette frimousse attirante. De près les prunelles mordorées s'allumaient de lueurs verdâtres; les cils épais se révélaient alourdis de köhl, et le crayon bleu avait souligné les veines mauves qui marbraient les paupières délicates : mais, ces attraits factices faisaient valoir la pâleur incomparable du teint naturel; et sous les lèvres bien dessinées, retouchées d'un rien de carmin, les dents régulières paraissaient plus blanches.

Camille, ému, rejeta sa tête en arrière afin d'échapper à la tentation de goûter cette chair voluptueuse. S'il s'oubliait au point de l'embrasser, que dirait-elle ? Les femmes semblent s'offrir pour mieux se refuser.

Il voulut aussi rompre le silence troublant, chercha quelque phrase :

— Quelle dérision : on me croit votre amoureux et je ne sais même pas votre petit nom ?

— Vous n'y perdez pas grand'chose. Je porte un prénom ridicule : Virginie; alors, on m'appelle Lily.

— Votre nom n'est pas ridicule, puisque c'est le vôtre.

— Oh ! si les fadeurs se mettent de la partie...

— Je vous aime... Lily !

— Taisez-vous. Vous êtes un gamin.

Camille se fâcha.

— J'ai vingt-cinq ans, Madame.

— Vous êtes l'aîné : moi, j'ai vingt-deux ans, Monsieur.

Ils disaient la vérité : l'un avait vingt-deux ans et l'autre, vingt-cinq. Seulement, par un même souci de paraître plus séduisants, l'homme s'était vieilli, la femme, rajeunie ; et, sans s'en douter, ils venaient de troquer leurs âges respectifs.

Un cri de sirène déchira l'air : là-bas, sur la mer un bateau s'éloignait, gagnant le large...

Alors, Mme Pascal dit malicieusement, imitant le ton de Camille, à leur première entrevue :

— C'est l'*Aïoli*... Il part pour la Corse tous les samedis.

— Méchante !

— Ingrat!... Avez-vous à vous plaindre? Je ne vous oblige pas à tenir ce que je vous avais fait promettre.

— Pourquoi m'avez-vous laissé croire que nous ne nous reparlerions plus?

— Parce que c'eût été une preuve de sagesse... Et puis... en vous revoyant tout à coup... J'ai cédé à un mouvement impulsif... J'ai eu tort.

— Craignez-vous donc votre mari à tel point?

— Oh! c'est un peu cela, mais ce n'est pas que cela... Il y a une autre raison.

— Laquelle?

— Malheur de ma vie! Il est midi et demi... Ils m'attendent pour déjeuner, là-haut... Je vous demande pardon, mais il faut que je me sauve...

— Quand vous rencontrerai-je?

Camille avait l'air suppliant. En pleine lumière, sa figure régulière, aux joues plates, aux traits bien taillés, prenait la beauté grave d'un marbre antique. Attendrie, Mme Pascal se montra faible :

— Écoutez... Je tâcherai de revenir par ici, jeudi prochain, à la même heure... Maintenant, au revoir.

Elle trottait sur la route, fuyant aussi rapidement que l'autre fois...

Camille la suivait des yeux, éperdu, heureux de la sentir conquise; avec, au fond de sa joie, ce goût d'amertume vague, cette tristesse imprécise, qui forment la lie du calice d'or.

Il était l'heure du repas... Camille, rebuté à l'idée de rentrer chez son père, préféra jeûner; il s'étendit sur l'herbe et rêva à sa bien-aimée.

Le menu de l'homme amoureux varie suivant son âge: à trente ans, il double sa ration de viande saignante et de vin vieux; à quarante ans, il commande une bisque, du champagne et des truffes; à soixante ans, il s'adresse au pharmacien. Mais, lorsqu'il n'a que vingt ans, il néglige son estomac...

## IV

Trop intriguée pour résister à la tentation, Mlle Pulchérie avait décidé d'aller voir cette Maison Pascal.

Après tout, quand les gens vous invitent poliment, on peut toujours leur rendre visite.

Mlle Pulchérie ayant proposé aux sœurs Planchin de l'accompagner, les trois demoiselles s'étaient donné rendez-vous pour le dernier soir d'avril. Anaïs et Zoé viendraient chercher leur amie chez elle.

On avait convenu de se présenter à la villa Pascal vers neuf heures : c'était le moment le plus correct, bien que ces personnes eussent la prévenance de vous laisser le choix.

Pulchérie s'était faite belle : d'une robe de foulard mauve, largement décolletée, s'élançaient sa gorge décharnée, ridée d'une peau jaunâtre, à l'aspect coriace, et son col tendineux de volaille étique. Ses cheveux, blondis à l'eau oxygénée, gonflés d'ondulation copieuses, tire-bouchonnaient en copeau d'étoupe autour de son visage enflammé d'acné.

A huit heures trois quarts les sœurs Planchin sonnaient à la porte.

Mlle Pulchérie constata que ses deux amies s'étaient également mises en grande toilette.

Zoé, accentuant son type de gitane, portait une princesse de surah rouge que recouvrait une tunique de dentelle noire. Une rose pourpre ornait sa tignasse brune où couraient quelques fils d'argent.

Anaïs s'était habillée d'un tissu de soie changeante, pailleté de métal; une rivière scintillait sur sa poitrine grasse et les gouttes d'eau d'une aigrette endiamantée brillaient dans sa chevelure grisonnante.

Ainsi parées, les trois vieilles demoiselles

descendirent l'escalier, avec des gestes précieux pour relever leurs jupes bruissantes; pinçant leur sortie de bal entre deux doigts.

— Jean! A la villa Pascal, chemin de la Corniche, ordonna Mlle Zoé.

Car Mlles Planchin possédaient une voiture de maître. C'était un équipage bien provincial: calèche disgracieuse et confortable, attelée d'un solide hongre noir et d'une petite jument alezane au genou couronné; un jeune paysan de dix-neuf ans, bombardé cocher, les conduisit avec une prudence poltronne.

Tandis que la voiture montait paisiblement la côte, ces demoiselles échangèrent leurs impressions:

— N'est-ce pas un peu hardi ce que nous faisons là? hasarda Anaïs. Nous risquons peut-être de nous fourvoyer, ne sachant à quel monde appartiennent ces Pascal?

— Mais non, mais non, répliqua Pulchérie. Il n'y a pas de milieu: ou ce sont des originaux, des Parisiens excentriques, et alors notre démarche est inoffensive; ou ce sont des commerçants qui débitent un plaisir quel-

conque ; eh bien ! nous n'aurons qu'à payer ce qu'ils nous offriront, cela n'engage à rien. En tout cas, notre curiosité se trouvera satisfaite : c'est le principal.

— On aurait pu attendre que M. Laurenzi nous eût renseignées, insista Anaïs.

— Êtes-vous pusillanime, ma pauvre amie !

Cependant, lorsqu'on fut arrivé, Mlle Pulchérie sentit son beau courage l'abandonner.

Noire et silencieuse, la petite maison, si plaisante au jour, prenait un aspect sinistre sous le ciel sans lune.

Nulle lumière ne s'apercevait entre les rainures des persiennes closes ; aucun bruit ne traversait les murs.

— Ils ne se mettent guère en frais, pour des gens qui reçoivent, murmura Zoé.

Mlle Pulchérie s'approcha de la porte, cherchant une sonnette. Tout à coup, elle s'écria :

— Oh ! regardez donc, Zoé, comme ce marteau est gentil !

Perpétuant un usage désuet, on s'annonçait à la Maison Pascal en frappant au van-

tail à l'aide d'un heurtoir de métal ciselé figurant deux Cupidons joufflus qui tenaient une clé aussi grande qu'eux.

— Quel est le symbole? interrogea Zoé.

— La clé du Paradis, repartit Anaïs en riant.

Pulchérie laissa retomber le marteau qui rendit un bruit sec. Les battants s'entr'ouvrirent.

Les trois demoiselles passèrent entre les effilés de la portière intérieure, et furent dans le vestibule spacieux que jonchaient des peaux de bêtes. Les tentures rouges et les lanternes japonaises impressionnèrent favorablement Pulchérie. Elle chuchota :

— C'est cossu, ici.

La petite bonne apparut soudain ; elle débarrassa les trois femmes de leurs manteaux et dit, indiquant un escalier majestueux au fond de l'entrée :

— Le salon est au premier. A moins que ces dames ne préfèrent l'ascenseur?

Zoé protesta :

— Oh ! pour un étage, ce n'est vraiment pas la peine.

La bonne les considéra en souriant : les visiteuses semblaient l'étonner. Elle ajouta.

— Si ces dames ont besoin de moi pour quelque chose, elles n'auront qu'à appeler Denise.

Puis, courant au téléphone, la jeune bonne, saisissant le récepteur, prévint son maître :

— Monsieur !... Des dames montent.

Pulchérie et les sœurs Planchin, un peu interloquées, s'engageaient dans l'escalier.

Au premier, elles eurent un éblouissement.

Elles étaient sur le seuil d'un vaste hall illuminé autour duquel une profusion de girandoles brillantes déroulaient leurs guirlandes de fleurs électriques. Au fond de la pièce, assise derrière une espèce de comptoir, Lily Pascal, tout en noir, surveillait de jeunes servantes qui préparaient les muffins sur les compotiers, les serviettes sous les soucoupes, avec des gestes menus. A la vue des invités, six guitaristes installés sur une estrade attaquèrent une madrileña, tandis qu'un joli brun d'une vingtaine d'années, vêtu de rouge — ainsi que Mlle Zoé — dansait un pas espagnol.

Mlle Pulchérie confia, à l'oreille d'Anaïs :

— Je le savais bien, moi, qu'il s'agissait d'un casino.

M. Pascal s'avança au-devant de ces demoiselles.

C'était un beau gaillard de quarante à quarante-cinq ans, dont le torse puissant, les bras musclés et les épaules de portefaix crevaient le drap mince de l'habit de soirée. Ses cheveux gris encadraient un large visage sensuel de Gaulois robuste, aux pommettes roses, au teint frais, à la moustache rousse. Ses yeux verts tantôt luisant d'un éclat vif, tantôt alanguis d'une douceur paresseuse, avaient une expression d'indiscutable intelligence.

Et ce grand gars vigoureux, dont l'être respirait la force, se mouvait avec une telle nonchalance que, malgré ses escarpins vernis, il donnait l'impression d'être toujours en pantoufles.

De sa main indolente — blanche, grasse, chargée de bagues — il désigna une table aux trois vieilles filles, et s'assit à côté d'elles. Une servante s'approcha.

— Quatre thés, commanda M. Pascal.

Elle questionna, lorgnant les dames :

— Faut-il... ?

— Non : tout à l'heure, répondit mystérieusement son maître.

La servante revint bientôt, portant un plateau et quatre verres, dans lesquels elle versa le liquide pétillant d'un extra-dry de bonne marque.

Pulchérie s'exclama :

— Mais... Comment !... C'est cela que vous appelez du thé ?

Zoé ajouta :

— Je ne prends pas d'alcool ; je suis arthritique. Mon docteur n'autorise que le tilleul, la camomille, bref une tasse de tisane quelconque après les repas.

M. Pascal protesta élégamment :

— Allons, allons, Mesdemoiselles ! Passé le coucher du soleil, on ne boit que de la tisane... de champagne !

Il porta son verre à ses lèvres. Puis, tandis que les guitaristes, égrenant leur pizzicati en sourdine, semblaient l'accompagner

d'unchant discret, M. Pascal commença :

— Mesdemoiselles, ayant l'honneur de vous recevoir sous mon toit pour la première fois, je me permettrai, avant de vous initier aux joies promises, de vous exposer le but de mes réunions. Ce but — moral et philanthropique en même temps — vous concerne exclusivement...

— Pardon, Monsieur, interrompit Zoé, mais... Vous nous connaissiez donc ?

M. Pascal riposta, avec un sourire :

— Mademoiselle, j'ai voulu dire que mon œuvre se consacre exclusivement aux personnes qui se trouvent dans votre cas : peu m'importe de les connaître en particulier... L'altruisme entendu de cette façon serait d'une application restreinte !... D'ailleurs, lorsque nous prend le goût d'exercer notre générosité, ce ne sont point — ordinairement — nos meilleurs amis qui en profitent : tel qui fait don d'un million pour les pauvres, refusera cent sous à son écornifleur intime. Je manifeste un intérêt universel aux vies féminines solitaires...

— Qui vous a donné notre adresse? questionna de nouveau Zoé.

— J'ai consulté l'annuaire local, qui mentionne le nom et le domicile de toutes les dames célibataires de Montfleuri-les-Pins, répliqua M. Pascal. Vous le voyez : c'était très simple.

— Et quelle est cette entreprise philanthropique et morale destinée spécialement aux demoiselles? fit Pulchérie.

— Vous me ramenez à mon point de départ, observa M. Pascal.

Il toussa, but une gorgée de champagne et reprit :

— Envisageons d'abord le côté philanthropique. Mesdemoiselles, existe-t-il un ennui supérieur à celui qu'exhale le désœuvrement d'une ville de province? Quand s'ajoute à cela la tristesse de s'ennuyer seule, est-il une situation plus morose que celle d'une demoiselle livrée à ses propres ressources? Avouez-le... tous les artifices, les distractions puériles, les conversations monotones, voire les plaisirs de la médisance, qu'élaborent vos imagina-

tions mélancoliques, ne peuvent suppléer à cette chose indispensable, indéfinissable et puissante, que vous souhaitez — obscurément... Je m'efforce d'y remédier. J'aspire à devenir le bienfaiteur de mes sœurs les moins favorisées, car je suis un féministe — à ma manière...

Pour tenter une première expérience, j'ai choisi Montfleuri-les-Pins.

Les motifs de cette préférence m'ont été fournis par la statistique : la population mâle de votre cité, Mesdemoiselles, est inférieure au contingent féminin; et les jeunes filles... qui ne se sont point mariées... s'y rencontrent en grand nombre, comparativement aux autres contrées. Ensuite, Montfleuri est un petit Éden fleuri, pimpant, ensoleillé, dont le climat voluptueux nous incite au bonheur de vivre... dont les effluves parfumés nous insufflent dans les veines les molles douceurs de Sybaris!...

M. Pascal fit une pause, pour mieux observer ses auditrices : bercées au rythme de sa voix chantante, Mlles Anaïs, Pulchérie et Zoé

— que le champagne commençait à émouvoir — l'écoutaient, vaguement souriantes.

Les jugeant au point voulu, M. Pascal attaqua rondement :

— Eh bien ! voici mon idée : afin d'obvier aux multiples inconvénients des mœurs de province, j'institue des réunions artistiques et libérales où vous viendrez chercher les distractions qui vous manquent. Chaque soir ce salon vous ouvrira ses portes : tandis qu'un orchestre de choix exécutera les dernières nouveautés musicales, vous pourrez converser agréablement, réunies autour de ces tables où des jeunes gens empressés s'ingénieront à vous parler de manière galante et spirituelle... Représentez-vous une espèce d'hôtel de Rambouillet, avec un peu plus de modernité... Propos aimables, plaisirs de bonne compagnie, petits vers, coquetterie, flirt... Bref, tous les divertissements inoffensifs que condamnent les préjugés étroits de vos concitoyens. Les jeunes amis que j'ai rassemblés ici, à cet effet, sont des mieux doués : les séductions de leur parole rivalisent avec

leurs avantages physiques; leur existence est vouée au désir de plaire. Vous ne sauriez trouver... d'interlocuteurs plus attrayants. Ils vous offrent les amusements délicats d'un aimable marivaudage, en vous épargnant les risques qui s'y rattachent : avec eux, pas de correspondance dangereuse à échanger, de stations périlleuses à la poste restante... ils n'exigent point de sentimentalités épistolaires; pas de souvenirs à donner en gages compromettants : les vieux gants et les boucles de cheveux les laissent froids... mes coqs préfèrent un grain de mil; pas d'espionnage à craindre : ces murs sont atteints de surdité; pas de révélations à redouter : ces messieurs sont liés par le secret professionnel... Ils ont des scrupules ignorés des amateurs, et n'abusent pas des imprudences commises à leur égard pour intimider les âmes candides... Enfin, entraînés au plaisir de deviser qu'ils pratiquent en sportsmen, mais différemment suivant les aptitudes de chacun, ils vous permettent de choisir entre tous les genres de conversations : les uns ont l'éloquence iné-

puisable et forte de Démosthène; les autres cultivent plutôt la grâce et le raffinement de Lysias, rachetant le défaut d'ampleur par l'élégance de la forme, ce qui n'est pas non plus à dédaigner; il en est qui possèdent la subtilité insidieuse des sophistes; certains, à l'instar d'Hypéride, se distinguent par l'aisance habile d'un laisser-aller étudié. Mais tous sont parfaits de mesure, de rythme, d'harmonie. On peut leur appliquer justement ce que le grand poète Eupolis disait de Périclès... (Vous ignorez le grec, Mesdemoiselles ?) Eh bien ! voici, en substance, ce que disait Eupolis :

Sa parole était une séduction; et, seul entre les orateurs, il laissait l'aiguillon dans l'âme des auditeurs.

M. Pascal reprit son souffle pour ajouter :

— J'ai été répétiteur au lycée François-III... Sale métier, Mesdemoiselles ! Maintenant, il me faut passer à un chapitre plus délicat : celui de la comptabilité... L'installation de mon premier salon, *où l'on cause*, me demande

des frais dispendieux... Afin de ménager la voix de mes jeunes rhéteurs, dans la prévision des aphonies momentanées, j'ai été forcé de « doubler » mon personnel... Je crois de mon devoir de vous mettre au courant des règlements de la maison : les consommations sont obligatoires et à prix fixe : un thé donne droit à un discours particulier... *Bis repetita non placent*... Quant aux suppléments, il suffira de s'entendre directement... *Hæc decies repetita placebit*... Les « oratoires » sont au second étage.

M. Pascal s'arrêta. Effarées, ahuries, médusées, les trois demoiselles l'écoutaient, sans un mot, sans un geste; figées de honte et de stupeur; ne sachant où se cacher; maudissant l'ignorance qui les avait fait venir dans ce mauvais lieu et s'y présenter ouvertement, vêtues de leurs plus beaux atours.

Éperdues, mais immobiles, elles restaient là, comme des poules en face d'une auto qui roule à cent vingt : l'affolement, la terreur les paralysaient. C'était une sensation d'écrasement.

M. Pascal poursuivit d'une voix onctueuse :

— A présent considérons le côté moral de l'œuvre. Les orateurs que j'ai accueillis dans ma maison ne vivaient pas, hélas ! dans le milieu qu'eût mérité leur exceptionnelle valeur. Les grands artistes sont toujours pauvres. Grâce à vous, ces jeunes gens — tous du meilleur monde — connaîtront les douceurs d'un monde meilleur. Leurs talents croupissaient dans la gêne avant que je fisse appel à leur concours ; les uns posaient chez des peintres ou des sculpteurs ; servaient de secrétaires particuliers à des femmes ou des hommes de lettres sensiblement plus âgés qu'eux ; les autres étaient réduits à protéger la promenade nocturne de dames attardées sur des boulevards peu fréquentés. J'engageai même un jeune comédien débutant, las des répétitions auxquelles l'astreignait sa directrice : celui-là me fut précieux ! Jugez-en, Mesdemoiselles.

Sachant qu'ils s'adresseraient à de chastes oreilles, j'exigeai de mes pensionnaires un vocabulaire châtié et le maintien le plus cor-

rect: foin des plaisanteries hardies et des trivialités inutiles!... De la race, de la distinction, voire des lettres... Pervers s'ils le veulent, mais jamais obscènes... Éros n'est point Priape; et Don Juan rougirait de se comporter à la façon de Mascarille.

Mon comédien servit de professeur et leur enseigna les belles manières. Avec eux, l'on parle un langage exquis... Ils s'expriment désormais comme des sociétaires de la Comédie-Française : une jeune fille peut les entendre...

Ainsi, Mesdemoiselles, voyez à quelle bonne œuvre je vous prie de participer: il s'agit de régénérer tous ces pauvres garçons méconnus: de les aider à se préparer un avenir en échange de leurs conversations... Et la mince obole que je sollicite en leur faveur, Mesdemoiselles, vous la donnez pour le relèvement de la jeunesse contemporaine!

Maintenant, il serait peut-être temps... N'est-ce pas?... Vous désirez sans doute les contempler?

M. Pascal se leva, prit une attitude impo-

sante; puis, aussi fier qu'un général qui commande sa brigade un jour de grande revue, il ordonna :

— Tousces messieurs au salon !

M. Pascal se retourna, pour adresser la parole à Zoé... Mais il ne vit plus personne.

Les trois vieilles filles s'étaient enfuies.

*
* *

Alors, philosophiquement, M. Pascal se dirigea vers le comptoir et cria à sa femme, restée impassible durant toute la scène :

— Lily !... Inscris le champagne sur *leur* note. Elles le payeront avec le reste... quand elles reviendront !

## V

Tous ces messieurs entraient au salon.

Ils paraissaient uniformément vingt-cinq à trente ans. Une sorte de ressemblance les unissait, malgré les diversités individuelles : c'était la même souplesse féline des gestes ; l'abandon du corps mollasse, en antithèse avec la vigueur des membres harmonieux ; la douceur travaillée du regard où perce, par instant, une lueur cruelle ; la chair unie et rosée, que satinent les cosmétiques ; les cheveux ondulés, luisants de brillantine ; les mains et les paupières « faites » ; les dents, blanchies à la pierre ponce et à l'eau oxygénée, brillant entre les gencives sanglantes, frottées de teinture d'iode.

La plupart étaient de taille élancée, avec les proportions exactes d'un chef-d'œuvre statuaire.

A défaut d'autres lois, leur personne extérieure respectait celles de l'esthétique.

Qu'ils fussent blonds ou bruns, efféminés ou virils, superbement vulgaires ou noblement racés (on ne sait par quel mystère atavique), ces éphèbes représentaient — chacun dans son genre — un type parfait d'indiscutable beauté. M. Pascal les avait réunis avec la minutie d'un collectionneur.

Et cette séduction plastique empêchait que leur amoralité ne choquât trop violemment : la Beauté — cette flamme et cette lumière divine qu'un invisible Prométhée répand sur ses élus — porte en soi le charme purificateur du feu.

Ils accusaient tous une paresse native que révélaient leurs attitudes languides, leur goût du farniente ; se complaisant à somnoler leur vie diurne sur des divans moelleux ; ne connaissant que l'effort indolent d'une main qui manie délicatement la pince, le crayon

gras ou la houppette pour parer le corps et la figure.

De la nature parasite de ces plantes inconsistantes, faibles, fragiles, qui s'accrochent et s'enlacent aux rameaux fermes, aux troncs solides des arbres puissants, ils obéissaient à leurs instincts avec le cynisme inconscient, la douceur envahissante des lianes et du lierre qui rampent à l'entour d'un chêne et lui dispensent leur grâce en échange de son appui.

Comprenant qu'un travail exécuté en commun, sous la règle d'une organisation régulière, évite les dangers du surmenage, puisqu'il établit un maximum de dépense, ils réfugiaient ici leur être mol et mièvre, aux besoins de lâcheté tendre et de nonchalance luxueuse, cherchant à s'engourdir dans une existence douillette.

Oublieux d'un passé trouble, ces jeunes gens s'étaient transformés des pieds à la tête, avec une aisance habile de caméléon passant du fauve au vert émeraude. Sous la direction du comédien qui les éduquait, ils alliaient

la tenue de Brümmel à la politesse ampoulée de La Feuillade.

La distinction ne s'apprendra jamais, mais le chic factice s'enseigne vite.

La distinction est au chic ce que la courtoisie est à l'étiquette, et la poésie à la prosodie.

Un apprentissage patient avait obtenu, chez ces messieurs, des merveilles d'élégance et de bon ton.

Pour la première fois, Adam, plus subtil, plus décent, plus correct dans sa volupté, donnait une leçon de tact à l'Ève des carrefours.

Certes, M. Pascal avait bien fait les choses. A force de raffinement, sa conception s'était réalisée sous une forme presque idéale. Cette imitation travestie des pires hontes féminines n'était point la parodie du plaisir — mais le plaisir même, épuré.

M. Pascal, voulant que rien ne laissât à désirer, avait tenu à compléter son personnel, y adjoignant le commensal habituel, qui égaye généralement les établissements analogues.

C'était, en l'espèce, un magnifique Haïtien, arrivant tout droit de Port-au-Prince.

Pansu, lippu, grimaçant, il s'enorgueillissait d'une toison crépue, aussi laineuse que du mérinos; d'un teint de châtaigne mûre où s'allumaient des reflets de bronze clair; d'une paire de prunelles noires, scintillant comme deux perles de jais au centre d'une sclérotique bleuâtre; et d'un rire éclatant qui alignait les rangées ivoirines d'une denture impeccable.

Jovial, docile et cabriolant, le nègre possédait la gentillesse caressante et simiesque d'un jeune chimpanzé.

On ignorait son véritable nom.

Car M. Pascal — ironique et lettré — l'avait baptisé: *Toussaint Louverture.*

## VI

A la suite de l'équipée des trois vieilles filles, le secret de la Maison Pascal fit le tour de la ville avec une rapidité prodigieuse : ce fut la traînée de poudre. Mlle Pulchérie alluma la mèche.

Trop bouleversée pour se taire, trop prudente pour se trahir, elle narra sa mésaventure en la mettant sur le compte de ses amies :

— Croyez-vous, ces pauvres demoiselles Planchin !... Ce qu'elles m'ont raconté !... Aussi, quelle idée !... A-t-on jamais vu des personnes convenables courir à l'aveuglette chez des individus interlopes ? Si pareille chose m'était arrivée, j'en serais morte de honte.

Malheureusement pour Mlle Pulchérie, Anaïs et Zoé avaient eu, de leur côté, la même pensée charitable. Elles colportèrent, un peu partout, un récit sensiblement arrangé :

— Mlle Pulchérie est venue nous confier une histoire épouvantable. Figurez-vous qu'elle a commis l'inconséquence de se rendre, seule, à l'invitation de ces Pascal... Elle est tombée dans un guêpier !...

Suivaient des détails circonstanciés au sujet de ce guêpier où il n'y avait que des frelons.

Mais, comme les trois demoiselles fréquentaient des amis communs, on eut vite fait de reconstituer la vérité en comparant les deux fables ; et l'on s'ébaudit à leurs dépens.

Inutile d'ajouter que Pulchérie et les sœurs Planchin, à la sortie de la Maison, s'étaient juré d'observer un mutisme réciproque.

*
* *

Désormais, l'énigme était définie. Tout le monde savait à quoi s'en tenir. Hormis — bien entendu — les autorités de la ville qui se trou-

veraient informées les dernières, ainsi qu'il est d'usage.

D'ailleurs, la nouvelle avait circulé plutôt dans les milieux féminins, aux five-o'cloks coutumiers. Et, par une étrange coïncidence, sans qu'elles se fusent concertées, une sorte de complicité du silence s'était établie entre ces dames : *on n'en parlait pas devant les hommes.*

Était-ce une pudeur vague?... Ou quelque confuse prévoyance?

De rares privilégiés furent avertis, cependant. C'étaient de très jeunes gens célibataires et peu bavards, appréciés des femmes pour leur bonne mine. Camille faisait partie de ce nombre.

*
* *

Lorsque, instruit du mystère de cette Maison Pascal dont il avait si souvent rêvé, le fils Champion évoqua l'aimable visage de Lily — ce fut avec le regard désabusé, le désir renaissant, la rougeur souriante et la honte rensei-

gnée d'une épousée de la veille, qui contemple l'homme endormi sur la couche nuptiale.

Camille maudissait l'éternelle Psyché, démon des imaginations humaines, qui tend vers nous sa lampe tentatrice et se plaît à couper les ailes de nos illusions.

Pourquoi ne résistons-nous jamais à l'instigation mauvaise de notre curiosité ? Apprendre, c'est souffrir.

La brute peut être satisfaite parce qu'elle ne s'explique rien; ou l'innocent parce qu'il ignore tout. Ce que l'homme goûte sur les lèvres de sa première maîtresse, c'est l'amertume des joies périssables : la perception de la vie entraîne le sens de la mort; et l'inquiétude est le résultat de la science. Toute découverte renferme sa tristesse — ne serait-ce que le regret de *connaître* quand on préférait songer.

Camille était très malheureux.

Sa belle étrangère lui apparaissait diminuée, flétrie. Alors qu'il échafaudait mille hypothèses fantastiques ou romanesques sur

le décor où vivait ce jeune sphinx, on venait lui cracher la réalité abjecte.

Oui, Lily lui semblait une conquête moins flatteuse, mais plus désirable... Ce qu'elle perdait en prestige, elle le regagnait en séduction. Camille se souvenait, avec un frisson, du flux malsain qui avait fait battre ses artères, quand Mlle Rose Véran — s'autorisant de ses vingt-sept ans et de son indépendance de fille artiste — lui avait soufflé à l'oreille l'histoire des trois vieilles demoiselles et de la Maison Pascal, pour se délecter à voir rougir ce joli garçon réservé.

Camille, révolté, s'était laissé d'abord envahir par l'âpre mélancolie des désenchantements; puis, la sourde envie d'un plaisir inédit, défendu, l'avait mordu traîtreusement, d'une tentation insidieuse.

Ce clair jeudi de mai, il allait au rendez-vous de Lily, non plus vibrant de la fièvre amoureuse et pure de la vingtième année — mais cédant à l'attraction inavouable qui pousse les jeunes coquebins vers le mirage d'une corruption.

*
* *

Au sommet de la colline déserte, Camille aperçut Mme Pascal qui l'attendait, adossée au tronc droit d'un oranger.

Elle portait une robe de toile bleue, ornée de guipure blanche. Elle était mieux coiffée, mieux habillée ; on sentait qu'elle s'était parée avec un soin tendre ; certains détails de sa toilette révélaient la peine infinie des petits doigts minutieux, renouant dix fois le même ruban. Cette insistance de coquetterie avait l'éloquence d'une déclaration : les hommes comprennent rarement ce langage-là ; ils constatent simplement que la femme paraît plus jolie — sans approfondir.

Camille l'admirait, avec rancune. Il lui en voulait d'avoir matérialisé son idylle.

Lily s'approcha ; elle balançait lentement la taille en marchant. Toute rayonnante, baignée de soleil, épanouie de fraîcheur et de jeunesse sous la luminosité du ciel ardent, parmi les verdures brillantes des oliviers, des figuiers, des citronniers aux feuilles vernies,

elle avait l'air d'une belle fleur sensuell issue — tels ces arbres — du sol provençal.

Camille la regardait fixement.

Et soudain, Mme Pascal se troubla devant ce jeune homme — hier, si épris, aujourd'hui si froid — qui la toisait d'un œil intrigué, alors qu'elle arrivait, palpitante, à ce rendez-vous dont elle se faisait fête. Elle eut l'intuition d'une catastrophe et se gourmanda de sa joie prématurée.

L'avenir n'aime pas ceux qui rient d'avance ; il se plaît à renverser leurs châteaux de cartes sous la pichenette du hasard.

A son tour, Lily scruta le visage de Camille... cherchant, méditant, pressentant... Puis, elle s'écria d'une voix navrée aux intonations douloureuses :

— Oh !... Vous savez ?... Vous savez ! C'est cela, n'est-ce-pas ?

Camille, gêné, baissa les paupières et murmura un « oui » imperceptible.

Il s'étonnait, naïvement, que ces quelques mots si simples eussent suffi à préciser l'explication. Il avait imaginé, qu'entre elle et

lui, dorénavant, il n'y aurait plus que du bizarre, de l'inattendu et de l'extraordinaire. Il était vaguement désappointé.

Elle, frémissante, l'enveloppait d'un regard splendide : ses prunelles foncées, d'une expression si profonde, reflétaient une tristesse intense; tandis qu'une lueur humide adoucissait leur amertume, trahissant la faiblesse passionnée de la créature. L'un des coins de sa bouche tremblait nerveusement.

Réprimant son émotion, elle finit par soupirer :

— Est-ce ma faute, après tout?... Je n'ai jamais cherché à vous abuser.

— Pourquoi ne m'avoir pas dit la vérité?

— Vous ai-je menti?

— Vous vous êtes tue.

— Devais-je répondre aux questions que vous ne posiez point?

— Ah! vous vous défendez bien comme une femme! Sans que vous eussiez besoin de m'interroger, vous avez su qui je suis dès notre première rencontre. Je ne vous ai rien caché...

— Parce que rien ne vous inspirait de honte. Oh! Camille... Si vous estimez qu'il est louable de faire connaître sa situation quand on a lieu de s'en vanter, pouvez-vous me réprouver lorsque, agissant à rebours, j'obéissais au même sentiment de fierté?

Le jeune homme ne répliqua point. Il venait de remarquer qu'elle l'avait appelé de son prénom, dans l'animation de ses paroles. Il en éprouvait un plaisir ingénu, involontaire.

Elle ajouta avec un demi-sourire humble et rusé :

— On offre la façade aux indifférents; mais on garde ses chagrins pour soi, pour les confier à ceux qu'on aime...

Il ne s'aperçut pas qu'elle déviait légèrement du sujet.

Lily continua, la voix caressante :

— Hier, vous n'étiez qu'un passant à mes yeux. Je restais distante et fermée, pensant : « S'il m'ignore, à quoi bon parler?... S'il est renseigné, que m'importe son opinion? » Aujourd'hui, je vous considérais ainsi qu'un

ami; j'accourais ici avec la pensée de me décharger délicieusement de mes peines, de mes secrets; prête aux aveux, à la confession...

Elle l'épia, d'une œillade oblique, avant de conclure:

— Et je me trouve en face d'un étranger soupçonneux qui m'accable de reproches méprisants.

— Oh! Lily...

La protestation attendue la soulageait d'un poids immense. Elle sentit qu'elle le reconquérait, forte de son astuce, de sa beauté. Elle dit, chaleureuse et sincère:

— Ça me semblera tellement bon de vous découvrir toute mon âme... J'ai lu quelque part que les femmes d'Extrême-Asie manifestent une pudeur opposée à celle des Européennes: une Française explique ses sentiments, dépeint sa mentalité au premier venu, alors qu'elle rougirait de lui exhiber ses jambes plus haut que les mollets; une Nipponne, flegmatique et dédaigneuse, se montre nue devant l'étranger qui la paye, mais lui dissimule jalousement le mystère intime que recèle

son front... Je suis très Japonaise, sous ce rapport-là. A mes yeux, le don de l'âme a une signification autrement importante que la vue du corps... Une femme qui se dévoile pour tous les hommes est plus immodeste en s'analysant qu'en se déshabillant.

Elle fit une pause, puis reprit.

— Venez ici... Je vais vous raconter mon histoire et celle de la Maison Pascal

*
* *

Elle s'était assise dans l'herbe avec un joli mouvement des reins souples, cambrant sa taille sans corset.

Elle appelait Camille du geste. Il s'étendit à côté d'elle. Les tiges minces des clématites et des orcanettes s'écrasaient sous le poids de son corps ; il s'enfonçait au creux d'un lit de choses vertes, molles et fraîches. L'air s'aromatisait comme une cassolette. Et Camille, enivré de béatitude, humait voluptueusement le parfum des fleurs mélangé à l'odeur mus-

quée qui se dégageait de la chevelure brune de Lily...

*
* *

— Mon cher Camille, commença Mme Pascal, je vous présente Mlle Virginie, premier prix du Conservatoire... Figurez-vous que j'ai dix-huit ans, des yeux plus candides et des illusions... Telle que je me vois, hélas ! quand je me reporte à quelques années... (Quelle que soit ma jeunesse, il me semble toujours que je suis vieille, lorsque je regarde en arrière.) Vraiment, je puis me dire enfant de la balle. Fille d'une *ingénuité* des Bouffes et d'un père noble inconnu, j'ai passé ma vie dans les coulisses. A sept ans, je montais déjà sur les planches ; je tenais les emplois de bébé, avec la voix suraiguë, les traits tirés et le teint de papier mâché des pauvres mioches qu'on couche après minuit. Plus tard, j'entrai au Conservatoire, comme une fille d'institutrice qui passe par l'École normale ou un fils de notaire qui se lance dans la Basoche... Je

n'avais pas le feu sacré, oh ! non... Et si j'obtins mon premier prix de comédie à dix-huit ans, je le dus plutôt à l'influence que ma mère possédait sur certains membres du jury qu'à mes efforts peu méritoires. Nos goûts ne sont point innés : c'est la vie qui les fait naître, et leur essence contradictoire nous inspire des préférences opposées à notre entourage. Jetée dans un milieu où les mœurs, les unions et les opinions sont des plus libres, j'eus la vocation d'une existence régulière. J'enviais le sort paisible des petites bourgeoises honnêtes. Je ressentais une horreur pour ce théâtre hypocrite où les acteurs pleurent des larmes factices, avec la sincérité d'une cuisinière qui épluche ses oignons ; où les rires sonnent faux tandis que les lèvres crispent leurs grimaces étudiées... Ah ! l'énervante comédie !... Et surtout, je désirais ardemment me marier ; c'était le but caché que je m'efforçais d'atteindre. D'abord, parce qu'il paraissait inaccessible : fille naturelle d'une maman légère, j'étais vouée aux aventures de hasard. N'importe, la difficulté m'excitait.

Ensuite, c'était une manière d'échapper à ce métier de cabotine dont le mensonge me rebutait. Je crus rencontrer celui que je souhaitais... Chaque printemps, durant deux mois, j'étais poursuivie par les assiduités d'un spectateur empressé qui venait tous les jours au théâtre, m'accablant de fleurs et de bonbons. C'était un provincial de bonne apparence qui passait à Paris ces quelques semaines de loisirs. Personne ne le connaissait. Nous l'appelions le Monsieur de Bordeaux, parce qu'il nous avait dit habiter cette ville. Un soir, il fit remettre sa carte à ma mère : LUCIEN PASCAL, et nous invita toutes deux à souper. Il était instruit, intelligent et bien élevé. Il nous apprit qu'il possédait et dirigeait un grand hôtel de Bordeaux dont le rapport était excellent; et, dans la conversation, se déclara célibataire. Bref, mon impression fut favorable. Je le devinais suffisamment épris pour devenir tout à fait amoureux. Vous imaginez la suite, n'est-ce pas ?... Je jouai les coquettes, mieux que sur le plateau. Et, à la première privauté que risqua M. Pascal, je lui exposai nettement

mes idées, mes désirs, mes projets d'avenir : j'étais une fille honnête, j'entendais conduire ma vie comme une honnête femme... Lucien Pascal réfléchit, tergiversa... Mais, dans cette fameuse bataille où leur sensualité est la cible facile de notre ambition, c'est toujours la femme qui triomphe des hommes : et l'Histoire nous démontre que, pour ceindre une couronne impériale, il suffit parfois de refuser ses lèvres... Un soir, M. Pascal entra dans ma loge en tenant un écrin à la main : il l'ouvrit, étala sous mes yeux une bague ornée d'un diamant de prix... Le pauvre garçon ! Il raisonnait à la façon de ce voyageur qui, pour défendre son portefeuille rempli de banknotes, tirait un louis de son gousset et criait naïvement à ses agresseurs : « Ne m'attaquez pas, messieurs les voleurs : je vous donnerai vingt francs. » Je pris le bijou ; je le passai à l'annulaire de ma main gauche, le chaton tourné en dedans. Et je murmurai, lorgnant le cercle d'or : « Ça ne fait pas mal, ainsi... On dirait presque une alliance. » Puis, je le rendis à mon amoureux. Il s'exclama : « Vous

ne l'acceptez pas? — Rapportez-le, quand il n'y aura plus de diamant. » Le lendemain, M. Pascal s'était décidé : il me demandait en mariage.

Mme Pascal s'arrêta un instant de parler et considéra Camille. Silencieux, attentif, intéressé, le jeune homme l'écoutait religieusement, avec l'air absorbé des moutards auxquels on raconte une belle histoire. Lily adorait cette expression puérile qui réapparaissait quelquefois sur les traits de Camille : en l'adolescence de certains êtres persiste une seconde enfance. Or, ce n'est pas sans raison que Cupidon s'est toujours révélé aux mortels sous la forme d'un gamin ailé; et rares sont les femmes insensibles aux charmes de Chérubin.

Mme Pascal poursuivit d'une voix incisive, en continuant de regarder Camille avec complaisance :

— Vous dépeindre ce que fut mon réveil!... Au lendemain de la cérémonie nuptiale, j'étais partie pour Bordeaux, me figurant que j'allais mener là l'existence enviable d'une

commerçante aisée; accomplir enfin cette destinée monotone et respectable que je rêvais... Et, dès mon arrivée... je constatais que le fameux hôtel dont mon mari vantait le chiffre d'affaires était une hôtellerie à persiennes closes... Hélas! c'était pour ça que j'avais quitté le théâtre! Afin d'échapper au Charybde aimable d'une galanterie fardée d'élégance, je tombais dans ce Scylla atroce du plaisir sinistre. Ironie des choses : moi qui croyais devenir honorable en me mariant! J'avais épousé .. *Monsieur*.

— Il fallait divorcer, Lily!

— Bah! le mal était fait. Lucien m'aimait éperdument d'ailleurs.. J'en profitai pour exiger de lui une détermination radicale : il vendrait son... hôtel; nous fuirions cette ville où chaque habitant pouvait nous montrer du doigt, sachant notre ignominie. Lucien m'obéit. Nous vécûmes deux ans à Paris comme d'estimables rentiers; nul ne se doutait de notre passé. Puis, un beau jour, mon mari m'avoua que sa situation pécuniaire périclitait, qu'il s'agissait de prendre un

parti... nous n'avions plus les moyens de rester oisifs... Je lui dis: « Travaille. — Je n'ai pas de métier. — Eh bien! spécule. — La belle trouvaille: je serais incapable de discerner le Japonais du Paraguay, quant à la solidité du placement. — Entre dans l'administration! — Qui me recommanderait? — Alors, que veux-tu faire? » Lucien répliqua, avec une amertume presque éloquente: « Écoute, tu ne m'as jamais questionné sur ma famille: eh bien! mes parents exerçaient la profession à laquelle j'ai renoncé, après notre mariage. Dès ma naissance, mon père rêva pour moi un sort différent... Ses illusions m'élevaient au sommet des honneurs. Et, dans son esprit, l'Enseignement se trouvait au plus haut degré des conditions sociales: l'Enseignement, cette noble fonction qui consistait à dispenser la science universelle... Il m'imposa de longues études, me voyant déjà professeur à la Sorbonne de Paris! A vingt ans, j'étais répétiteur de lycée; je subissais les mauvaises volontés réunies d'une classe d'enfants à peine plus jeunes que

moi. Un jour de leçon orageuse, un de mes élèves me cracha une injure à la face... Où avait-il appris ce qu'étaient mes parents?... Toujours est-il que je dus fuir le collège devenu impossible; retourner chez les miens... Cette expérience m'avait découragé: partout, mes efforts recevraient le même accueil. Alors, j'embrassai carrément la carrière paternelle. Quand on est né dans la boue, il faut se résigner à vivre crotté. » Ce langage m'affola: qu'allait décider Lucien?... Je ne le soupçonnais que trop... Je me révoltai; qu'il agît à sa guise; moi, je ne tolérerais plus la promiscuité de ces malheureuses infâmes. Entre ses besoins d'argent et ma volonté formelle, Lucien hésita longtemps. Il chercha quelque inspiration; crut découvrir un moyen de s'enrichir rapidement, étant donné le défaut de concurrence; et me supplia de patienter jusqu'au moment où nous aurions fait fortune... La position dans laquelle vous me voyez aujourd'hui est le résultat de ses méditations.

Mme Pascal baissa la tête, songeuse; elle résuma:

— Voilà ! Vous me connaissez toute, maintenant. Je vivais ici d'une vie discrète et lointaine ; je me cachais autant que possible ; mes promenades affectionnaient les lieux solitaires; et, si je sortais, c'était surtout afin d'oublier — au spectacle de cette nature magnifique — les turpitudes qui m'entourent. Une rencontre fortuite nous a rapprochés. Je n'y fus pour rien et ne tentai point de vous attirer. Mais, dès l'instant où nous nous fûmes parlé, j'eus assez de sympathie à votre égard pour redouter votre jugement... Me blâmez-vous encore d'avoir gardé le silence ?

Camille répondit avec la fougue des jeunes amours :

— Je vous adore et je vous demande pardon. Je me suis comporté comme un imbécile. Avais-je le droit de vous interroger, d'abord? Vous avez été trop bonne de vous justifier. Oh ! ma chère Lily ! Si vous saviez combien je vous plains ! Vous êtes une victime... Que je serais heureux, s'il était en mon pouvoir de vous arracher à cette vileté... Vous êtes créée pour occuper la première place.

Lily l'enveloppa d'un regard acéré. Le jeune homme ajouta naïvement :

— Et pourtant, ça me fait plaisir que vous ayez un mari indigne de vous : ainsi je suis sûr que vous ne pouvez pas l'aimer.

— Égoïste !

— C'est vrai ; je ne songe qu'à ma jalousie.

— Est-il permis d'être jaloux quand on a votre âge, et vos yeux !

Elle contemplait Camille avec cette joie particulière des natures artistes que la Beauté — sous quelque forme qu'elle se manifeste — émeut d'une allégresse physique très pure et d'une espèce de sensualité cérébrale.

La finesse des traits de Camille était un poème pour le regard ; la couleur de ses iris avait un charme infini ; et sa jeune tête se profilait aussi nettement qu'une médaille grecque sur le fond azuré de ce ciel limpide d'un bleu de ciel attique.

Camille supportait gauchement l'examen, Comme la perfection du visage est fort rare chez l'homme, celui qui la possède se sent toujours affreusement gêné (lorsqu'il a de l'es-

prit) de voir admirer ses mérites extérieurs. La honte de sa beauté est la pudeur du mâle.

L'aveu d'amour tacite de Mme Pascal n'enhardissait point le jeune Champion. Un scrupule délicat l'incitait à se montrer d'autant plus respectueux qu'elle n'était plus respectable : en se permettant une caresse trop tendre, il eût semblé se prévaloir de la situation fausse de la jolie femme.

Lily se leva, étirant gracieusement ses membres engourdis. Debout, elle domina l'adolescent couché sur l'herbe. Elle murmura doucement :

— Je suis bien contente de vous voir convaincu.... J'aurais éprouvé une grande tristesse à penser que vous aviez une mauvaise opinion de moi? Surtout que je n'aurais pu vous détromper dans l'avenir...

Elle fit une pause et modula, d'une voix perfide :

— ...Puisque nous ne nous reverrons jamais plus.

Camille bondit; il cria impétueusement :

— Qu'est-ce que vous dites? vous partez?

— Non, mais cela revient au même.

— Je ne comprends pas. Vous vous moquez de moi, Lily. Expliquez-vous... Pourquoi ?

— Mon mari partage votre défaut : il est très jaloux.

— Lui !

— Je conçois votre surprise. Vous vous demandez comment il peut me laisser vivre chez lui, alors ?

— Oh ! je...

— Ne prenez pas la peine de nier; cela ne me froisse guère, allez !... Eh bien ! oui, par une étrange anomalie, M. Pascal — fort ombrageux lorsqu'il s'agit des indifférents, des étrangers, voire de ses amis, s'il en avait — cesse de nourrir toute jalousie envers moi quand il est question de... de ces... messieurs. Quel mobile abolit sa défiance ? Est-ce la pensée que la considération des inférieurs leur interdit de lever les yeux sur l'épouse de celui qui les commande ? Ou la certitude — plus judicieuse — de mon mépris pour eux ? En tout cas, mon mari me défend de sortir seule désormais et va, sans doute, me

claustrer dans cette horrible demeure... Voilà ce que je vous aurais dit beaucoup plus tôt, mon pauvre ami, si votre réception hostile n'avait détourné le cours de mes idées...

— Lily, ça n'est pas possible... Je serais trop malheureux.

— Et moi, donc !

Camille ne remarqua point que l'affliction de Lily paraissait peu profonde ; il ne songea pas que ses raisons manquaient de vraisemblance ; et supposa encore moins que la jeune femme imaginait cette vengeance pour le punir de son accueil... D'ailleurs, il se fût peut-être trompé en doutant de sa bonne foi. Qui sait si Lily n'avait pas raconté les choses exactement ? Les femmes ont perfectionné la fausseté à tel point, qu'on la distingue mal de leur franchise : même lorsqu'elles sont sincères, elles ont encore l'air de mentir.

Camille gémit :

— A present, l'existence me semble inadmissible sans vous.

— Bah ! les hommes sont volages... Vous perdrez jusqu'à mon souvenir.

— Je vous aime tant !

— Moi aussi, je vous aime.

Ils se regardèrent fixement. Soudain, Mme Pascal lui prit la tête à deux mains et brûla ses lèvres d'une morsure ardente de sa petite bouche parfumée. Puis, sentant le jeune homme enfiévré, étourdi, grisé, elle desserra son étreinte et s'enfuit brusquement.

*
* *

Ainsi s'éloigne, légère, l'adroite baleinière — en laissant le harpon solidement planté dans la proie.

## VII

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
Des divans profonds comme des tombeaux.

Mlle Rose Véran récitait *la Mort des amants* devant une assistance de notables montfleuriens.

C'était à la soirée trimestrielle du commissaire central. M. et Mme Laurenzi se flattaient de recevoir toutes les personnalités de la ville.

M. le magister honorait leurs salons de sa présence. Assis à côté de son vieil ami, le docteur Antony, conseiller municipal, Onésime Champion, les yeux mi-clos, luttait contre une torpeur insidieuse.

Tandis que la fille du chef de gare détaillait le voluptueux sonnet de Baudelaire, le docteur Antony murmura, sans qu'aucun mot parût sortir de sa bouche close :

— Tu t'amuses ici ?

M. le magister, le visage impassible, répondit de la même manière :

— Je m'endors.

Le docteur — qui cultivait le paradoxe à ses moments perdus — reprit d'une voix caustique :

— Se peut-il que des mondains bien élevés, se piquant de savoir vivre, et qui viennent de nous offrir un repas succulent, ne comprennent point qu'il est inconvenant de nous faire payer aussitôt leur dîner en nous contraignant à écouter le « concert d'amateurs », cette *douloureuse* des maîtres de maison ? Le geste de l'hôte, avançant la chaise du supplice à ses auditeurs forcés, m'évoque celui du garçon de restaurant, qui présente la note au dessert.

Onésime Champion soupira, mélancolique :

— Après Mlle Véran, qui a du talent, mais qui choisit toujours des poèmes fort ennuyeux,

Mlle Pulchérie va sans doute nous dessayer quelque romance sentimentale. *Et puis*, la petite Claire Dubois nous jouera un morceau de piano *Et puis*, un jeune déclamateur bramera des vers éthérés. *Et puis*... cela continuera !

M. le magister arborait une mine lugubre.

Antony, une lueur aiguë filtrant entres ses paupières, observait le ménage Laurenzi, s'empressant auprès des invités : Marius, grand, gras, lourd et puissant — semblant écraser, anéantir sa jeune femme de son importance; Jacqueline, toute petite et mignonne, perdue dans les fanfreluches de sa robe de tulle, d'où sortaient de charmantes et grêles épaules de vingt et un ans.

Antony fit soudain désignant Jacqueline Laurenzi au magister

— Pauvre gosse !

— Pourquoi la plains-tu ? questionna le magister, étonné.

— Alors, cela ne te choque pas, toi, de voir ce mastodonte uni à cette poupée ? Tu n'imagines pas un instant ce que sont leurs dissensions intimes, résultat des dissem-

blances physiques et morales ; les froissements perpétuels de leur vie privée ?... Ce Marius est une brute : sa femme doit le souffrir — et en souffrir...

— Cependant, Mme Laurenzi, grâce à son titre de jeune mariée, se trouve enviée à cette minute par toutes les femmes célibataires de la société.

— Voilà justement ce que je reproche aux réceptions de notre monde : elles encouragent à la laideur. Une soirée a toujours pour but de favoriser les ébauches de fiançailles : c'est le proxénétisme légal, approuvé par la vertu bourgeoise. Regarde, autour de nous, ce parterre de vierges plus ou moins fraîches. On a l'air de dire à ces innocentes : « Voyez, contemplez... Imitez les exemples que vous avez sous les yeux... Associez-vous au petit bonheur ; formez des couples mal assortis ; épousez des individus sans charmes ; procréez des êtres disgracieux.... qu'importe ! L'essentiel est que vous acquériez la dignité conjugale et qu'il y ait un vilain ménage de plus sur terre.

— Ah ça! tu divagues, Antony. Tu voudrais qne les gens laids fussent exclus du mariage? A ce compte, la dépopulation s'augmenterait sensiblement.

— Mais, quelle belle race pour l'avenir! Cette humanité restreinte et choisie atteindrait à la perfection.

— Utopie! Un homme sain n'aurait pas le droit de fonder une famille, sous prétexte qu'il est boiteux, bossu, obèse ou dégingandé? Tu es cruel à l'égard des déshérités...

— Les Spartiates sacrifiaient bien les nouveau-nés mal constitués ou affligés de tares physiques : ils les précipitaient dans un trou... Ma foi, quand je considère la plupart des invités assemblés sous ce toit, je regrette de n'avoir pas à ma portée la fosse du mont Taygète. Représente-toi quelques-uns d'entre eux accomplissant les devoirs qu'un sacrement confère aux époux... L'Amour est un dieu grotesque, si sa mère ne le pare point des séductions de Vénus.

— Le salon de Mme Laurenzi t'inspire d'étranges réflexions.

— Tout spectacle sans beauté m'incite aux pensées immorales. Combien je préfère à ces réunions d'apparat — où l'on jette de jeunes fiancées anémiques dans les bras de prétendants scrofuleux — la vue d'une rue populeuse de Montfleuri-les-Pins où passent, enlacés deux par deux, des groupes d'amoureux robustes, jolies filles et beaux garçons, qui se sont choisis simplement parce que la fillette est dodue et que le gars a les yeux bleus... Qu'en pensez-vous, jeune homme ?

Le docteur Antony se tournait vers Camille qui avait accompagné son père chez les Laurenzi et rêvait, sombre et taciturne, depuis le commencement de la soirée.

Camille sursauta ; répondit d'une voix lointaine :

— Je vous demande pardon, docteur : je vous entendais bien, mais j'écoutais mal. Vous m'interrogiez ?

Antony aimait Camille : il l'avait vu naître ; il avait même prêté son assistance médicale à cette opération ; et, suivant le jeune homme à travers la vie avec un intérêt affectueux de

demi-parent, il lui témoignait l'amitié un peu rude d'un camarade âgé. Tantôt il lui disait vous, tantôt il le tutoyait.

Se penchant du côté du magister, le docteur chuchota :

— Il a quelque chose, ton fils. Est-ce qu'il serait malade ? Il a maigri ; il est absorbé.

Tous deux regardèrent Camille. Long, souple, affiné, le bel adolescent s'adossait nonchalamment au chambranle d'une porte, avec une attitude découragée. Son front mélancolique s'inclinait, laissant pendre une boucle rebelle. Il semblait à mille lieues de Montfleuri, du salon Laurenzi et du piano de Mlle Claire. Ainsi posé — immobile, morose, frêle et charmant — il faisait songer à ces beaux sloughis d'Afrique, enfermés dans une cage d'exposition canine, sous un ciel parisien ; et qui, jappant d'énervement, dépaysés, tristes, ennuyés, s'étirent, bâillent, s'allongent, accablés par leur nostalgie de nobles exilés.

Le magister haussa les épaules :

— Bah ! il boude... les réceptions l'assomment.

— Il ne tousse jamais ?

— Non ; il déclame des vers, de sa composition.

— Il faudra que je l'examine, reprit le docteur.

— Camille n'a rien du tout. Seulement, ces premières chaleurs sont très déprimantes pour la jeunesse.

M. le magister possédait la clairvoyance habituelle des pères.

Camille éprouvait une douleur réelle. Depuis huit jours, il traînait derrière lui la chaîne pesante d'un désespoir grandissant, à laquelle chaque heure ajoutait un anneau. Pas d'imagination, dans son cas. Le souvenir de deux lèvres chaudes et d'une morsure à petites dents blanches, le hantait plus intensément que ne l'eût fait une déclaration platonique. Malheureux affamé, on l'avait affolé en lui émiettant de menues bribes du festin avant de l'éloigner de la table. Privé de la joie d'espérer par les paroles décisives de

Mme Pascal, Camille souffrait physiquement de l'absence irrévocable de Lily Obligé de feindre l'indifférence devant son père, il s'échappait à tout propos afin de ressasser son chagrin dans la solitude. Courant la campagne, exagérant les marches forcées, il rentrait le soir, exténué, étendait ses membres brisés entre les draps frais ; et, tenu éveillé par l'insomnie qui suit le surmenage corporel et intellectuel, il passait sa nuit blanche à gémir le nom de Lily, en mordant son oreiller pour étouffer ses lamentations.

Il avait pâli, aminci ; ses yeux paraissaient plus bleus et plus grands, d'être trop cernés.

Et toujours cette idée lancinante : « Je veux la revoir. Il faut que je la revoie !... Comment faire ? »

*
* *

La soirée se terminait. Le commissaire et Mme Laurenzi reconduisaient les derniers invités.

Rose Véran, drapée dans une sortie de bal orangée, criait très haut :

— Eh bien ! où est Claire ? Elle oublie que nous rentrons ensemble.

La grosse Mme Dubois, n'ayant pu se rendre à l'invitation des Laurenzi, avait tenu à leur envoyer sa fille cadette — toujours soucieuse de faire admirer le talent et les hanches de son enfant aux gendres éventuels. Elle avait placé Claire sous l'égide de Mlle Véran ; du reste, ces demoiselles, très intimes, se promenaient souvent en compagnie.

Claire Dubois, maladroitement emmitouflée d'étoffes soyeuses, rejoignait son amie.

— J'ai la responsabilité de ramener, saine et sauve, à sa maman cette jeune personne qui ne sort jamais seule, insista comiquement Mlle Véran.

— Et vous, Mademoiselle, votre père vous y autorise ? questionna Jacqueline, malicieuse.

Saisissant l'ironie, la belle Rose éclata d'un rire sonore :

— Moi ! Mais, je suis une vieille fille, Madame ; je peux courir les rues sans danger. On ne nous regarde plus, nous autres : n'est-ce pas, mesdemoiselles Planchin

Anaïs et Zoé lui lancèrent un coup d'œil haineux. Habile, Rose Véran, que vieillissait le voisinage des vingt ans de Claire Dubois, rajeunissait ses vingt-sept ans en les assimilant à la quarantaine éreintée des jumelles Planchin. Rayonnante et resplendissante d'ailleurs, Rose, fort embellie depuis quelque temps, supportait allégrement le célibat de la trentaine proche.

A son tour, M. le magister — qui, par une courtoisie exemplaire, était resté jusqu'à la fin — prit congé de ses hôtes, et s'en fut, accompagné de son fils et du docteur.

Dehors, Camille dit timidement :

— Je te laisse revenir seul, papa... J'ai envie de me promener un peu, sous ce clair de lune...

— Va... va, mon garçon.

Onésime Champion ponctuait sa phrase indulgente d'un haussement d'épaules méprisant.

— Mets ton pardessus, Camille : ces nuits de Provence sont traîtresses, ajouta Antony.

*
* *

Le jeune homme s'éloigna. Machinalement, il se dirigeait vers le chemin de la Corniche. La pensée de Lily l'obsédait. Il passait chaque jour devant la Maison Pascal : la contemplation du mur derrière lequel vivait son amie lui semblait apaisante ; car la sensation de la présence si proche de Lily atténuait en lui le sentiment de leur séparation brutale.

Ce soir encore, au fur et à mesure qu'il s'avançait, une impression rassérénante calmait sa fièvre amoureuse.

Soudain, Camille esquissa un geste de dépit. A dix pas en arrière, serrées l'une contre l'autre, deux ombres féminines commençaient de gravir la colline. Le jeune homme maudit ces intruses qui se permettaient de prendre la même route que lui. Mécontent, il s'écarta légèrement, afin de se laisser distancer. Les deux femmes le frôlèrent sans le remarquer dans l'obscurité; mais Camille, les entendant causer, reconnut à leurs voix

Mlles Véran et Claire Dubois. Il saisit distinctement une phrase de Rose :

— Ne t'inquiète donc pas, murmurait-elle : nous dirons à ta mère que la soirée a fini, passé une heure du matin.

Le jeune Champion les regarda avec surprise, tandis qu'elles poursuivaient tranquillement leur chemin. Qu'est-ce que les deux jeunes filles allaient faire sur la côte, alors qu'il était près de minuit ? Une lubie de cette folle Rose, sans doute ; elle avait dû proposer cette promenade nocturne !

Camille voua une haine subite au chef de gare, père insouciant qui ne se préoccupait guère de l'existence de sa fille ; et à Rose, provinciale évaporée qui s'avisait de lui gâter son pèlerinage sentimental en choisissant la Corniche comme but d'excursion indue.

Intrigué cependant, il se mit à marcher derrière elles ; Rose et Claire continuaient de monter vers le sommet de la colline. Le rideau noir des pins et des cyprès qui la dominaient, prenait, sous le ciel lunaire, l'appa-

rence ancestrale et mytérieuse de quelque bois sacré. Et, roulées dans les plis indécis de leurs étoffes souples — leurs formes blanches et vagues n'ayant plus rien des silhouettes modernes — les jeunes filles apparaissaient ainsi qu'un couple de vierges grecques, venant consulter l'oracle au temple de Dodone.

Rose et Claire arrivèrent enfin au plateau sur lequel s'élevait la Maison Pascal, isolée au fond d'une avenue de palmiers, ses tourelles roses éclairées par le rayon de lune.

Camille songea : « Bon ! maintenant elles vont redescendre, et je serai délivré de leur présence ! »

Mais ces demoiselles, contrairement aux prévisions du jeune Champion, s'engagèrent dans l'avenue.

Camille, abasourdi, murmura :

— Ah ça !... on croirait, ma parole...

Il doubla le pas, craignant de les perdre de vue : les deux ombres se confondaient à présent avec les taches sombres que projetaient les raphias ténébreux et les figuiers de

Barbarie. Il les rejoignit comme elles débouchaient devant la façade de la maison.

Alors, Camille assista à un spectacle extraordinaire. Mlles Rose et Claire s'approchèrent de l'entrée ; Rose souleva le heurtoir de métal ciselé qui représentait deux amours folâtrant autour d'une clé. Et, tandis que la porte se refermait sur elles, le jeune homme — qui scandalisé avait tourné la tête — remarqua une calèche arrêtée à l'extrémité d'une allée transversale : les sœurs Planchin en descendaient vivement, puis attendaient que leur cocher fût parti, avant de se diriger vers un point déterminé.

A cet instant, Camille, caché par les palmes épaisses et retombantes d'un aréca, vit passer auprès de lui une femme masquée d'un voile paque, vêtue de noir; impénétrable, mystérieuse et secrète, à la façon d'une dame turque; — mais en laquelle il reconnut pourtant Mlle Pulchérie, grâce à sa démarche sautillante et disloquée.

La vieille demoiselle, imitant ses deux amies sans s'en douter, trotta timidement du

côté de la Maison; et se résolut à pousser le vantail derrière lequel Anaïs et Zoé avaient disparu.

Camille, stupéfait de sa découverte, répétait à voix basse :

— Oh! par exemple... C'est un peu fort! Oh! par exemple...

Il était tellement ébahi qu'il en oubliait Lily momentanément.

Car d'autres silhouettes surgissaient sur la colline, enveloppées de manteaux anonymes, d'écharpes flottantes, de choses imprécises; glissant, à petites enjambées honteuses, le long des tertres et des pelouses. Toutes tendaient isolément au même but : la villa rose et blanche, argentée par les rayons blafards, si claire parmi les tonalités obscures des palmiers brunâtres et des verdures profondes. Lentes, informes, gauches et silencieuses; se traînant à pas feutrés jusqu'à l'endroit qui les attirait — elles avançaient, telles des larves qui rampent mollement sur le sol où gît une proie.

Tour à tour, Camille identifiait ces ombres :

c'étaient des invitées coudoyées l'heure précédente dans le salon Laurenzi; des personnes honorables rencontrées chez son père; jeunes et vieilles filles réputées vertueuses; héritières laides ou jolies célibataires mal dotées : la fine fleur de la société bien pensante de Montfleuri-les-Pins. Qu'elles fussent libres ou enchaînées à leurs familles, elles trouvaient néanmoins le moyen de s'échapper la nuit.

De son refuge, le jeune homme les voyait pénétrer une à une dans le sanctuaire profane, ne sachant qu'elles avaient été précédées, n'osant penser qu'elles seraient suivies. Peut-être se fussent-elles enhardies, si le hasard les avait fait entrer par groupes : déchoir avec d'autres, c'est le secret de n'en point rougir.

Mais, humbles et troublées, courbées sous leur opprobre, elles frappaient quand même à la porte damnée...

M. Pascal avait prédit juste en pariant qu'elles reviendraient.

# VIII

Ce 27 mai, Montfleuri-les-Pins fêtait le soixante-sixième anniversaire de M. le magister.

Les rues étaient pavoisées de drapeaux verts et roses, aux couleurs de la cité. Et dans les salons dorés, glacials, d'un luxe pompeusement officiel, que le magister occupait à l'hôtel de ville, défilaient les hauts fonctionnaires, les membres de diverses corporations, les amis particuliers d'Onésime Champion.

Ils débitaient leurs compliments de circonstance — dont les formules toujours pareilles évoquaient la monotonie d'un morceau de concours, recommencé vingt fois devant le

même jury par des exécutants différents.

Des habits noirs s'avançaient solennellement, saluaient le magister d'une inclination profonde en plongeon, prononçait les harangues d'usage; puis faisaient le demi-tour, cédant la place à d'autres arrivants — ceux-ci mâchonnant leur allocution d'une voix maussade, le visage tiré par une crampe d'estomac; car la cérémonie se prolongeait et l'heure du déjeuner était passée.

M. le magister, adossé à la cheminée, avait perdu le bon sourire affable avec lequel il accueillait d'ordinaire les corvées inhérentes à son rang.

Morne, affaissé, l'air excédé, il répondait mollement aux speechs de félicitations, congédiant aussitôt ses visiteurs d'un geste fatigué. Et les gens, en passant, lui lançaient un regard discret, trahissant leur curiosité apitoyée. Chacun pensait : « Mais, qu'a donc M. le magister pour demeurer aussi froid un jour où la gaieté est de rigueur ? Il lui est arrivé un ennui ; c'est certain. »

Au moment où la foule s'écoulait, On-

sime Champion agrippa le docteur Antony par sa manche :

— Reste, j'ai à te parler.

Et, voyant le commissaire central se disposer à sortir en compagnie du chef de gare, il cria impérieusement :

— Laurenzi ! Véran ! voulez-vous revenir une minute, je vous prie.

Les deux hommes rebroussaient chemin avec un mouvement de contrariété.

Le commissaire, constatant qu'il était près de deux heures, n'ignorait point que sa femme lui bouderait toute la journée : Jacqueline avait un caractère irritable. Le chef de gare, de son côté, appréhendait la mauvaise humeur de sa fille, ses reproches impatientés. Quant au docteur, que sa sagesse égoïste avait préservé du mariage, il redoutait cependant la colère d'une cuisinière irascible qu'un déjeuner retardé mettait hors de soi.

Sans paraître remarquer leur mine renfrognée, le magister invita ces messieurs à prendre une collation préparée pour les intimes ; puis ordonna à l'huissier :

— Fermez les portes, Lecollet.

Lorsqu'ils furent seuls, Onésime Champion annonça avec un accent funèbre :

— Messieurs, je vous ai retenus pour vous faire part d'un incident regrettable concernant mes attributions et d'un malheur qui s'est produit dans ma vie privée. Aujourd'hui, où chacun m'apporte ses félicitations, mon réveil aura été salué deux fois par la mauvaise chance.

Véran et Laurenzi eurent un geste d'affliction polie. Afin de se composer une figure suffisamment chagrine, ils songèrent à leurs propres désagréments — ce qui est la meilleure manière d'avoir l'air de compatir aux tristesses d'autrui.

Antony semblait plus sincère. Il interrogea, sur un ton bourru, plein d'intérêt :

— Allons, allons ! Ne nous frappons pas. Qu'est-ce qu'il y a ?

Le magister répliqua avec une dignité un peu emphatique :

— Je m'occuperai d'abord de la question publique : mes affaires personnelles inter-

viendront ensuite. Monsieur Laurenzi, je me vois dans la fâcheuse nécessité, en ma qualité de magistrat suprême de Montfleuri-les-Pins, de vous demander si vous n'accomplissez pas à la légère vos devoirs de commissaire central ?

Le gros homme bondit. Il ne suffisait point qu'on l'empêchât de rentrer chez lui ; voilà maintenant qu'on le prenait à partie ! Il murmura d'un air pincé :

— De quoi m'accusez-vous, monsieur le magister ?

— D'ignorer jusqu'au dernier moment les bruits qui courent dans le pays et les événements que vous auriez dû être le premier à savoir, monsieur le commissaire.

— Pardon, mais...

— Lisez ceci. Et dites-moi ce que cela signifie.

Le magister tendit à Laurenzi un exemplaire du *Petit Régional*, dont une colonne était encadrée à coups de crayon bleu. Antony et Véran, intrigués, se rapprochèrent.

Le commissaire, parcourant l'article signalé, marmonna à mi-voix :

LES TOLÉRANCES GOUVERNEMENTALES
(*Notes politiques.*)

« Les contribuables de Montfleuri-les-Pins sont vraiment de bonne composition. Ils paient docilement l'État qui les surcharge d'impôts, et sont assez confiants pour ne jamais contrôler les agissements de nos gouvernants. Notre conscience nous commande d'éclairer nos lecteurs sur les faits scandaleux qui déshonorent en ce moment leur ville maternelle et que les autorités contemplent d'un œil indulgent.

« Au sommet de Montfleuri s'élève une maison quelque peu mystérieuse dont le commerce clandestin s'exerce depuis plus d'un mois. L'étrange tolérance avec laquelle notre chef du pouvoir permet tacitement ces débordements inimaginables, nous laisse perplexe. Doit-on suspecter son désintéressement et supposer qu'une taxe prélevée sur cette industrie honteuse alimente ses fonds secrets ?

Dans ce cas, nous réclamons — nous inspirant de la sagesse de Vespasien — qu'au moins ces vilenies profitent à nos concitoyens, et que les sommes ainsi recueillies servent à dégrever nos contributions.

« Quant à la maison que nous rougirions de désigner plus clairement, son secret dépasse tout ce que l'on pourrait inventer. Il ne s'agit ni d'un établissement de jeu à l'usage des Grecs, ni d'un lieu de plaisirs faciles ; et il faudrait avoir la mentalité d'un marquis de Sade pour deviner une telle énigme de dépravation. Nous n'ajoutons rien de plus, par respect pour le public. »

Marius Laurenzi, hébété de surprise, terminait la lecture de ce pamphlet.

— Ben ! en voilà, une histoire ! s'exclama Véran, estomaqué.

Le docteur Antony ajouta sur le même ton :

— Si je m'attendais à ce canard-là !

Agacé de leur étonnement, M. le magister s'écria avec impatience :

— Ah çà ! vous ne lisez donc pas *le Petit Régional* ?

— Jamais, monsieur le magister! riposta noblement le chef de gare. *Le Petit Régional* est un organe réactionnaire, aucun de vos amis n'ouvre cette feuille qui ne cesse de vous faire de l'opposition.

Onésime Champion reprit, s'adressant au commissaire :

— Enfin, Laurenzi, comment se peut-il que vous ayez laissé des étrangers d'aussi mauvaises mœurs s'installer ici ?

— Monsieur le magister, dit Marius, je me permettrai de vous rappeler que Montfleuri est le pays de la liberté. Pas plus que les habitants, les métèques n'y sont astreints aux formalités gênantes qu'exigent certaines nations — telle la France, par exemple. Sur cette terre montfleurienne, tout le monde a droit de séjour ; et le Code Onésime (institué par vous-même, monsieur le magister) ne m'y autorisant pas, je me fusse comporté arbitrairement en me mêlant des affaires de ce M. Pascal, à qui *le Petit Régional* fait allusion....

— Mais, sapristi, qu'est-ce donc que cette Maison Pascal ? cria le magister ; — ne se

doutant guère que nombre de gens, à commencer par son propre fils, s'étaient posé la même question.

— Je n'en sais rien, répliqua le commissaire. Seulement, si ces individus (ainsi que le prétend *le Petit Régional*) vivent d'un commerce louche sans payer patente, ils ne perdront pas pour avoir attendu... Je vais procéder à une descente de police ; et, si je déniche chez eux quoi que ce soit d'équivoque, je ferme immédiatement leur boîte...

— Eh là !... n'allons pas si vite, interrompit le magister. A-t-on jamais vu un homme au pouvoir résoudre un point de discussion en cinq minutes ? Avant de prendre une décision à ce sujet, il faudra bien que je réfléchisse pendant une semaine. D'abord, quel est l'ennemi politique qui s'est servi du *Petit Régional* pour me porter ce coup ?

M. le magister était à cent lieues de soupçonner l'aventure qui lui valait ces tracas : l'avant-veille, la gérante du *Petit Régional* — célibataire ardente et quinquagénaire — avait été expulsée de la villa Pascal parce qu'elle

y causait de l'esclandre à la suite de libations copieuses. Le lendemain, dégrisée, furieuse, ulcérée de l'affront reçu, la vieille journaliste s'était vengée à la façon de ses confrères — utilisant sa plume comme flèche du Parthe.

Soudain, coupant la rêverie morose du magister, le docteur Antony demanda :

— Eh bien ! et ton second embêtement, tu ne nous en parles pas ?

— Ah ! mon ami...

Onésime, subitement désespéré, s'effondrait dans un fauteuil. Il gemit d'un air sombre :

— Camille est parti !

— Avec qui ? dit le docteur.

— Tu supposerais...

— Parbleu, un garçon de vingt-deux ans ne voyage jamais sans sa bonne... Il a dû enlever quelque servante aux beaux yeux. Et vers quelle Cythère s'est-il envolé, ce garnement ?

— Je n'ai pas de certitude... Je pense qu'il s'en est allé à Paris : le but de ses ambitions.

Ce matin, j'ai trouvé un mot laissé à mon intention, sur la table de sa chambre. « Ne t'inquiète pas, mon cher père. Je quitte Montfleuri momentanément, mais je reviendrai. — Camille. » C'est tout. Nul indice. Il a osé fuir aussi délibérément... Et le jour de ma fête : c'est le comble !... Ah ! les enfants ! quelle race ingrate. Pourquoi devenons-nous pères ?

— Apparemment parce qu'à l'instant où nous engendrons un marmot, nous ne songeons pas à ses instincts — mais au nôtre, repartit le docteur, imperturbable.

— J'entends rattraper mon fils. C'est à cet effet que je vous ai convoqués, Véran, et vous, Laurenzi... Monsieur le commissaire, je compte sur vous pour mener une enquête discrète... Découvrez la bonne piste et j'oublierai la négligence commise par rapport à la Maison Pascal...

— Je donnerai des instructions formelles à mes meilleurs inspecteurs...

— Monsieur Véran, continua le magister, je vous prie d'interroger vos employés. Ils connaissent tous M. Camille. Si l'un d'eux

se souvenait de lui avoir délivré un billet de chemin de fer hier matin ou la nuit dernière, ce serait une précieuse indication qui nous fournirait le nom de la station terminus... Quant à toi, Antony, tu vois beaucoup de monde... Tu peux apprendre quelque chose... au hasard d'une conversation chez un de tes malades... On ne sait jamais !

— C'est entendu. Si je le retrouve sur la table de dissection, à l'hôpital, je viendrai te prévenir, répondit le docteur qui avait la plaisanterie macabre.

— Oh! ne prononce pas ces mots-là, Antony ! protesta le magister. Je ne suis guère rassuré... Te rappelles-tu combien Camille avait l'air triste, à la dernière soirée de Laurenzi ?

— Allons, bon ! les idées noires commencent leur ronde... Voilà de vilaines danseuses.

Antony, mécontent, s'efforçait de ragaillardir son ami, de lui persuader, par une foule d'arguments, qu'il ne s'agissait que d'une escapade sans conséquence, d'une folie de jeune homme.

Dominant son anxiété, le magister recouvra une partie de son sang-froid.

Il voulut donner une preuve de son dévouement à la cause nationale, au bien du pays et, changeant brusquement de sujet, il décida, avec assez de majesté :

— Monsieur Laurenzi, je vous charge d'obtenir des renseignements précis sur la Maison Pascal et ses occupants. A la prochaine session du Conseil municipal, je communiquerai à l'assemblée les résultats de votre mission... Messieurs... je ne veux pas vous retenir plus longtemps... Vous pouvez vous retirer. Au revoir, Antony.

*
* *

Dehors, les trois hommes consultèrent leurs montres, avec un geste navré.

— Trois heures ! cria Véran d'une voix plaintive. Rose va me faire une scène !...

— Jacqueline aura sûrement sa crise de nerfs, déplora le commissaire.

Le docteur les observait, la mine gouailleuse.

— Vous avez de la veine, vous, d'être resté garçon ! s'exclama le chef de gare. Dans votre intérieur, il n'y a ni femme, ni fille, pour vous ménager une réception acrimonieuse.

— Bah ! murmura Antony. Soyez tranquilles : ces dames vous accueilleront très bien.

— Vous croyez ça, vous ?

— Parbleu !

Et le docteur conclut, avec un sourire malicieux :

— Ne serez-vous pas les premiers à leur raconter la fugue du petit ?

## IX

Au moment même où le magister commentait l'article du *Petit Régional* devant ses trois administrés, M. Pascal, assis sur son lit, en terminait la lecture.

Animé d'une colère extrême à l'égard d'une cliente aussi vindicative qu'intempérante, capable d'avoir écrit ces lignes virulentes, Lucien Pascal grogna rageusement :

— Ah ! la g...

Mais il s'arrêta net. Le souvenir de la décence impeccable imposée à ses protégés, lui interdisait d'employer des expressions malséantes, encore qu'il fût seul à les entendre. Il s'appliquait à parfaire, pour le bon exemple,

ce naturel qui nous vient de l'habitude.

Tout en remâchant sa rancune contre la vieille journaliste, M. Pascal s'habillait à regret, avec des mouvements mélangés de paresse et d'irritation ; il passait indolemment ses pantoufles, et fougueusement son pyjama — partagé entre le malaise d'un lever toujours pénible et son courroux trop justifié.

Il cognait le lit, les meubles, les bibelots, tout ce que rencontrait sa main ; éprouvant, à provoquer les craquements du bois et les sonorités de la porcelaine, ce plaisir indéfinissable qui nous pousse à faire du bruit lorsque nous sommes tourmentés d'une préoccupation désagréable.

Attirée par ce tapage, Lily, qui achevait sa toilette dans la pièce voisine, apparut sur le seuil de la porte.

— Qu'est-ce qui te prend ?... Tu es malade? dit-elle, en toisant Lucien avec ce regard de mépris dont les femmes jaugent leur mari, après l'avoir comparé mentalement à l'amant futur qui les dédommagera des désillusions conjugales.

— Une tuile ! expliqua laconiquement M. Pascal.

Il tendait le journal à sa femme, soulignant de l'ongle l'article délateur.

Lily, les sourcils froncés, le lut d'un bout à l'autre sans manifester d'appréciation. Son impassibilité exaspéra M. Pascal qui questionna, d'une voix enrouée d'énervement :

— Eh bien ! Qu'en penses-tu, hein ?

La jeune femme répliqua, flegmatique:

— Je pense que l'eau du puits a un goût saumâtre quand c'est la Vérité qui nous offre le seau.

— Alors, tu approuves l'auteur de cette ordure-là ?

— Dame ! je suis de son avis.

— Est-ce que tu deviens folle ?

— Pourquoi ?... parce que je partage une opinion raisonnable ?

— Elle est propre, l'opinion ! Mais la chaste chronique que tu admires est une vengeance de cette vieille toquée, que tu m'as prié (toi-même) de mettre à la porte, avant-hier...

Mme Pascal réfléchit profondément, pour murmurer enfin d'un air désabusé :

— La fausse vertu des moralistes est la meilleure excuse de nos vices.

— Oh ! Lily qui tourne des maximes à la manière de La Rochefoucauld ! s'exclama M. Pascal sur un ton moqueur.

Il ajouta, rembruni :

— Quelle affaire ennuyeuse !... Cela va me causer des difficultés avec la municipalité, la police, le magister... Damné journal ! Désormais, j'interdis l'accès de ma maison aux femmes de lettres !

Il fut interrompu par l'intrusion subite de la bonne, qui entra dans la pièce aussitôt qu'elle eut frappé pour la forme. La petite Denise semblait très émue.

— Qu'y a-t-il encore ? interrogea Lucien, bourru.

— Monsieur, c'est une visite.

— Comment... Déjà !

On était peu matinal à la villa Pascal. Denise précisa d'une voix timide :

— C'est que c'est un monsieur... Monsieur.

— Un monsieur... Que veut-il?... Renvoyez-le... pourquoi l'avez-vous reçu? Vous êtes stupide, ma fille.

— Mon Dieu!... il a tellement insisté pour voir Monsieur. Il dit qu'il a une communication personnelle et confidentielle à faire à Mons....

— Nom d'un chien! gronda M. Pascal. C'est le commissaire de police!

— Oh! Monsieur croit! dit la petite bonne scandalisée: il est si gentil ce jeune homme!...

— C'est bon. Introduisez-le au salon. Et toi, Lily, rentre dans ta chambre... Ces histoires-là ne regardent pas les femmes.

Lily, outrée du ton cassant qu'avait pris son mari, se retira lentement en lui lançant, à la dérobée, une œillade sournoise et méchante — un mauvais regard de bête rétive.

*
* *

M. Pascal souleva la portière du salon.

Le visiteur était devant lui. Lucien le dévisagea attentivement; Denise avait dit juste:

c'était un joli garçon ; un brun aux yeux bleus, avec une douce figure efféminée, une tête bouclée de mignon sur un corps robuste, élancé, râblé de jeune Hercule ; portant, en sa personne, cette androgyne beauté qui caractérise la statuaire antique.

M. Pascal, ignorant les personnalités de Montfleuri puisqu'il ne circulait jamais dans la ville, ne put reconnaître le fils de M. le magister.

Oui : tandis que son père constatait son départ et lançait sur de fausses pistes des poursuivants qui ne parviendraient qu'à confirmer sa disparition, Camille accomplissait l'étrange démarche de se présenter chez M. Pascal.

Il était là, une peu embarrassé par la bizarrerie de sa situation, et néanmoins assez assuré pour dévorer des yeux cet homme frais et vigoureux, bien découplé, qu'il voyait enfin — après des semaines passées à se l'imaginer, avec tous les raffinements de la jalousie et de la curiosité.

Camille songea, aigri : « Il est trop réussi pour un mari ! »

Plein d'amertume, il contemplait Lucien qui avait encore fort bon air — malgré les éraflures de la quarantaine — grâce à sa haute taille, sa longue moustache rousse et sa verdeur persistante, ses prunelles claires de vrai *northman*.

Le jeune Champion souffrait: l'envie le tenaillait de ses pinçons douloureux. Il se comparait *in petto* à M. Pascal. Il se dressa sur la pointe de ses talons et pensa: « Tout de même, je suis plus grand que lui. » Puis: « J'ai les épaules moins larges que les siennes, mais il commence à prendre du ventre. » Ensuite: « Il a les yeux glauques, les miens sont d'un bleu pur. » Et enfin: « Il n'est pas mal... Pourtant il engraisse, il s'épaissit: il sera affreux à cinquante ans... Moi, j'ai vingt-deux ans ! »

Ainsi les jeunes amours se consolent des rivalités, en les opposant au triomphe de leur printemps.

De son coté, Lucien Pascal réfléchissait. La grâce si séduisante de Camille l'avait frappé. S'avouant avec impartialité que les

qualités physiques de ce Montfleurien inconnu étaient bien supérieures à celles de ses éphèbes, M. Pascal le considérait rêveusement; — et son regard était celui du lapidaire qui aperçoit, à la vitrine d'un joaillier, un diamant de prix qu'il n'a point fourni.

Changeant d'idées, Lucien s'inquiéta de l'examen prolongé dont il était l'objet; les coups d'œil inquisiteurs de Camille l'affirmèrent dans sa conviction que ce visiteur se disposait à lui poser mille questions importunes et indiscrètes, suscitées par l'article du *Petit Régional.*

Et comme M. Pascal — de nature cynique et combative — estimait qu'aller au-devant du danger, c'est toujours gagner du terrain, il attaqua rondement:

— Monsieur, vous avez l'air d'un homme d'esprit; je ne me crois pas un imbécile: il serait indigne de nous d'employer des faux-fuyants mesquins, n'est-ce pas?... Veuillez donc vous asseoir, Monsieur... Je sais parfaitement le motif qui vous amène ici.

— Oh! par exemple...

Camille avait bondi. Mais, presque aussitôt, il se calma ; une ombre de sourire égaya son visage, tandis qu'il répondait :

— Ma foi, Monsieur, je regrette de vous démentir... Cependant, je vous défie d'avoir deviné ce que je viens solliciter en ce lieu... à moins que vous ne soyez sorcier ?

— Pourquoi pas ? La sorcellerie dont vous parlez n'est qu'une contention plus assidue de notre talent d'observation.

Surprenant une moue d'incrédulité sur la figure de son interlocuteur, M. Pascal voulut lui prouver sa perspicacité et déclara, à brûle-pourpoint :

— Je suis sûr que c'est le magister qui vous envoie !

Camille tressaillit à cette allusion inattendue ; il interrogea, très troublé :

— Vous m'avez déjà rencontré, Monsieur ? On vous a dit qui je suis ?

— Je vous jure que je vous vois pour la première fois et que j'ignore votre nom...

Camille respira, soulagé. M. Pascal poursuivit :

— Seulement il m'est assez facile de supposer que M. le magister — ou son commissaire spécial — vous a donné quelque mission à mon endroit... après le chahut qu'a dû faire le libelle de cette gredine ! Ah ! je ne vous félicite guère de votre presse locale, Monsieur : une vraie gazette de Hollande !

Camille, effaré, les yeux écarquillés, s'efforçait vainement de comprendre. Depuis la veille, il n'avait songé qu'à sa fuite, et lisait rarement les journaux : les propos de M. Pascal lui semblèrent obscurs.

Devant la stupéfaction qui empreignait les traits du jeune homme, Lucien eut l'intuition d'un quiproquo. Il rompit brusquement :

— Alors si vous n'êtes pas au courant de l'événement, pour quelles raisons vous a-t-on délégué ici ?

— Mais, Monsieur, je ne suis le mandataire de personne ! se défendit Camille. Ce dont je souhaite vous entretenir ne concerne que moi... moi seul.

— Eh bien ! expliquez-vous, Monsieur. Quelle est cette communication confidentielle ?...

La voix sèche de M. Pascal traduisait sa rancune soudaine à l'égard du jeune sot inoffensif qui lui avait valu cette fausse alerte.

Sans remarquer la roideur de Lucien, Camille s'accouda à son fauteuil, resta un moment silencieux, avec ces regards fixes, concentrés sur un point invisible, de l'homme qui rassemble ses phrases ; — puis, commença :

— Mon Dieu, Monsieur, c'est plutôt malaisé à dire... Je vous demanderai d'avoir l'obligeance de m'écouter patiemment et de me saisir à demi-mot... Voici. Je me trouve dans une situation pénible — celle de tous les jeunes gens de mon âge : la plupart en souffrent autant que moi, mais n'osent le confesser de crainte de paraître trop naïfs, par pudeur de leurs sentiments... Nous sommes à la période où nos aspirations éthérées s'élèvent vers un idéal d'amour sublime, où nos exigences corporelles sont guidées par un esprit affamé de poésie... Et, sauf exception, de viles contingences nous astreignent à satisfaire cette fringale idyllique... dans une

gargote. Est-il un supplice plus cuisant, Monsieur, que d'être obligé de subir les abjections du menu de table d'hôte, à l'âge où l'on soupire après Juliette ou Virginie?

(Camille bénit la citation littéraire qui lui permettait de chanter le nom de sa bien-aimée aux oreilles mêmes du mari.) Lucien Pascal insinua :

— Vos confidences m'inclinent à croire, Monsieur, que vous confondez cette maison avec...

— Non... Au contraire... Je suis exactement renseigné.

Les deux hommes échangèrent un regard expressif. Camille continua :

— Ne vous étonnez point de la requête que je vais vous présenter, Monsieur. Écœuré des plaisirs goûtés jusqu'ici, las des ribaudes professionnelles, plus assez gosse pour aimer le vice, mais trop jeune encore pour me marier, je rêve d'avoir des maîtresses sincères — qui ne considèrent pas la débauche à titre de métier, ne soient pas libertines par cupidité ; tout en conservant, au milieu de leur corruption, des

élans de pur enthousiasme et des délicatesses natives. Bref, les amantes femmes du monde : or, à Montfleuri, les adultères sont rares, Monsieur.

Camille reprit après une pause :

— D'autre part, la perspective d'un apostolat profane; d'un ministère sentimental de charité amoureuse; d'un rôle de néo-saint Vincent de Paul accueillant les enfants perdues et nos sœurs abandonnées... me tente, de par sa bizarrerie touchante. Et j'offrirais volontiers un peu plus que mon manteau à Mlles Putiphar : quels trésors de reconnaissance me réservera le cœur des vierges méconnues ! Vous commencez à entrevoir mon but : aimer pour l'amour de Dieu, être aimé pour le Dieu de l'amour... Nulle vénalité ne dirige mes actes. Monsieur, je désirerais entrer chez vous... au pair.

M. Pascal avait assisté à bien des spectacles extraordinaires, durant sa carrière accidentée de pêcheur en eau trouble. Il se prétendait revenu de tout et regardait le Temps faucher son herbe, avec l'œil froid des scep-

tiques. Pourtant, cette supplique inouïe eut le don de l'émouvoir.

Pendant cinq ou six minutes, il resta coi, examinant le tendre et fin visage de Camille avec l'acuité d'un médecin aliéniste. Puis, il s'écria, goguenard :

— Ben ! Don Juan n'aurait pas trouvé ça : la nouvelle manière de posséder les *mille et tre !*

Il insista sur un ton paterne :

— Allons, jeune homme, la mystification a suffisamment duré. Avouez maintenant qu'il vous a semblé fort drôle de vous payer la tête de M. Pascal ?

— Je vous donne ma parole d'honneur que je ne plaisante pas.

La voix de Camille était grave et ferme. Lucien, en détaillant derechef ce grand beau garçon aux traits si charmants, fut conquis. Il objecta mollement :

— Avez-vous réfléchi aux dangers, aux maux, que vous attirera ce dévouement féministe ?

— Les holocaustes ont leur douceur, Monsieur.

— Quoique vous n'exigiez rien, vous serez soumis aux même règles que vos compagnons moins désintéressés : il vous faudra accepter... tous les hommages : certains n'émaneront point de personnes extrêmement fascinantes...

— Qu'importe ! Chaque religion a ses pénitences... Au lendemain des réjouissances, je saurai faire maigre... Et les dévotes rébarbatives seront mes jours de carême.

— *Alea jacta est !* Je ne vous ai pas pris en traître. Votre nom, monsieur ?

— Comme il vous plaira.

— Vous êtes le dernier venu dans ma grande famille... Je vous appellerai donc : Benjamin.

M. Pascal sonna Denise afin qu'elle conduisît le jeune homme à l'une des chambres disponibles. Lucien pensa en regardant sortir Camille : « C'est un détraqué, un sadique ou un romancier qui veut faire une étude de mœurs. Bah ! il est délicieux, distingué, économique... *Albo notando lapillo !*

Et lorsque Lily vint au salon, M. Pascal lui cria gaiement :

— Il m'en arrive une bien bonne !... Figure-toi que nous avons un amateur !

*
* *

Alerte et furtive, Lily grimpa les escaliers, dès que son mari eut le dos tourné.

Elle était intriguée par les paroles de M. Pascal et l'admiration que Denise avait marqué à ce bel inconnu. La réclusion est un terrain propice à la curiosité : tel qui se détachait des existences humaines tant qu'il vivait en liberté, s'intéresse — du jour où il est captif — au cloporte qui traverse l'étendue de sa prison. Depuis qu'elle était cloîtrée chez elle, Mme Pascal n'avait vu personne. Elle se sentit animée d'un vif désir de contempler ce nouveau visage.

Voici le troisième étage. Un long couloir. Un peu émue, Lily se hasarda vers la chambre du dernier arrivant. La porte bâillait légèrement ; Mme Pascal risqua un coup d'œil par l'ouverture...

Camille se retournait à ce moment, ayant

entendu le bruit imperceptible d'un trottinement dans le corridor. Et Lily poussa un cri de stupeur :

— Comment !... C'est vous ? Vous !

Elle entrait prestement ; et s'enfermait au verrou.

Puis ouvrant démesurément ses grands yeux, elle questionnait, abasourdie :

— Mon pauvre Camille !... Qu'est-ce que vous faites ici ?

Camille la regardait avec une telle joie, qu'il en oubliait de répondre.

L'absence de l'image chère est la plus dure privation des amants séparés : on se rappelle aisément le son d'une voix, la tendresse et l'esprit d'une âme, le goût d'un baiser — malgré l'éloignement. Mais notre mémoire visuelle est souvent rebelle ; et, lorsque nous cherchons à évoquer la forme de notre amour, nous constatons avec étonnement que déjà certains traits, certains détails, se sont estompés, brouillés, perdus ; et nous ne parvenons à reconstituer qu'un ensemble imparfait.

Camille rapprenait toutes les jolivetés échappées à son souvenir: la malice des cils retroussés de Lily; l'ourlet sinueux de l'oreille crayonnée de rose, comme une sanguine; un coin de chair, dans le cou, de cette pâleur mate des peaux de brunes où les creux d'ombre ont un reflet verdâtre...

Mme Pascal répéta :

— Qu'est-ce que vous faites ici?... De quelle façon avez-vous pu vous y introduire? Vous ne réfléchissez donc pas à ce que dirait mon mari, s'il vous découvrait!

— Mais... mais... Je viens de le voir : nous avons même causé quelque temps... Il m'a très bien reçu.

— Hein? Alors, c'était vous le... le... l'amateur?... Allons donc! Est-ce possible?

— Oui... Ne l'aviez-vous point deviné?

— Comment aurais-je imaginé qu'il y eût quelque corrélation entre l'arrivée d'un... hôte étranger, et votre présence inopinée? Jamais je n'aurais eu une idée aussi baroque... Et, pourtant, c'est cela... Ah! Camille, Camille, que signifie cette conduite extravagante?

— Lily, je souffrais trop de vivre sans vous... Si vous saviez! Depuis vingt jours, j'ai traîné des heures lamentables; mon énergie s'en était allée; je m'enfonçais dans une inertie lugubre, appréhendant chaque matin la journée que j'allais passer; souhaitant le repos du soir, à peine étais-je éveillé... quand j'avais dormi la nuit précédente. A la fin, j'ai craint de mourir ou d'avoir une crise de marasme... Ma jeunesse a réagi, m'a conseillé l'effort, la lutte... Je fus prêt à tout affronter, pour vous revoir.

Camille ajouta, baissant la voix :

— Je me rappelai ce que vous m'aviez dit : « Mon mari est très ombrageux : il me défend de sortir seule dorénavant, par peur des rencontres... Car M. Pascal est jaloux de tous les hommes — hormis... ces messieurs... » Ma chère Lily, vous avez peut-être remarqué que je suis d'un naturel indécis ; or, le propre des irrésolus est de prendre subitement un parti désespéré, après avoir hésité longtemps entre plusieurs déterminations passables... J'ai choisi le parti désespéré : puisqu'il ne me

restait aucun espoir de vous retrouver au dehors, puisque je glissais lentement vers l'abîme si je continuais à me désoler, j'ai osé l'acte qui me délivrait... Et je suis entré au service de M. Pascal : n'était-ce pas la seule manière de me rapprocher de vous sans exciter sa jalousie?

— Camille!... Mon ami, mon grand fou! Vous avez perdu la cervelle!

— Je vous aime.

— Vous... Le fils du magister... Vous! ici en qualité de... Mais avez-vous réfléchi à quoi vous vous engagez?

— Votre mari m'a posé la même question...

— Qu'avez-vous répondu?

— Rien. Je ne pouvais pas lui répliquer: « C'est parce que j'aime Lily! »

— Malheureux! Toutes les demoiselles de Montfleuri vont vous reconnaître...

— J'y ai songé. Seulement je pense — et ma supposition est fondée — qu'elles n'iront pas s'en vanter par la ville : me dénoncer serait se trahir. Savoir ce qui se passe der-

rière le mur, c'est avouer implicitement qu'on vient de le sauter. Elles se tairont, rassurez-vous. Les hommes révèlent quelquefois leurs secrets, mais les femmes ne répètent que ceux de leurs amies...

— Et si... elles désiraient bénéficier de votre conversation ?... Rose Véran (qui s'est un peu liée avec moi parce qu'elle adore l'art théâtral et que je suis une ancienne actrice), Rose m'a raconté que toutes les vieilles filles du cru sont amoureuses de vous ? Si elles abusaient de votre situation pour...

— Ma chère Lily, ne suis-je pas le fils de leur magister ? Leur respect envers ma situation passée les intimidera quant à ma situation future : cette raison a pesé pour beaucoup dans ma décision... Victime volontaire, n'aurais-je pas le sort d'Androclès ? Je me flatte d'accomplir sous ce toit un noviciat quasi honoraire...

— Et au cas où vous vous tromperiez !

— J'acquerrais le droit à vos consolations : la récompense primerait le sacrifice.

*
* *

Invoquant un prétexte futile, Mme Pascal quitta brusquement Camille.

Elle referma soigneusement la porte, fit quelque pas dans le corridor; puis, s'arrêtant tout à coup, elle se courba en deux, comprima son ventre avec ses doigts crispés — ainsi qu'une personne prise d'une douleur soudaine; se retint quelques secondes... et pouffa d'un rire irrésistible, inextinguible et cruel, qui imitait, tour à tour, le bruit saccadé du hoquet et les clairs glouglous moqueurs de l'eau qui coule en pétillant...

Aux yeux d'une femme, le ridicule n'est jamais sublime.

## X

M. le magister avait prescrit une convocation extraordinaire du Conseil municipal, à la date du 12 juin. Ces messieurs s'étaient réunis en comité secret.

Onésime Champion présidait. Sur le fond de papier vert qui tapissait les murs, sa tête se détachait, nette et blême, éclairée par le rayon blafard du jour bleuâtre passant à travers les carreaux. Assombri, ravagé, son visage était ratatiné de rides creusant leurs sillons récents dans la chair ramollie; les beaux favoris blancs tombaient, tirés par les bajoues qui s'affaissaient ainsi que des outres dégonflées. M. le magister avait cette

tristesse piteuse des hommes gras, dont un amaigrissement rapide détend la peau flasque comme une baudruche crevée.

C'est encore un privilège de la jeunesse que d'être idéalisée par la souffrance : la douleur des vieillards est une pauvre chose grotesque.

Avant que la séance commençât, le docteur Antony, se glissant auprès d'Onésime Champion, avait chuchoté :

— Eh bien ? Pas de nouvelles ?

— Rien. C'est inconcevable. Depuis quinze jours, j'ai mis tout Montfleuri sens dessus dessous, en pure perte. Laurenzi s'arrache les cheveux... Ah ! ma police est bien mal faite. Véran m'a affirmé que mon fils n'aurait pu prendre le train sans être remarqué : on ne passe pas inaperçu dans une gare aussi tranquille que la nôtre... Alors, quoi ? Camille a filé en aéroplane ? Il y a deux semaines qu'il est disparu ; et, avec le temps qui s'écoule, s'éloigne la chance de le retrouver. A tout hasard, j'ai envoyé un télégramme circonstancié aux autorités françaises et ita-

liennes. Il faut bien qu'il soit quelque part, ce chenapan, puisqu'il n'est plus à Montfleuri !

Malgré les exhortations de son entourage, Onésime s'inquiétait beaucoup du sort de son fils : un coup de tête banal — la passionnette classique et la fuite imprudente — l'eût ému médiocrement; mais cette évasion mystérieuse l'angoissait — et l'exaspérait. Il se fût montré indulgent si l'escapade avait échoué : sa dignité susceptible ne pardonnait point à Camille de s'être volatilisé avec autant d'habileté, au mépris de la perspicacité paternelle.

*
* *

Pour le moment, oubliant ses tribulations familiales, M. le magister prenait la parole :

— Messieurs — dit-il, s'adressant à tous les membres présents du Conseil — je vous ai convoqués afin de vous soumettre un cas d'une gravité exceptionnelle dont les conséquences scabreuses intéressent notre commune. Nous allons discuter la délibération qui sera votée

à ce sujet. Voici. Au mois de mars dernier, un étranger que nous présumons Français (car notre belle et libre patrie ignore l'usage des passeports et des déclarations de séjour); un étranger, donc, s'installa parmi nous. Dès son arrivée, j'avais été informé de ses allures insolites par les soins de notre zélé commissaire central. Sans paraître remarquer les agissements de ce monsieur ( qui introduisait nuitamment chez lui des individus louches, les séquestrait ensuite; et vivait retiré), nous avions les yeux sur lui. Nous sentions qu'une énigme illicite planait au-dessus de sa maison... Néanmoins, comment s'enquérir et pourquoi sévir? Nul ne se plaignant de lui, nous ne pouvions décemment persécuter cet homme par nos investigations injustifiées : Montfleuri est une terre affranchie de toute tyrannie. Mais, un beau jour, *le Petit Régional* attacha le grelot : pour des raisons d'inimitié politique que je n'approfondis point, ce journal jugea bon de m'attaquer sournoisement en vitupérant contre cette Maison Pascal au cours d'un article que vous avez lu, sans

doute, Messieurs. Incriminé stupidement, saisi d'une accusation catégorique, j'avais, cette fois, le droit d'ordonner une enquête — c'était même mon devoir.

Après un temps, M. le magister reprit son souffle et son discours :

— Toutefois, cette enquête, de quelle façon la mener? Des propos recueillis de plusieurs côtés nous avaient révélé que M. Pascal, s'il admet toutes les visites féminines, congédie systématiquement ceux de nos concitoyens qui essayent de pénétrer dans son étrange demeure. A moins d'employer la violence, il était difficile d'introduire incognito un inspecteur de police chez ce misanthrope. Tenant à remplir sa mission sans provoquer d'esclandre, M. Marius Laurenzi s'avisa d'un subterfuge. Puisque, dans cette maison douteuse, seules les femmes étaient reçues, c'était donc un espion en jupons qu'il nous fallait dépêcher à la villa Pascal. Quoiqu'il ignorât encore le but de la règle antitrappiste du sieur Pascal, notre distingué commissaire central se doutait bien qu'une personne honnête eût

été fourvoyée en ces lieux : aussi, fit-il amener devant lui une de ces tristes créatures qu'une existence de hasard place à la merci de la police ; et qui, munies, tels nos agents secrets, d'un *coupe-file* délivré par la préfecture, nous servent ainsi qu'eux — à titre d'indicatrices. Dûment chapitrée par Laurenzi, la fille Aimée se rendit à la Maison Pascal.

M. le magister s'interrompit pour mettre son binocle, consulter quelques notes ; et poursuivit :

— J'emprunte maintenant mon récit au rapport de cette hétaïre. La fille Aimée entra, sans avoir à subir aucune formalité. Une soubrette hospitalière, négligeant de lui demander son nom, la guida jusqu'au premier, où le maître de céans lui offrit galamment le bras pour la conduire dans un salon spacieux occupé par des dames plus ou moins âgées qui buvaient du champagne en compagnie de jeunes messieurs. A certains moments, l'une des dames se retirait discrètement ; et, aussitôt, l'un des jeunes gens se levait, l'escortait courtoisement — afin de l'aider à passer son

manteau au vestiaire, sans doute. La fille Aimée paraissant assez dépaysée, M. Pascal entreprit de lui fournir des explications; par malheur, la fille Aimée — dont l'instruction scolaire laisse à désirer — prétend que M. Pascal lui tint un langage si recherché, prétentieux, amphigourique, entremêlé d'expressions étrangères et de noms *à coucher à la porte* — je cite le texte — qu'elle n'y comprit rien du tout. Cependant, son expérience des endroits mal famés incita la fille Aimée à soulever un coin du voile : il lui sembla, d'abord, que ce salon était la vague réminiscence d'un établissement plus productif qu'honorifique où elle accomplit un stage, jadis. Puis détrompée, — s'apercevant que les dames présentes étaient là en visite, et non point à demeure, — elle crut qu'il s'agissait d'un de ces hôtels particuliers, de création si ingénieuse et si parisienne, dans lesquels de jeunes femmes, à court de subsides, vont compléter le budget conjugal. Mais en ce cas, la laideur et la maturité avancée de la plupart d'entre elles, donnaient à penser que les

Montfleuriens sont peu exigeants. Bref, voulant se renseigner avec précision, la fille Aimée imita la tactique qu'elle voyait exécuter autour d'elle : après avoir parlé quelques instants à l'un de ces messieurs, elle sortit du salon... Ici, Messieurs, je vous prierai d'interpréter mon silence sur ce qui s'ensuivit comme une ligne pudique de points de suspension. Si l'un de vous souhaite des éclaircissements, il pourra consulter la déposition de la fille Aimée, dont j'ai copie...

Aussitôt, une dizaine de mains se tendirent vers les papiers que désignait M. le magister.

Au milieu de l'inattention générale, Onésime Champion continua :

— Toujours est-il qu'à la minute psychologique (baptisée « le quart d'heure de Rabelais ») où, sûre de s'être comportée brillamment, la fille Aimée se félicitait d'avoir à toucher une gratification supplémentaire et imprévue, — en dehors de la prime promise par M. Laurenzi, — une surprise inimaginable, effarante, extravagante, confondit cette

pauvre fille : c'était d'elle que l'on sollicitait — que l'on réclamait — le souvenir traditionnel !... Devant une telle aberration des coutumes galantes, Aimée faillit s'emporter : le souci de s'acquitter convenablement de son rôle l'empêcha de se montrer récalcitrante. Elle obtempéra, s'enfuit ; et courut d'une traite conter sa mésaventure et son indignation au commissaire central. La fille Aimée possède cette candeur étonnante qui persiste chez beaucoup de prostituées : elle n'a pas songé à tirer des conclusions de sa bizarre équipée ; seuls, les procédés pécuniaires l'on naïvement scandalisée. Nous, Messieurs, moins simples que cette enfant du trottoir, nous savons à quoi nous en tenir, désormais.

M. le magister fit une pause avant de terminer sur un ton sentencieux :

— La Maison Pascal — invention sans exemple d'un esprit pervers — est un lieu de débauche institué pour la perdition de nos filles, de nos tantes et de nos sœurs.

*
**

Les conseillers municipaux avaient écouté M. le magister en observant un mutisme absolu.

Le silence est une médaille à double effigie : du côté face, le respect nous offre sa lippe majestueuse, mais du côté pile, la distraction nous fait la grimace.

Onésime Champion eût jugé ses auditeurs bien plus attentifs s'ils s'étaient permis quelques interruptions : il attribuait à l'inapplication de leur esprit la froideur avec laquelle ils recevaient la nouvelle d'un secret renversant.

Énervé, il insista :

— Vraiment, Messieurs, on dirait que cette révélation stupéfiante vous est indifférente ?

Plusieurs des auditeurs murmurèrent des paroles confuses. L'un deux éleva la voix :

— Elle ne nous est pas indifférente, monsieur le magister. Elle ne nous surprend point, voilà tout.

Un autre ajouta :

— Il y a belle lurette que nous sommes fixés.

Le magister tressauta. Il interrogea, écarquillant démesurément ses paupières :

— Comment, vous saviez ?

— Ce qu'est la Maison Pascal ? Mais, il n'est pas un habitant de Montfleuri qui l'ignore, monsieur le magister ! Demandez-le au premier passant que vous croiserez dans la rue, questionnez au hasard un cocher de fiacre, une porteuse de pain ou un cireur de chaussures... Vous verrez.

M. le magister constatait cette vérité désolante : le pouvoir, le cocuage et la police sont trois fonctions qui confèrent à ceux qui les occupent le privilège d'apprendre en dernier lieu tout événement de notoriété publique. Car, hélas ! ils étaient les seuls — lui et Laurenzi — qui n'eussent encore percé le mystère. De dépit, Onésime Champion devint agressif et autoritaire. Il intima d'un air sévère :

— Alors, Messieurs, pourquoi taire aussi

longtemps un fait qui ne supportait point d'être célé ? Votre coupable discrétion vous rendait complices de ces turpitudes.

— Ah ! dame... Voilà... Chacun veille à son intérêt particulier... On avait des raisons...

Le magister les écoutait maugréer d'une voix défiante et embarrassée qui le choquait obscurément, l'imprégnait d'un malaise vague... Il coupa brusquement, afin de détourner la discussion :

— Allons ! il faut, à présent, prendre les mesures nécessaires pour fermer cette Maison Pascal sans causer trop de scandale...

M. le magister ne put achever sa phrase. Des exclamations fusèrent de toutes parts :

— Fermer la Maison Pascal !

— Vous n'y pensez pas, monsieur le magister !

— Ce serait la pire calamité !

— La ruine du pays !...

— Nous nous y opposons, à l'unanimité !

Offensé, Onésime Champion s'écria avec hauteur :

— Ah ça! Messieurs, qu'est-ce à dire?...

Le conseiller Barthélemy fut le premier à répondre. C'était un homme aimable, blond, rose et replet, de gestes mous et de manières lentes, qui portait tous les stigmates de la paresse embusqués sous ses paupières lourdes. Il vivait quasi oisif, ayant une femme très laborieuse. M. Barthélemy commença, d'un accent doucereux et persuasif :

— Monsieur le magister, avant de couper, il est bon de se demander si l'on saura recoudre... On doit faire la part de chaque chose... Mon épouse est lingère, monsieur le magister. Elle tient la plus belle boutique de l'avenue de Paris. Jusqu'ici, le commerce allait gentiment: un petit train-train régulier. Or, depuis deux mois, nos affaires ont pris une extension formidable; on vient nous commander des trousseaux extraordinaires, un tas de machines compliquées inconnues à Montfleuri... Ma femme a été obligée d'écrire à Paris: on lui a envoyé combinaisons pantalons et combinaisons jupons, par grosses... Et des chemises de soie de couleur, des soutiens-gorge de

forme spéciale, des ceintures amincissantes, des maillots rose chair, etc., etc... Ah ! nous sommes loin du linge de toile, sans entre-deux, que nous fournissions à la dame du juge de paix !... Alors, que voulez-vous, monsieur le magister, je songe que si nos clientes ne trouvent plus l'emploi de leur coquetterie des dessous, elles n'auront aucun motif de continuer ces emplettes, et que toutes les marchandises importées à grands frais vont nous rester pour compte... C'est la faillite à brève échéance. Voilà pourquoi je vote le maintien de la Maison Pascal.

Barthélemy céda la parole au conseiller Fontan. Celui-ci — beau garçon lustré et pommadé, dont l'opulente chevelure noire se partageait en deux ondes épaisses tombant sur les oreilles — déclara simplement :

— Monsieur le magister, mes revendications — quoique touchant une autre profession — sont semblables à celles de mon collègue Barthélemy. Je suis parfumeur, vous ne l'ignorez point : outre les odeurs, fards, poudres et divers produits débités en bien

plus grande quantité, j'ai doublé, triplé, quadruplé le nombre de mes pratiques, ces dernières semaines ; j'ai exécuté trente-cinq *transformations* blondes et vingt-neuf de nuance châtain, pour coiffure de demoiselles. Mes garçons se rendent chaque matin *là-bas*, où ils font la barbe et la tête de *ces messieurs*... M. Pascal a les pourboires généreux. Bref, l'interdiction prononcée contre lui me vaudrait un déficit énorme... Moi aussi, je m'avoue partisan de la conservation.

A Fontan, succéda le conseiller Ginest, un gros homme rougeaud. Ginest gronda d'une voix de rogomme :

— On a donc juré ma mort, tonnerre de Dieu ! Il ne suffit plus des ligues antialcooliques, des fabriques d'eaux minérales, des régimes d'arthritiques, pour perdre mon métier de négociant en vins : voici maintenant que vous voulez chasser mon meilleur chaland ? Ce n'est pas gentil, monsieur le magister. Pascal m'a chargé d'entretenir sa cave : et je vous donne ma parole que ce n'est point une petite affaire. Oh ! les braves jeunes gens... Comme

ils vident allégrement mes pièces de vieux bordeaux, mes tonneaux de chambertin et mes bouteilles de champagne... Il n'entre pas un échantillon de source purgative dans cette maison-là : ils savent trop le prix de leur santé et craignent de se débiliter. Réellement, monsieur le magister, vous ne manquerez pas de cœur au point de tracasser les derniers bons vivants qui possèdent encore la science du Boire !

Ginest s'arrêta, à bout de souffle. Alors, le conseiller Martin, un mince Provençal aux longues mains délicates, gémit sur un ton plaintif :

— Monsieur le magister, je suis l'unique pédicure de Montfleuri-les-Pins : seul, le défaut de concurrence me permettait de subvenir à mes besoins, tant les habitants du pays se désintéressaient de leurs pieds. Depuis la fondation de la Maison Pascal, ma situation est devenue si prospère que j'ai été forcé d'engager six aides à mon service. En sus de mes nouvelles clientes, je suis attaché à la villa Pascal, au même titre que le conseiller

Fontan : lui s'occupe de la tête ; moi je fais tous les pieds de ces messieurs. Que l'on défende l'exercice d'une industrie inédite, et je connais derechef le marasme où je croupissais : ces messieurs quittent la contrée, ces demoiselles retournent à leurs oignons ; moi, je reste gros-Jean avec une demi-douzaine d'employés sur les bras ! Monsieur le magister, un bon mouvement : ayez pitié d'un pauvre pédicure !

Le conseiller Le Ray, directeur des grands magasins de nouveautés *Aux Galeries Montfleuriennes*, dit posément, fermement — imbu de l'autorité que lui octroyait sa position florissante :

— Monsieur le magister, l'heure est grave : nous agitons un sujet d'une importance nationale...

Onésime Champion s'indigna :

— Cette immonde maison ! Vous la décrétez d'importance nationale !

— L'administration de la voirie l'est également, monsieur le magister, rétorqua doucement Le Ray ; les malpropretés d'une ville

méritent d'être discutées avec intérêt : c'est l'engrais qui enrichit le cultivateur. Oui, la question est considérable, car elle englobe tous les états : ce que mes collègues vous ont déclaré, sera répété par chaque corporation... Le tailleur, le dentiste, la couturière, se félicitent qu'un souci de beauté augmente sensiblement des dépenses qui jadis se bornaient au strict nécessaire. J'ose même insinuer que le bijoutier s'aperçoit qu'une hausse se manifeste sur la vente des épingles de cravate, chevalières, boutons de manchettes, coupe-cigares, chronomètres et autres objets d'un usage exclusivement masculin. Soyez cléments au péché, Messieurs : la reconnaissance est une aimable faiblesse d'Ève ! En un mot, la cité entière se trouve lésée dans son avenir commercial (n'oubliez point que nous aurons des visites de l'étranger quand le bruit de *son* existence se sera répandu) si la Maison Pascal est condamnée à disparaître. Moi-même... Il me suffirait de vous communiquer mes livres de comptabilité pour vous prouver l'accroissement journalier des

recettes... Oh ! monsieur le magister, écoutez la voix d'un homme modéré : ne supprimez pas la Maison Pascal, ou vous déchaînez la guerre civile !

Et tous les conseillers reprirent en chœur :

— Ne supprimez pas la Maison Pascal, monsieur le magister ! Conservons la Maison Pascal : c'est une source de luxe pour notre pays !

Onésime Champion était atterré. Il lançait des regards de détresse au docteur Antony qui avait assisté à cette scène avec le calme philosophique d'un homme bien piété sur la berge, tandis que son ami se noie.

Le pauvre magister objecta peureusement :

— Et la morale, Messieurs... Qu'en faites-vous, de la morale ?

Un loustic fredonna :

— Mesdemoiselles de Montfleuri s'asseyent dessus, lonlaire... lonla !

M. le conseiller Le Ray riposta, cynique :

— La morale : nous la plaçons dans nos discours publics comme une jolie femme pose un loup sur sa figure avant de partir

pour le bal masqué... La morale est le loup de notre hypocrisie. Son utilité est indiscutable : elle nous aide à interdire les spectacles des théâtres non subventionnés et les œuvres des artistes non protégés... Elle nous permet d'ouvrir des souscriptions de bienfaisance qui éteignent nos dettes personnelles... Mais nous jeter cette fameuse morale à la tête lorsqu'il s'agit de la fortune du pays ! Non ! vous n'y songez pas, monsieur le magister !... Voyons... Nous parlons sérieusement, en ce moment.

Le magister, tout désemparé, se tourna vers Antony et implora :

— Viens à mon secours, dis-leur quelque chose, toi !...

Le docteur adressa un sourire ambigu à son vieil ami ; puis, posant un regard ferme et paisible sur l'assemblée houleuse, il déclara nettement — d'une voix douce, mais précise :

— Messieurs, je regrette que mon intervention soit réclamée dans cette affaire; car me voici contraint de combattre l'opinion d'un homme digne de respect : malgré l'af-

fection que je lui porte, je ne puis me ranger à l'avis de M. le magister.

Les plus ardents parmi les conseillers l'applaudirent. Onésime, péniblement surpris, lui jeta un coup d'œil navré qui exprimait toute l'éloquence du : *Tu quoque!...*

Antony poursuivit sans s'émouvoir :

— Les raisons de mon attitude ne sont point du tout les vôtres, mes chers collègues; je ne considère ni mon intérêt particulier (nul, en l'occurrence), ni l'intérêt général de Montfleuri-les-Pins : c'est au nom de mon expérience professionnelle que j'invoque l'intérêt... des *intéressées*. Il me semble que c'est d'elles qu'on s'est le moins occupé, jusqu'ici. Chose naturelle : chaque fois qu'une question sociale est discutée par les membres d'un gouvernement, ce sont toujours les contribuables qu'on néglige. Eh bien ! Messieurs... affrontant les risques d'une défense paradoxale, j'aurai l'audace de plaider leur cause. La plupart d'entre vous soupçonnent à peine la mentalité de la femme et ignorent absolument celle de la jeune fille. Cela se conçoit, du

reste... Sauf exception, une vierge fait rarement son examen de conscience devant ses parents ; comprend le danger d'ouvrir son cœur à une amie ; et n'osera jamais analyser son état d'âme en présence d'étrangers... Elle demeure donc indéchiffrable pour la masse. Pourtant, avec cette manie féminine de la confidence, elle éprouve le besoin de se décharger de ses pensées intimes ; elle cherche un auditeur de tout repos... Il y a bien le prêtre. Mais le prêtre est un juge qui flagelle ses péchés spirituels et lui prêche la continence cérébrale... Alors, elle se rabat sur son médecin, dont l'oreille est plus complaisante et le conseil plus indulgent. Le médecin est un confesseur laïque : comme l'autre, il est astreint au secret professionnel et doit, par métier, écouter, sans les interrompre, des aveux de la pire inconvenance... Ah ! Messieurs, s'il me fallait compter les clientes qui, sous prétexte de consultation, sont venues m'assassiner du récit de leurs infortunes sexuelles et m'accabler de demandes embarrassantes... La pudeur n'a pas lieu d'être

avec ce docteur qui peut, en vertu de la science, exiger d'une femme qu'elle se déshabille sous ses yeux... Ça leur paraît si singulier de se mettre en chemise devant un monsieur sans qu'il songe à leur manquer de respect — que pour elles, le médecin n'est plus un homme : puisqu'elles lui dévoilent leur enveloppe charnelle, elles n'ont aucun motif de lui cacher leur arrière-pensée. Ainsi, Messieurs, fus-je sollicité fréquemment de résoudre des problèmes psychologiques — suggestifs, troublants ou baroques — que nombre de demoiselles m'exposèrent, au nom d'un viscère que — par euphémisme — elles placent dans la région thoracique. Après ces confidences, je me trouvai enclin à plaindre un peu mes pénitentes volontaires — et à m'en moquer beaucoup. C'est de ma compassion que je vous entretiendrai aujourd'hui. Messieurs, avant de flétrir outre mesure des personnes jeunes et vieilles — oublieuses des chastes principes — réfléchissez avec humanité... Il n'est pas donné à toute fille de choisir un mari à son goût; les laides, les disgraciées; celles dont

la fortune ne répond pas au milieu, à la naissance, à l'éducation; bref, une multitude de créatures sont vouées à la solitude. Certaines s'en accommodent aisément; mais, croyez-moi, celles-là sont rares... La frigidité étant une conséquence de notre maladresse, vous la rencontrerez plutôt chez les épouses monogames: la vierge non désenchantée est une voluptueuse. En général, les femmes célibataires n'excitent guère votre pitié, vous inspirant trop de quolibets par leurs ridicules; n'avez-vous donc jamais cherché — dans ces excentricités de costume et de langage, ces manies burlesques, ces phobies violentes ou mélancoliques, qui caractérisent les vieilles filles — l'indice d'un détraquement progressif de l'être déséquilibré, d'une disposition hypocondriaque, d'une irritation du système nerveux, résultant de leur existence anormale? Vous ne vous êtes point avisés de faire cette remarque, parce que ces demoiselles affectent ostensiblement une grande satisfaction du sort auquel elles sont condamnées. Elles ne semblent pas souffrir de vivre isolées, dites-

vous. Oh ! Messieurs... il vous est arrivé déjà de croiser l'un de ces affamés hautains, déclassé en haillons qui, redressant sa taille maigre et bombant sa poitrine creuse, défaille d'envie à la vue de la vitrine d'un boulanger — mais n'avouera jamais qu'il n'a pas un sou et préférera crier fièrement : « Je n'aime pas le pain ! » Allez, mes chers collègues, nos sœurs possèdent un satané amour-propre. Et si vous distinguez parmi ces orgueilleuses faméliques l'une d'elles qui ne se ressente vraiment pas du jeûne, soyez persuadés que celle-ci aura été manger son pain en cachette. A quoi bon nous le dissimuler ? Le remède est là. La femme est créée pour le mariage ; or, en ces temps modernes, l'arrivisme, la cupidité, l'égoïsme et la sagesse, lui rendent chaque jour le sacrement plus difficile. Au moins, laissez-lui le reste... Je livre à vos méditations la comparaison suivante : un vieux garçon ne diffère en rien des autres hommes alors qu'une vieille fille se reconnaît entre mille, décelant son état par je ne sais quoi de grotesque... Que conclure, sinon que

le célibat du premier est aussi confortable qu'un large vêtement où l'on a ses aises, tandis que celui de la seconde ressemble à une camisole de force ?... Devrais-je subir vos huées, j'estime que M. Pascal n'est point un sot. Les jeunes personnes qui sont... muettes de naissance, n'éprouveront aucun désir d'entrer en relations avec ses disciples : elles resteront ce qu'elles étaient, avant que cet étranger fondât son asile. Quant aux demoiselles que Dame Nature a faites bavardes, ne trouvez-vous pas infiniment plus logique, plus normal, plus sain, qu'elles s'adonnent au plaisir de la conversation en société — ainsi qu'il est d'usage — au lieu de se parler à elles-mêmes, faute d'interlocuteur, et de braver le soliloque périlleux avec ses préjudices ? Il serait superflu de vous apprendre que les gens qui causent tout seuls ne jouissent généralement pas de la plénitude de leurs facultés ; côtoient la folie, frisent l'hébétude et aboutissent à l'hystérie. Mon cher magister, il faut s'incliner devant la majorité ; votons le *statu quo*... tolérons la Maison Pascal :

il défilera moins de névrosées dans mon cabinet.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Le docteur s'épongea le front et rechercha un peu de salive afin d'humecter sa langue sèche. Bien qu'il eût appuyé chaleureusement leur proposition, ses collègues n'osèrent le féliciter : cet original qui — sans intérêt — proclamait le droit à la luxure en vantant l'hygiène du plaisir régulier, choquait leurs préjugés de bourgeois prudes. Eux au moins avaient une raison majeure pour défendre la Maison Pascal : elle leur procurait un moyen de gagner de l'argent.

Candides, ils honoraient leur conscience mercantile, méprisant ce docteur brutal qui s'exprimait trop crûment et n'avait même pas l'excuse d'un mobile vénal.

*
* *

Les atermoiements sont du goût de tout homme d'État. Après avoir soupiré, M. le magister se résigna donc assez facilement :

il renvoya la solution de ce problème ardu à une autre session et pensa : « Qu'est-ce que *le Petit Régional* va me réserver, demain ! »

En sortant, on entendit le conseiller loustic fredonner de nouveau — car c'était un poète — un couplet satirique que la séance lui avait inspiré :

Les d'moiselles de Montfleuri
Depuis longtemps semblaient malades :
Ell's étaient pâles et maussades
De ne voir poindre aucun mari.
On dit qu'un impudent bonhomme
Trouva l'art de les soulager :
Si nos Èves cueillent la pomme,
Doit-on maudire le verger ?

A Montfleuri-les-Pins, tout finit par des chansons.

## XI

Hercule, enfant, étouffait deux serpents dans ses mains; à douze ans, Blaise Pascal retrouvait les premières propositions de géométrie d'Euclide; à vingt ans, Victor Hugo avait du génie... Mais de tous les prodiges par quoi les hommes révélèrent leur précocité, on n'a jamais pu citer le cas d'un adolescent qui connût quelque chose au cœur des femmes.

Camille Champion en faisait la triste expérience. Relater certains faits sans manquer à la décence est une tâche délicate.

Ce préambule sert à préparer un récit difficile.

Ainsi qu'il l'avait confié à Lily, Camille s'imaginait que son séjour à la villa Pascal

aurait la douceur d'une sinécure temporaire. Il tablait sur le prestige de sa haute naissance pour esquiver des obligations désagréables. L'étiquette ne nous commande-t-elle pas de n'adresser la parole aux grands que s'ils nous ont interrogés les premiers ? Camille escomptait la réserve de ses compatriotes.

Il fut cruellement détrompé.

Depuis de longues années, Mlle Pulchérie, Mlles Zoé et Anaïs Planchin, et beaucoup d'autres, avaient suivi d'un œil maternel le développement, la croissance du joli enfant — dauphin précieux et choyé — qui succéderait un jour à M. le magister. A cette époque, Camille avait un visage de petite fille et de belles boucles brunes qui tombaient jusqu'à sa ceinture. Au fur et à mesure que sa taille s'allongeait, au rebours de ses cheveux — qu'il coupait un peu plus courts, chaque saison — les regards de ces demoiselles se faisaient moins maternels ; elles jouaient à la jeune fille avec ce gamin qui avait grandi. Elles se figuraient qu'il avait rattrapé leur âge : les femmes oublient souvent de vieillir.

Camille leur marquait une indifférence dédaigneuse à laquelle elles se résignaient, déférentes...

Et maintenant, il se leurrait au point de croire... Non! La revanche est la seule invention divine qui nous empêche de nier le bonheur terrestre.

En reconnaissant Camille parmi les rhéteurs de M. Pascal, et bien qu'elles fussent prises à l'improviste, ces demoiselles n'avaient point soufflé mot. Qui plus est, les jours suivants, la nouvelle de l'événement ne transpira pas en ville. Pour observer une discrétion aussi étonnante, il fallait qu'elles méditassent quelque plan ténébreux...

Ce matin-là, Camille se répandait en amères doléances devant Lily qui était montée le rejoindre subrepticement, tandis que M. Pascal reposait encore.

— Lily, si vous saviez!

— Mais je savais, mon ami. Je vous avais averti.

— Je n'ose me révolter, appréhendant que tout ne se découvre...

Malgré ses penchants railleurs. Lily était fort touchée de la conduite du jeune Champion.

On a souvent donné à une femme la preuve d'amour qui consiste à manifester une abstention méritoire devant les rivales les plus subjugueuses. Par contre, peu de belles peuvent se vanter d'avoir inspiré le dévouement opposé : vaincre une tentation n'est rien ; contraindre ses répugnances est un sacrifice immense.

Lily se sentait attendrie. Elle ressemblait à ces élégantes raffinées qui se sont dit un soir : « Allons au théâtre de l'Ambigu pour rire du drame à notre aise. » Et qui, une fois installées, gagnées par les péripéties du mélo, pleurent avec autant de conviction que les petites ouvrières juchées aux troisièmes galeries. Lily ne ricanait plus en songeant à Camille Champion.

Elle le plaignit sincèrement :

— Mon pauvre Camille, vous vous êtes embarqué sur une drôle de galère...

— C'est atroce.

— Hélas !

— Lily, il me semble que je suis dans la situation d'un monsieur qui aurait un horrible cauchemar, la nuit, après avoir regardé trop de caricatures de vieilles dames d'Abel Faivre avant de s'endormir.

— Comment allez-vous sortir de là ?

— Si encore je pouvais vous voir, Lily... Mais, c'est une fatalité : en quinze jours, nous n'avons pas été une minute seul à seule, sans que l'on nous dérangeât aussitôt.

— Je suis astreinte à d'extrêmes précautions...

— Bref, me voilà aussi avancé avec vous qu'avant d'entrer ici. C'est réjouissant !

— Je n'en suis pas responsable, mon cher. Libre à vous de prendre la clé des champs.

— Lily, pardon... Excusez ma mauvaise humeur. Je suis si malheureux : l'épreuve est un peu dure...

— Coriace, même...

— Ce n'est pas gai !... Toutes ces vestales déchues qui rêvent d'éteindre leurs vieux brasiers...

— Vous êtes l'Ange des foyers.

Camille eut un geste de dépit ; ses prunelles tendres se foncèrent d'une teinte orageuse.

Lily jugea opportun de redevenir sérieuse.

Camille lui plaisait particulièrement ce jour-là. Ses joues pâles se fondaient, s'affinaient, claires et transparentes comme une cire modelée aux coups de pouce du bon sculpteur ; une fossette amusante se creusait juste au centre de son menton : Lily aurait juré que cette fossette n'y était pas la veille. Elle sentait un chatouillement voluptueux courir le long de sa nuque — rien qu'à considérer les lèvres rouges et charnues, duvetées de blondeur, de son amoureux. Il est des instants où tout notre être physique s'élance violemment, impérieusement, vers un autre être : l'esprit, le cœur n'y sont pour rien ; l'irrésistible attraction est rarement durable. Et pourtant, de cette fièvre fugace dépendent les catastrophes de notre existence : c'est la minute dangereuse où la femme s'engage pour toujours à celui qu'elle n'aimera plus demain ; où l'homme livre ses secrets précieux à l'amante

qui, tout à l'heure, ne sera plus à ses yeux qu'une passante quelconque, quittée sans regret...

Lily proposa doucement, à voix basse :

— Écoutez, Camille... Je vous sens à bout de patience et je vous comprends... Eh bien !... je consens à tenter, en votre faveur, une folie devant laquelle j'ai reculé jusqu'à présent... M. Pascal habite un appartement séparé du mien : or, cette nuit, tandis qu'il me croira enfermée chez moi, j'essayerai, dès que je trouverai le moment propice, d'aller me cacher dans votre chambre où vous me rejoindrez... Là !

— Oh ! Lily...

Camille l'enveloppait d'une étreinte brusque, pressant la taille souple qui ployait sous ses doigts... Entendant du bruit dans le couloir, Lily se dégagea, murmura, prometteuse :

— Patience, vous vous rattraperez bientôt.

*
* *

La journée, la soirée s'écoulèrent, semblables à beaucoup d'autres ; monotones, malgré les diversités amenées du dehors.

Vers une heure du matin, Lily songea à exécuter son projet.

Elle s'esquiva discrètement du salon, monta l'escalier avec une lenteur prudente, s'arrêtant à chaque instant : l'œil vigilant, l'oreille aux aguets...

Elle croyait percevoir ces murmures imaginaires, ces chuchotements mystérieux dont nos craintes peuplent le silence ; et se figurait que Lucien allait surgir, soudain, d'un coin d'ombre...

Elle atteignit le palier du second — l'étage maléfique qu'elle affectait dédaigneusement d'ignorer ; — le dépassa, franchit les quelque vingt marches qui restaient, et, traversant le couloir, courut se réfugier dans la chambre réservée à Camille.

Moins somptueuse que les boudoirs d'apparat, cette petite pièce était cependant confortable. Lily avisa tout de suite la garniture de toilette et l'armoire à glace : deux accessoires qui aident une femme à prendre patience lorsqu'elle est la première au rendez-vous.

Lily murmura : « Il est encore bien tôt... il ne sera pas ici avant une demi-heure. »

Elle s'approcha du miroir, se poudra délicatement le bout du nez, le dessous du menton et refrisa ses cheveux en roulant ses boucles autour de l'index.

Ces occupations — tout absorbantes qu'elles étaient — n'empêchaient pas Lily de réfléchir profondément.

Elle récapitulait son aventure avec Camille. (Expérience dangereuse durant laquelle nous nous persuadons raisonner de sang-froid sur les événements ; — alors que le recul estompe à nos yeux les petits détails prosaïques susceptibles d'atténuer notre flamme, et met en valeur les réminiscences délicieuses qui l'attisent, plus vivace que jamais.)

Obéissant à la loi commune, Lily laissait

couler ses souvenirs sous le feu de son caprice : un à un, comme autant de gouttes d'huile...

Pauvre Camille! Dans quelle invraisemblable intrigue l'avait-elle entraîné!... Il ne s'en doutait guère, le charmant garçon, par ce beau matin d'avril où il l'avait abordée. Et l'insidieuse mémoire des amants rappelait perfidement à Lily les moindres séductions de cette entrevue : l'exquise timidité, la jeunesse candide de Camille; ses longs yeux bleus, caressants et passionnés; sa grâce languide de bel Oriental; et surtout ce respect flatteur qu'il lui témoignait, à elle — MADAME PASCAL! C'était cela qui l'avait conquise. Pour la première fois, le désir de l'homme lui était apparu sous forme d'hommage et non d'offense. Les égards exercent un tel attrait sur l'esprit des femmes! Le secret de plus d'un Don Juan est de ne point tutoyer les belles.

Lily murmura, songeuse : « Il m'a dit un jour que je suis créée pour occuper la première place, qu'il serait heureux de pouvoir m'arracher à cette existence ignoble... Il

m'aurait bien enlevée si ç'avait été possible... Cher Camille ! »

Elle se reprocha d'avoir cédé à la crainte de la brutale jalousie conjugale, en supprimant ses promenades journalières : cette trop brusque décision avait affolé Camille, était la cause de son malheur.

Lily pensa : « Et la seule récompense qu'il ait jamais obtenue, en échange de ses peines, c'est un unique baiser sur la bouche, que je lui ai donné, et si vivement, qu'il n'a même pas eu le temps de le savourer. »

Une révélation subite illumina la jeune femme : « Mais je l'aime, ma parole ! Je l'aime *pour de vrai.* »

Lily constatait, avec une stupéfaction ingénue, qu'elle s'était entortillée dans ses propres filets : sa fantaisie pour ce joli adolescent — mâle et puéril à la fois — était devenue une solide et franche passion, qu'elle rougissait presque de se découvrir.

Elle détestait à présent ce qui l'avait fait rire hier : elle souhaitait que cessât au plus tôt l'avilissante position de Camille. Car elle

commençait à éprouver, envers lui, de la considération et de la jalousie : les deux prodromes infaillibles de l'amour.

Elle se déclara fermement : « Je vais l'obliger à quitter ce toit, dès demain. » Mais auparavant, il méritait bien une compensation, le pauvre garçon...

Lily regarda la pendule; puis le lit; puis son image dans la glace... Elle soupira : « Il s'attarde joliment! » réfléchit qu'il s'attarderait encore plus avec elle, s'il la trouvait à cette place en arrivant. Il était si peu hardi! Il faudrait qu'elle l'encourageât. Elle s'interpella : « Allons, Lily, ne méprises-tu point les marchandages hypocrites, les vaines pudibonderies des préliminaires? N'es-tu pas de celles qui ont le courage de leur opinion et la fierté de leurs actes, quels qu'ils soient ? »

Lily estima que sa conduite serait généreuse jusqu'au bout, si elle avait l'attention délicate d'épargner à son amoureux l'embarras des supplications galantes, la honte des mendicités suprêmes...

Au surplus, elle abhorrait ces marivaudages mesquins qui précèdent l'heure du berger.

Ma foi, tant pis! D'un geste prompt, elle porta les mains à son col, les petits doigts agiles dégrafèrent, ouvrirent, déboutonnèrent des attaches menues et compliquées: la robe glissa tout d'un coup, s'enroulant autour des chevilles; le jupon suivit la robe; le corset tomba à terre, les jarretelles entraînant les bas...

Et Lily — nue sous les transparences enrubannées d'une chemise de batiste bleue — eut l'air d'une poupée indécente.

Elle courut se cacher dans l'alcôve; souriante et confuse — à la manière d'une petite sainte Élisabeth qui chiperait des sous de la tirelire conjugale, pour aller faire l'aumône à la dérobée...

Deux heures.

La porte s'ouvre silencieusement. Camille paraît.

Il se traîne languissamment, voûtant sa haute taille sans souci de la tenue; se relâchant, s'abandonnant. Ses paupières se fer-

ment à demi ; son visage est d'une pâleur terreuse...

Soudain, il aperçoit Lily qui, tirant modestement les draps jusqu'à son menton, regarde avancer ce spectre.

L'infortuné Camille est dans la situation d'un débiteur qui, un jour d'échéance— ayant passé son après-midi dehors, à se dépouiller de ses dernières ressources pour faire face à ses engagements, — trouverait en son logis le seul créancier qu'il eût eu plaisir à payer, alors qu'il rentre les mains vides.

Cependant, le jeune Champion tente un effort ; il s'écrie sans conviction :

— Que je suis heureux !... Vous êtes bonne d'avoir tenu votre promesse, Lily ; et si complètement !

Hélas ! un peu plus tard, il doit s'excuser, les larmes aux yeux, la rage au cœur, d'accueillir de façon aussi indigne la souveraine qui daigna lui rendre visite.

Il s'attend à la voir fuir, courroucée par la seule injure que les femmes ne pardonnent point.

Mais cette nuit-là, Camille est voué à toutes les surprises : une nouvelle Lily se révèle à lui ; une amie secourable, compatissante et maternelle ; une compagne indulgente, qui le console au lieu de le persifler ; une Lily dont la moue gouailleuse s'est changée en sourire mélancolique.

Et cette métamorphose amoureuse obtient que Lily absolve les méfaits de Cupidon grâce au magicien Éros.

Elle étreint fraternellement le pauvre Camille qui — trop ahuri pour comprendre, trop fatigué pour réfléchir, trop éreinté pour remercier — s'endort.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ainsi fut-il une fois où — rachetant son opprobre — la Maison Pascal put se targuer d'avoir abrité le sommeil pur d'un couple chaste.

## XII

— Eh bien ! que vous arrive-t-il, mon jeune ami ?

— Monsieur Pascal, je ne descendrai pas déjeuner, aujourd'hui... Je l'ai dit à Denise : voilà.

— Vous êtes souffrant ?

— Oui.

— Qu'éprouvez-vous ?

— Différents malaises. Il me semble qu'un étau serre mes tempes... J'ai des palpitations... une impression de vertige. Après une sensation de froid par tous les membres, il me monte des bouffées de chaleur à la face... mes oreilles tintent ; j'ai mal aux yeux. Et je

suis découragé à l'idée de sortir de mon lit.

— Restez couché, mon ami... Faites la grasse matinée... Le repos vous rétablira. Allons, à tout à l'heure !



C'était le surlendemain de la nuit mémorable. Malgré l'insistance de Lily, Camille s'était refusé à partir sans elle, préférant sa misère présente à la perspective d'une nouvelle séparation : la jeune femme — ne sachant que résoudre, se traitant de pusillanime peu inventive — n'était pas loin de trouver son amoureux héroïque, en regard de la lâcheté qu'elle se découvrait.

Or, ce matin, M. Pascal, prévenu par la bonne « que M. Benjamin » était malade, avait voulu vérifier l'état de son pensionnaire ; et, monté chez Camille, Lucien s'en retournait, bouleversé, car le jeune homme avait fort mauvaise mine : son teint livide, ses paupières rouges, ses joues caves et sa respiration oppressée avaient presque effrayé

M. Pascal. Aussitôt redescendu, il appela sa femme :

— Lily, envoie Denise chercher le médecin... Benjamin est malade.

— Ah ! Mon Dieu !... Qu'est-ce qu'il a ?

Lucien Pascal s'inquiétait tellement de l'indisposition du plus précieux de ses protégés, qu'il ne remarqua point l'émotion de sa femme. Il maugréa d'un air bourru :

— Il a... il a... il a qu'il est déprimé, parbleu !

Lily, dissimulant tant bien que mal ses alarmes, appela la bonne et s'en fut rôder sournoisement aux abords du troisième étage, tandis que son mari donnait des instructions à Denise.

La Maison Pascal, bénéficiant de la campagne énergique et intéressée des Montfleuriens, était à la fois clandestine et tolérée, connue et volontairement ignorée, grâce aux incertitudes de M. le magister : la Maison Pascal restait donc, jusqu'à nouvel ordre, exempte des visites sanitaires ; — et M. Pascal ne savait à quel médecin s'adresser, n'en

ayant consulté aucun depuis qu'il habitait Montfleuri.

Il se contenta de commander à la bonne :

— Courez à la ville le plus vite possible... Vous prierez quelque fournisseur, l'épicier ou le boulanger, de vous indiquer le meilleur docteur du pays ; ramenez-le avec vous, surtout !

— Bien, Monsieur.

La petite Denise s'enfuit à toutes jambes, dégringolant précipitamment la côte tant qu'elle se jugea en vue du « patron » ; puis, au premier tournant, elle prit une allure très modérée.

C'était une créature raisonnable et judicieuse qui se souciait de sa santé ; sur cette Corniche brûlée par le soleil tropical des étés provençaux, il était inutile de braver l'insolation. Denise marchait placidement, cherchant les coins d'ombre.

La même prudence — lorsqu'elle atteignit les premières maisons de Montfleuri — la détermina à modifier l'ordre de son maître : se préoccupant du trajet qu'elle aurait à faire en-

core, plutôt que de l'excellence des soins que recevrait Camille, ce fut en ces termes qu'elle interpella un passant :

— S'il vous plaît, Monsieur, pourriez-vous me dire où se trouve le médecin qui habite le plus près d'ici ?

L'indigène réfléchit une minute avant de répliquer :

— Il y en a un tout à côté... Rue de l'Arc. Le docteur Antony... Vous verrez la plaque sur sa porte.

— Merci.

La petite bonne poursuivit son chemin.

La rue de l'Arc s'ouvrait à sa gauche. Denise aperçut bientôt la maison du médecin devant laquelle stationnait une automobile. Antony se disposait à entrer au dedans. Denise devina le docteur à ce je ne sais quoi de professionnel dont l'extérieur de certains individus est marqué, comme d'une estampille.

Elle hâta le pas.

En apercevant cette jolie fille au bonnet bleu qui accourait vers lui, Antony ébaucha

un signe d'impatience : Bon ! une visite imprévue qui allait troubler le programme de sa journée !

A la question de Denise :

— Le docteur Antony ?

Il grogna :

— Oui, c'est moi... Et puis?... Qu'est-ce que vous voulez ?

— Monsieur le docteur, je suis la bonne de M. Pascal...

— Tiens !

Antony la considérait avec curiosité. Il interrogea, moins désagréable :

— Il y a quelqu'un de malade, là-haut ?

— Oui, monsieur le docteur. C'est M. Benjamin, un jeune homme bien gentil, allez ! Ça l'a pris au moment de se lever... Alors, M. Pascal m'a envoyé vous quérir. Vous revenez avec moi, dites, monsieur le docteur ? Sans ça, le patron m'attraperait...

Antony n'éprouvait qu'une très vague commisération à l'égard de la jeune bonne : peu lui importait de lui valoir quelque algarade... Mais il était tenté par cette occasion unique

qui lui ouvrait les portes du sanctuaire. Devait-il refuser cette consultation ?... Non : grâce à sa qualité, il serait donc — exception flatteuse ! — le seul mâle qui franchît le seuil de ce harem d'un nouveau genre... Après tout, il s'agissait peut-être d'un cas urgent : fallacieux argument.

Émoustillé à la pensée de pénétrer dans la Maison Pascal, le docteur décida de lâcher les clients qui l'attendaient ce matin-là ; et, désignant l'auto à Denise :

— Montez, fit-il. Je vous accompagne auprès du malade.

Correcte et stylée, Denise s'installa à côté du chauffeur ; et la voiture démarra... Penchée sur le volant de l'auto, la capricieuse Fortune — d'ordinaire charitable aux dormeurs, s'il faut en croire La Fontaine — apportait le malheur au chevet de Camille qui, pourtant, sommeillait sagement dans son lit.

*
* *

— Bonjour, docteur... Votre présence me réconforte : je suis si anxieux !...

Lucien Pascal étreignait les mains de ce médecin inconnu avec l'effusion chaleureuse d'un homme qui retrouve un ami d'enfance. Antony ne broncha point. Ses fonctions l'accoutumaient à vivre au milieu du désarroi des autres. Il s'était bardé d'insensibilité et de froideur, à force de frôler les peines et les désespoirs d'une multitude d'indifférents.

D'ailleurs, légèrement distrait, Antony regardait autour de lui, avec l'attention perverse d'un visiteur de musée secret. Quoique d'apparence décente et ne recélant aucune gravure obscène, ces murs lui chuchotaient les mille aventures libertines qui s'étaient déroulées à leur abri.

M. Pascal dut lui rappeler le but qui l'avait amené :

— Montez-vous pour l'examiner, docteur ?

— Oui, oui... Allons.

Dans l'ascenseur, M. Pascal se lamenta :

— Vous le guérirez, n'est-ce pas, docteur ?... Voyez-vous, je m'intéresse à lui comme à mon enfant... Ce cher Benjamin

est si aimable, si séduisant : c'est un être rare, un homme supérieur!

Outre son avantage commercial, M. Pascal — mû par l'étrange sympathie des maris trompés ou sur le point de l'être — s'était engoué de Camille, cédant à l'attrait infaillible et légendaire, qu'exerce l'amant.

Le docteur Antony qui l'observait, amusé, songeait : « Drôle de type !... Il ne les brutalise pas, au moins. »

Ils arrivaient devant la porte de Camille, Lucien s'excusa de passer le premier :

— Je vous montre le chemin, docteur.

Il entra, avertit Camille :

— Voici un médecin qui va vous soulager, mon ami.

Le jeune homme se souleva, s'assit sur son lit... et se trouva face à face avec Antony.

Camille resta pétrifié. Quant au docteur, effaré, abasourdi, au comble de la stupeur et de l'indignation, il foudroya Camille du regard et finit par s'écrier :

— Ah ! zut, alors...

Puis, s'apercevant — à la mine étonnée de M. Pascal — que cette exclamation était incompatible avec sa gravité médicale, Antony, reprenant un air sévère, signifia à Lucien :

— Veuillez nous laisser seuls, Monsieur... Il se peut que j'aie à poser des questions délicates au malade : il répondra d'une manière moins évasive que si votre présence le gênait.

Camille n'osa protester; et M. Pascal, empressé de plaire selon son habitude, se retira immédiatement.

Aussitôt, le docteur éclata :

— Comment ! c'est toi, polisson !... Toi, ici ! Es-tu devenu fou, par hasard ?... Mais, qu'est-ce que tu fais là ?... C'est pour ça que tu as quitté ton père ?... Quand je le croyais parti tout bonnement en compagnie d'une belle fille, ce sacripant s'enrôlait chez M. Pascal ! Pendant que son père pleure sa disparition, monsieur se prélasse dans un lieu innommable; monsieur se livre à des débauches inqualifiables jusqu'au jour où il tombe malade... Ah ça ! quel démon te possède ?... Si je m'attendais à te retrouver en cet endroit

par exemple ! Je me creuse la tête sans comprendre... Ce Pascal te couvre d'une sollicitude accusatrice : faut-il que tu mérites ses éloges, malheureux !... D'où te vient cette dépravation singulière ?... Tu ne *les* as donc pas regardées ?... Ainsi, tu es satisfait de cette existence dégradante... Tu y goûtes je ne sais quel plaisir sadique... Est-ce la joie abjecte, la perversion sensuelle du fumeur grossier qui préfère le tabac de dernier ordre au parfum du londrès — ou le raffinement de jouer ce personnage d'esclave gladiateur ?... Encore que les impératrices romaines fussent plus attirantes que nos compatriotes... Alors, c'est toi : Benjamin... Eh bien ! mon garçon, si c'est là la carrière que tu choisis, je ne t'en fais pas mes compliments ! J'ai rencontré nombre de vicieux depuis que j'exerce ma profession ; je me figurais connaître les chapitres du mal sur le bout du doigt... Et c'est un morveux de ton âge qui m'apprend aujourd'hui une corruption nouvelle ! Un moucheron que j'ai aidé à mettre au monde... Ah ! petit misérable, j'aurais pu te laisser où tu

étais : pour ce que tu devais fabriquer de propre dans l'avenir!... mais, réponds-moi donc, sacrebleu ! Quel est le motif qui t'a incité à échouer ici ?

Camille avait écouté le discours d'Antony en déplorant intérieurement la déveine qui le plaçait à la merci du médecin.

Néanmoins, il avait eu le temps de reconquérir son sang-froid. Ce fut sur un ton narquois que le jeune homme riposta :

— Mon cher docteur, vous n'avez pas cessé de parler... Je n'osais point vous interrompre.

— A ton tour, à présent... Je serais curieux d'entendre tes explications.

Camille hésita. Il envisagea le faux-fuyant aléatoire d'un mensonge improvisé; songea à louvoyer... Puis, il se rappela quelle était l'indulgence du docteur envers les jeunes et naturelles amours. Il crut qu'un élan sincère plaiderait mieux sa cause et avoua brusquement :

— Docteur, je suis fou de Lily...

— Qui est-ce, Lily ?

— C'est Mme Pascal... Si vous saviez :

elle est jolie ! Vous seriez tombé amoureux d'elle, tout comme moi, si vous l'aviez vue, un beau jour d'avril, dans la gloire de midi flamboyant, s'avancer sous le ciel embrasé — plus claire, plus rayonnante que la nature lumineuse qui l'environnait !... M. Pascal a la confiance d'un tigre; il la séquestre ici par jalousie... Je n'avais qu'un moyen de la rejoindre...

— Ben ! il était réussi, ton moyen !

— Il valait bien le suicide.

— Oh ! oh ! voilà les grands mots lâchés !

— Les grands mots n'empêchent pas les petits gestes, docteur... On presse une détente : crac, un simple mouvement de l'index...

— On a eu raison de m'envoyer chercher... Tu es malade, en effet. Je préfère tout de même une intrigue avec la femme de ce monsieur que les hypothèses effrayantes, monstrueuses que me suggérait ton acte... Allons, jeune toqué, taisez-vous maintenant et asseyez-vous, que je vous examine... que je constate si vous n'êtes pas trop détérioré... Tu as une sale mine, mon petit Camille.

Le jeune Champion implora :

— Docteur, vous ne direz rien à papa, s'pas ? Vous lui laisserez ignorer ma retraite ?

Antony bondit :

— Qu'est-ce que tu me chantes ?... Ne rien dire à ton père ! Tu t'imagines que je tolérerai cette situation ?... Pour qui me prends-tu ? Sitôt que je serai sorti de cette boîte, je courrai prévenir Onésime, oui !

— Je vous en défie.

— Tu m'en défies, polisson ? Elle est forte celle-là !

— Au nom du secret professionnel : vous n'avez pas le droit de trahir un malade.

— Eh bien ! tu vas voir ça... et tout de suite, encore !

Hors de lui, Antony, plantant là Camille, s'élança au dehors, en claquant la porte.

Il tomba dans les bras de M. Pascal qui arpentait le corridor, attendant le résultat de la consultation. Lucien questionna avidement :

— Eh bien ! docteur ?

Antony le considéra un instant d'un air hébété, oubliant que cet homme l'avait

mandé pour soigner quelqu'un. Puis, réfléchissant à la surexcitation momentanée de Camille, le docteur estima dangereux de l'exposer à un entretien avec M. Pascal : ce galopin serait capable de livrer son secret, dans une minute d'exaltation où il conjurerait son hôte de lui fournir quelque cachette ménagée en un recoin de la villa... Le docteur voulait que Lucien ignorât à jamais qu'il avait hébergé le fils de M. le magister.

Et, prudent, Antony répliqua :

— Le malade a surtout besoin de repos... Le surmenage, les veilles prolongées, le sommeil agité ont ébranlé ses nerfs... Ce ne sera rien... Je viens de lui faire prendre un cachet de véronal : il va s'endormir. Je vous recommande de le laisser tranquille et de ne pas entrer dans sa chambre avant qu'il soit réveillé...

Le docteur Antony ajouta mentalement : « D'ici un quart d'heure, je serai de retour avec le père et il faudra bien que l'enfant nous suive. »

A la grille du jardin, il renouvela son con-

13.

seil, priant M. Pascal de ne point déranger Camille.

*
* *

Et maintenant, l'auto dévalait la Corniche à une allure vertigineuse. Antony avait crié à son chauffeur :

— Hôtel de ville... à toute vitesse !

Cahoté par les secousses de la voiture, cramponné aux embrasses des portières, le docteur s'efforçait malaisément d'arranger d'avance les phrases qui annonceraient l'événement au magister. Car il avait l'intuition que son émotion fébrile et la nécessité d'agir promptement le paralyseraient au moment de parler.

L'automobile stoppa devant l'édifice au drapeau bicolore.

Antony effectua une entrée tumultueuse, saisissant au collet le premier huissier qui passa à portée de sa main — et hurla :

— Le magister !... Tout de suite... Introduisez-moi auprès du magister !

L'huissier, interloqué, regarda cet aliéné; et reconnut le docteur. Il répondit posément :

— M. le magister n'est pas visible.

— Il me recevra, moi ! Avertissez-le...

— Impossible, M. le magister est absent. Une affaire importante l'appelle à Marseille...

L'huissier continua d'un air confidentiel :

— Je n'ai rien à cacher à monsieur le docteur... M. le magister a retrouvé son fils.

— Ah ! par exemple...

— Oui, M. Camille est actuellement à l'hôtel de Russie, à Marseille... Un agent secret a envoyé son signalement à son chef. Et, ce matin, M. le commissaire central est venu en informer M. le magister; tous deux sont partis pour la France aussitôt, par le rapide de neuf heures.

— Laurenzi !... sacré gaffeur ! Quelle police que la nôtre, Seigneur ! Et le prochain train est à seize heures !

Le docteur Antony s'enfuit, les bras au ciel, et se précipita vers son chauffeur :

— Dominique... En combien de temps

pouvez-vous être à Marseille? Il faut tenter l'impossible.

Le mécanicien se livra à des calculs compliqués et rendit enfin son arrêt :

— A tant de kilomètres... mmm... mmm... si je fais du quatre-vingt... mmm... si je coupe la route nationale à l'intersection... Nous ne mettrons pas plus de cinq heures : je vous le certifie, patron !

— Roulons.

La course folle recommença. Le docteur voyait défiler des champs d'oliviers; des orangers, des aloès, des cyprès ; des roches rougeâtres ; des étangs noirs bordés de roseaux — qui glissaient rapidement dans le cadre de la portière comme une toile mouvante sur un fond de théâtre.

Soudain, l'auto s'arrêta. Le docteur cria, anxieux :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Une panne, Monsieur. La bagnole ne veut rien savoir.

Le chauffeur était déjà à quatre pattes sous le véhicule. Il grommelait :

— Je ne sais pas ce qu'elle a... les contacts sont propres... mon essence vient bien... ma came est réglée...

Il conclut philosophiquement :

— Je vais volter les accumulateurs... C'est peut-être la source électrique...

Cependant que le docteur, descendu de voiture, trépignait sur une route absolument déserte, en s'exclamant rageusement :

— Ah !... la... la... la... la... la... la ! Il ne manquait plus que ça !

# XIII

Lily avait écouté la conversation d'Antony et de Lucien, cachée dans l'ombre du corridor.

Dès que les deux hommes furent redescendus, elle s'introduisit furtivement chez Camille.

Elle trouva le jeune homme assis sur son lit ; il enfilait son caleçon avec une dextérité prodigieuse et une aisance de gestes surprenante pour un malade.

Camille avait éprouvé une telle commotion à l'entrée de son vieil ami que — semblable en ceci à bien des nerveux — il s'était senti rétabli du coup : sa faiblesse, sa dépres-

sion, ses vertiges avaient disparu comme par enchantement. De toute son existence, Antony n'avait opéré une cure aussi merveilleuse; il venait de guérir un client sans s'en douter: ce qui est le cas de beaucoup de médecins.

Lily ne s'offusqua point de voir Camille dans ce simple appareil. Le fait d'avoir dormi une nuit aux côtés d'un monsieur — même lorsqu'il ne s'est rien passé — prépare une femme aux spectacles d'intimité.

Mais ayant dans les prescriptions médicales cette confiance aveugle que les gens superstitieux accordent également aux conseils du rebouteux ou aux prédictions de la chiromancienne — Lily protesta:

— Voulez-vous vous recoucher, Camille !... le docteur vous a ordonné le repos.

— Ah ! si vous saviez, Lily... le docteur !

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

— C'est Antony ! Notre meilleur, notre plus ancien ami : il nous soigne depuis vingt-cinq ans... Votre mari a été mal inspiré en l'envoyant chercher... Antony m'a reconnu im-

médiatement, pardi ! Après m'avoir tancé de belle manière, il doit à présent courir à l'hôtel de ville afin de ramener mon père ici...

— Quelle chance !

— Vous dites ?

Lily enveloppa le jeune homme du regard pénétrant de ses larges prunelles sombres. Elle s'expliqua doucement, d'une voix un peu triste :

— Voyez-vous, Camille, moi, j'ai beau être une espèce d'amorale docile — qui respecte certains petits préjugés sans bien comprendre les grands principes ; qui honore la vertu sans savoir en observer toutes les règles — je raisonne très sagement quand il s'agit d'un être que j'aime. Nous autres, femmes, nous avons parfois la cervelle légère : notre conscience est une dame de mœurs faciles et notre esprit, un libertin ; mais notre cœur reste un honnête homme. C'est lui qui me dirige en ce moment, et voilà pourquoi je m'écriais : « Quelle chance !... » Camille, si le magister entre dans notre mai-

son, vous ne pourrez résister à sa volonté ; vous serez contraint d'accepter ce que vous m'aviez refusé : votre départ d'ici... je vous sentirai restitué à la vie normale, libéré d'une aventure honteuse ; et ça me consolera de ne plus vous voir.

— Si vous parlez ainsi, c'est que vous ne m'aimez guère.

— Je vous aime assez pour oublier de penser à moi : j'envisage votre intérêt avant mon chagrin.

— Le véritable amour n'admet pas la séparation, Lily.

— Nous avons raison tous les deux, mon ami, malgré notre contradiction apparente : à l'école de la passion, l'homme accroît son égoïsme et la femme apprend le dévouement. Nos propos respectifs prouvent donc que nous sommes très épris.

— Sitôt qu'Antony m'eut quitté, je commençai de m'habiller pour fuir avec vous sans attendre l'arrivée de mon père... Vous, hélas ! vous ne songez qu'à me rejeter sous sa tutelle.

— Camille, vos projets n'ont pas le sens commun ! D'abord, vous êtes souffrant...

— Moi, je n'ai jamais été si dispos... Dès l'apparition du docteur, j'ai recouvré ma santé d'emblée...

— Votre maladie tenait du hoquet, alors ?

— Peut-être.

— Discutons sérieusement, Camille. Votre proposition est irréalisable ; ce n'est pas que je repousse l'idée d'abandonner le toit conjugal, grand Dieu ! Mais, où irions-nous, après ce beau coup de tête ?... Vous n'y avez pas réfléchi une minute.

— Nous irions n'importe où... A Paris, à à Naples, à Venise... Vous choisiriez.

— Vous possédez l'esprit pratique d'un enfant de cinq ans, mon pauvre Camille ! Et qu'y ferions-nous, à Paris, Naples ou Venise ? Je remonterais sur les planches des Bouffes, vous vendriez des oranges à Santa-Lucia, à moins que nous ne mendiions sur la place Saint-Marc ?... Il est doux de se forger des illusions ; par malheur, il est plus difficile de mettre des rêves à exécution.

Lily s'absorba une minute, les sourcils rapprochés ; puis, elle soupira :

— Ah !... si nous avions de l'argent... tout s'arrangerait.

Camille prononça simplement :

— J'en ai, moi, de l'argent... J'ai deux cent mille francs.

— Deux cent mille francs ! — répéta Lily, ébahie. — Où ça ?

— Pas dans ma poche, évidemment. Mais j'ai hérité de la fortune de ma mère qui est morte intestat ; je dois avoir une dizaine de mille francs de revenu, car mon père a fait de bons placements.

Lily explosa :

— Comment ! La liberté vous est acquise grâce à un patrimoine indépendant et, au lieu d'en profiter, vous vous enfermez ici, gros bêta !... Je ne vous croyais aucune ressource personnelle pour avoir pris ce parti radical ?

— Je désirais ne demander de comptes à mon père qu'à la dernière extrémité... En province, nous gardons le respect de ces choses...

Et puis, je suis de caractère tellement indécis... J'hésitais. Je n'étais pas sûr que vous eussiez accepté de me suivre au début de nos relations... Aujourd'hui, le point de vue est différent : je suis prêt à réclamer mes droits afin d'assurer l'avenir. Vous pouvez me rendre justice, Lily : je ne bâtis pas des châteaux en Espagne avant de m'être procuré le ciment, les pierres et le mortier... Voici quelle était mon intention : je m'échappais, utilisant le répit qu'Antony me laisse maladroitement; je me présentais chez un banquier, ou un homme d'affaires, qui m'eût concédé aussitôt une avance sur succession : le fils du magister de Montfleuri est considéré ainsi qu'un client solvable, j'imagine ! Et, lesté de quelques billets de mille francs, je venais vous reprendre à un endroit convenu : mon père me supposant, plus tard, parti pour Paris (je le connais !), nous aurions choisi la route opposée, par surcroît de précaution ; une auto nous déposait à la frontière d'Italie où nous sautions dans l'express de Gênes... Est-ce le plan d'un enfant de cinq ans, ça ?

Lily l'avait écouté, en extase. Elle murmura, presque incrédule :

— Je m'évaderais enfin de ce bagne; je vivrais donc heureuse, aimée, estimée... Ce serait inespéré !

Soudain, changeant de ton, elle s'écria, avec volubilité :

— Vite... Vite... Habillez-vous, sauvez-vous; volez à Montfleuri, obtenez de l'argent d'un banquier, d'un homme d'affaires, voire d'un usurier; louez une voiture et attendez-moi au pied de la colline. Je me charge de dissimuler votre fuite... mais, pour Dieu, Camille, risquons tout au monde afin de jouir du bonheur imprévu que vous venez de me faire entrevoir !

Elle s'était précipitée sur Camille, l'arrachait de son lit, l'aidait à se vêtir — avec la gaucherie fiévreuse des gens qui se pressent. Des paroles entrecoupées sortaient de ses lèvres tremblantes :

— Dépêchez-vous... Où est votre veston ?... Ah ! l'empoté !... Et les autres qui vont arriver, sapristi !

Ses petites mains agitées le tournaient dans tous les sens, comme un toton déséquilibré. Le malheureux Camille — déjà nonchalant de tempérament — était absolument déconcerté par cette attaque fougueuse; il y perdait le peu de vivacité dont il eût été capable. Bousculé, ahuri, tarabusté, il laissait tomber son pantalon en essayant de passer son gilet, malmenait vainement sa chemise sans pouvoir atteindre ses bretelles; bref, se donnant une peine inouïe pour avancer à reculons.

Lily piétinait, hors d'elle :

— Oh ! vous n'aurez jamais fini...

— Mais, c'est vous qui me retardez en tourbillonnant autour de moi!

— Tenez, il me semble qu'on sonne à la grille... Faites attention, voyons : vous mettez votre manche à l'envers!

Enfin, Camille parvint à s'apprêter. Il s'agissait maintenant de gagner la sortie : chose éminemment facile lorsqu'il suffit d'ouvrir une porte. Dans l'occurrence, il fallait quitter une chambre sans même franchir le seuil par crainte d'être surpris.

Lilyfourrageaiténergiquementsesboucles: il est à remarquer que nous invoquons toujours l'inspiration en nous tirant les cheveux; aussi les poètes laissent-ils pousser les leurs, afin d'avoir plus de prise.

Camille, perplexe, inspectait la pièce.

Tout à coup, il proposa :

— Puisque les voies habituelles me sont interdites (si je me hasarde dans l'escalier je m'expose à des rencontres fâcheuses), pourquoi ne descendrais-je pas par la fenêtre ? Elle donne justement sur le bois de pins, derrière la villa : personne ne m'apercevrait du dehors.

— Je vous le défends... Vous voulez vous rompre le cou ?

— Bah! la croisée n'est pas bien haute... Et j'étais un champion de gymnastique au grand collège de Montfleuri. Je remportais le prix à chaque concours. Vous allez constater que c'est très simple.

Avec l'habileté d'un cambrioleur consommé, Camille confectionnait une échelle primitive à l'aide de ses draps et la fixait solidement à la fenêtre.

Puis, enfourchant la barre d'appui, il questionna :

— Vous ne trouvez pas que je ressemble à Roméo ?

Lily répondit par des indications précises :

— Combien de temps vous faut-il en tout ?... Un quart d'heure pour être à Montfleuri ; une heure pour les démarches diverses, car vous ferez diligence, n'est-ce pas ? Je me doute évidemment que votre père vous supposera niché dans le réduit le plus invraisemblable, plutôt que de vous croire rentré en ville... Néanmoins il sera bon de n'y point flâner. Moi, je m'efforcerai de détourner les soupçons, de tenir votre absence secrète jusqu'au dernier moment et d'égarer le magister sur une fausse piste... Ensuite, je m'échapperai à mon tour. Soyez au bas de la colline avec une auto ; abritez-vous derrière ce bouquet d'arbres qui bordent la route... Je vous rejoindrai dans une heure et demie.

Camille hésita, saisi d'une peur tardive :

— Et si mon homme d'affaires me faisait appréhender et reconduire chez mon père ?

— Ah! l'irrésolu, l'irrésolu!... Vous êtes libre et majeur, mon ami. Surtout, vous ne songez pas à l'intérêt fantastique que l'on vous imposera... Soyez tranquille. Un usurier qui agirait chevaleresquement au lieu d'abuser de la situation... Eh bien! vous auriez une rude guigne si vous tombiez sur cet oiseau rare!

Lily regarda dégringoler Camille d'un œil un peu inquiet. Mais le jeune homme avait une telle sûreté, rythmant méthodiquement ses gestes, glissant le long de la muraille lisse avec la souplesse d'un bel angora, que Mme Pascal ne pensa plus qu'à l'admirer. Son grand corps robuste et fin eût transporté un statuaire; l'effort et l'adresse développaient sa grâce élancée, son élégance d'acrobate racé, mince et musclé à souhait. Et par un exploit de jeune athlète, Camille vainquait sans peine apparente la difficulté d'accomplir un exercice physique — après l'entraînement le moins favorable.

Dès qu'il eut touché terre, Camille détala à toutes jambes.

*
* *

Lily hissa le drap pendu à a croisée ; elle retapa le lit; et s'en fut sur la pointe des pieds.

Elle passa l'heure qui suivit dans les transes : sa situation lui fournissait un assortiment de frayeurs variées.

D'abord, ce fut son mari qui manifesta la velléité de monter s'informer de la santé de Camille.

Mme Pascal dut s'y opposer formellement, se réclamant d'Antony :

— Le docteur a dit qu'on le laisse dormir : laisse-le ! S'il se réveille, il saura bien appeler ou sonner Denise pour demander ce dont il aura besoin.

— Oh, toi ! reprocha Lucien, — inconsciemment « mari », — toi, le jour où tu t'intéresseras à ce pauvre garçon !... Tu es d'une indifférence en tout ce qui concerne... mes occupations !

Lily méditait *in petto* sur la jalousie —

le plus illogique des sentiments de propriétaire.

Elle suggéra une diversion :

— Tu n'as pas encore lu les journaux ?

— Tiens ! non, répliqua M. Pascal. Envoie la bonne acheter *le Petit Régional* et *la Gazette ibérienne;* on publie le résultat d'un tirage, ce matin; et j'ai des billets.

Lily, enchantée de l'amuser un moment, expédia immédiatement la bonne à Montfleuri. Débarrassée d'un souci, elle se tourmenta d'une nouvelle appréhension : « Pourvu que Camille ne se croise pas avec son père ou le docteur Antony... Connaît-il un chemin de traverse ? »

Elle se préparait, d'une minute à l'autre, à la visite redoutable du magister.

Elle guetta la route. Son angoisse transformait l'ombre des palmiers et la silhouette lointaine d'un chien errant, en autant d'êtres humains accourant vers la maison. Elle prit une charrette de laitier pour l'automobile du docteur...

A la fin, M. Pascal, impatienté de cette surex-

citation qui l'énervait par contagion, lui cria :

— Ah ça !... qu'est-ce que tu as, à t'écraser le nez contre les vitres ? Tu découvres quelque chose de divertissant au dehors ?

— Oui...

— Quoi ?

— L'air et le soleil.

— Eh bien ! va te promener.

Lily le dévisagea, stupéfaite. Sous le coup de ses ennuis, Lucien Pascal se départait de sa défiance.

Elle profita sur-le-champ de ces excellentes dispositions et déclara qu'elle aurait plaisir à respirer la brise marine. D'ailleurs, le temps passait : le délai était presque écoulé.

Lily s'enferma dans sa chambre sous prétexte de s'habiller.

Elle vérifia minutieusement le contenu de son sac à main. Une femme renonce délibérément à son mari, à son foyer, voire à ses enfants, pour suivre un amant ; mais elle ne consentira jamais à partir sans sa houppette à poudre, son bâton de raisin, son kôhl et son mouchoir brodé.

Lily remplit sa bourse de toute la monnaie qu'elle put trouver dans les tiroirs de son chiffonnier. Puis elle descendit, animée d'une allégresse intime. Son mari la regarda sortir.

— Adieu, Lucien, fit gravement Lily avec sa voix de cinquième acte.

Car les femmes — même les plus spirituelles — jouissent toujours du côté théâtral des fugues adultères.

∴

Camille l'attendait au lieu du rendez-vous, assis au volant d'une solide limousine. Il avertit :

— Tout va bien... Montez. J'ai pleinement réussi : je vous conterai cela en route. Et mon père ?

— Je ne l'ai pas vu. Il n'est venu personne.

L'auto démarra, avec son bruit rauque de bête grondante. Camille donna le maximum de vitesse.

— Comment ! personne ! reprit Camille.

Et il y a plus de deux heures qu'Antony a quitté la villa !...

Les deux jeunes gens s'interrogèrent d'un regard perplexe. L'abstention du magister leur paraissait énigmatique ; or, le mystère est mauvais signe aux yeux des fugitifs. Bah ! Camille chassa les pensées importunes, d'une phrase tendre :

— Ma chère Lily !... Je vous possède enfin à moi seul. Comme nous allons nous aimer !...

Il eût souhaité l'enlacer d'une étreinte interminable. Hélas ! par excès de prudence, le jeune homme conduisait lui-même, pour ne point mettre un chauffeur dans son secret ; — ses mains étaient rigoureusement occupées... Et, Tantale éternel, Camille se trouvait condamné une seconde fois à contempler — sans plus — cet admirable fruit de chair qu'était Lily Pascal...

## XIV

M. Pascal s'était allongé au fond d'une bergère. Il attendait le retour de sa femme, il attendait le réveil de Camille : son impatience s'usait à épeler *la Gazette ibérienne.*

Lorsqu'une préoccupation absorbe notre esprit, la lecture d'un journal nous intéresse à rebours; les articles politiques ou littéraires n'arrivent point à fixer notre pensée distraite alors que les réclames attirent notre attention machinale, ainsi que la « vie agricole » et le « postage maritime ».

Fidèle à cette coutume, M. Pascal commença par les annonces, médita sur une publicité recommandant un cacao garanti pur;

puis, avisant une liste de chiffres, il la parcourut, tout en titillant de la langue contre une dent creuse.

C'était le résultat de la Loterie ibérienne en faveur des gitanos tuberculeux : la gazette publiait les numéros gagnants. M. Pascal marmotta d'un accent détaché :

— Le n° 7917 gagne le lot d'un million... Le n° 7917...

Tout à coup, il bondit de son siège et s'écria :

— Le n° 7917 ?... Mais, c'est le mien !

Emportant son journal, il s'élança hors du salon, fit irruption dans sa chambre et fouilla les paperasses qui remplissaient un petit secrétaire.

Il dénicha enfin ses billets de loterie ; il y en avait trois, se suivant, d'une même série : 7915, 7916 et 7917. Après avoir acquis la certitude de sa chance, Lucien, au comble de la joie, esquissa une danse sauvage à travers la pièce, son billet dans une main, sa gazette dans l'autre. A ses cris hilares, succédait cette phrase dix fois répétée :

— J'ai gagné le gros lot !... J'ai gagné le gros lot !

Il envahit l'appartement de sa femme : mais le cabinet de toilette était désert et la chambre vide.

M. Pascal, désappointé, murmura :

— Pas encore rentrée ?... Moi qui aurais tant de satisfaction à lui apprendre la bonne fortune qui nous permet de vivre en rentiers, dorénavant !

Il erra au hasard, du troisième étage au rez-de-chaussée.

Il aperçut Denise qui époussetait les tentures du vestibule. M. Pascal l'interpella :

— Vous n'avez pas vu Madame ? Savez-vous où elle est allée ?

La petite bonne l'épia, d'une œillade sournoise.

Surexcité par l'extravagante nouvelle, M. Pascal s'agaça de l'attitude de la servante :

— Vous pourriez me répondre, hein ?... au lieu de m'examiner avec cet air stupide !

Denise, vexée, riposta insolemment :

— C'est à M. Benjamin que Monsieur doit

s'adresser... Il sera mieux renseigné sur le compte de Madame.

— Benjamin !

Lucien, interloqué, s'efforçait de comprendre. Il murmura :

— Comment Benjamin connaît-il le but de promenade qu'a choisi Lily puisqu'elle est sortie pendant son sommeil ?

— Ah ! ouiche... Un joli sommeil ! Que Monsieur fasse un tour là-haut; il verra de quelle façon l'on y dort.

Effaré, vaguement troublé, Lucien, suivi de la bonne, grimpa quatre à quatre jusqu'à la chambre de Camille : un regard lui suffit pour constater la disparition de son protégé et le désordre de la pièce où flottait insidieusement ce parfum d'œillet musqué dont se vaporisait Lily.

M. Pascal soupçonna une catastrophe. Se tournant vers Denise, il questionna, menaçant :

— Maintenant, vous allez tout dire !... Qu'avez-vous découvert ? Prenez garde, je suis très irrité... Parlez sans réticence, ou je me fâche !

La jeune fille, terrifiée, déclara précipitamment :

— Eh bien ! voici, Monsieur. Je n'ai pas appris grand'chose... cependant, je suis fixée !... Il y a une heure à peine, comme je revenais d'acheter les journaux à Montfleuri, j'ai failli être écrasée par une automobile lancée à fond de train... Malgré son allure rapide, j'avais eu le temps de distinguer ceux qui l'occupaient : et j'ai reconnu M. Benjamin auprès de qui était assise Mme Pascal...

— Nom de... sacrebleu ! Ah ! les misérables... Ben, je ne m'étonne plus d'avoir gagné le gros lot !

Lucien écumait. Il s'exclama soudain, illuminé :

— Le petit gredin ! Son indisposition, alors, c'était une feinte ?... Ils avaient prémédité la comédie pour ménager leur évasion... Et le docteur : serait-il complice, par hasard ? Il avait un maintien bizarre...

— Quant à ça, je puis affirmer à Monsieur que non ! Monsieur n'ignore pas que les médecins nous trouvent toujours des maladies

quand nous sommes en bonne santé, quitte à nous traiter de douillets bien portants le jour où nous nous plaignons vraiment de souffrir.

— Oh ! Lily !... Lily !... Dire qu'elle a eu la cruauté de m'abandonner ainsi !

M. Pascal gémissait, en proie à une affliction profonde. Il aimait réellement sa femme.

— Pauvre Monsieur ! murmura Denise, subitement apitoyée.

L'énergique nature de M. Pascal l'incitait déjà à réagir, à lutter.

D'abord, il fallait raisonner froidement : il se calma peu à peu. Lily s'était fait enlever par ce godelureau... Et après ? L'aimait-elle ? Ce n'était point prouvé. Que diable ! M. Pascal avait cette confiance en soi des beaux hommes. Il était autrement râblé que ce jouvenceau, n'est-ce pas ? Son âge pesait légèrement sur ses fortes épaules... Du reste, que lui importait ? Une femme intelligente préfère toujours un quadragénaire séduisant à l'adolescent inexpérimenté. Non. Lily ne pouvait l'avoir délaissé en l'honneur de ce grand dadais... Ce qui l'avait tentée, c'était

surtout l'espoir de mener une vie nouvelle, loin de la *Maison*... Eh bien ! puisqu'il avait un million à lui offrir, à présent — avec la considération sociale que nous vaut invariablement l'or...., Il n'était besoin que de la retrouver : elle ne refuserait pas de s'associer à son bonheur et de congédier son amoureux...

On le voit, M. Pascal méprisait les femmes comme il sied et simplifiait la morale conjugale. Désirant encore Lily, il acceptait d'avance une réconciliation humiliante pour lui. Il ne prévoyait pas d'obstacle : il avait de l'argent ; il l'achèterait une deuxième fois, voilà tout.

Bien qu'ancien normalien, Lucien Pascal goûtait médiocrement les psychologies compliquées.

Il s'informa donc auprès de Denise :

— De quel côté filait leur automobile ?

— Par là, Monsieur, dit la bonne, en désignant un point imaginaire — vers l'est...

— Oui... le voyage en Italie, parbleu ! pensa M. Pascal. Bah ! je les rattraperai tôt ou tard... Plutus est un bon guide qui ouvre ous les passages et délie toutes les langues...

Avant de me lancer à leur poursuite, je suis obligé — par conséquent — d'aller toucher mon gros lot à la Banque ibérienne de Barcelone... Je ne veux rien laisser derrière moi : empressons-nous de liquider nos affaires.

M. Pascal résolut de licencier son personnel : lorsqu'on se fait moine grâce à l'habit neuf, il est prudent de brûler ses vieux vêtements.

Pour la dernière fois, Lucien appela tous ces messieurs au salon.

Là, leur distribuant généreusement ce qui lui restait d'espèces disponibles — à titre d'indemnité, — il les mit au courant de sa détermination inattendue, les encouragea à chercher fortune ailleurs et les renvoya en leur souhaitant bonne chance.

*
* *

— M. Léonid, je vous prie ?

M. Léonid était le propriétaire de la villa Pascal. Lucien venait d'entrer chez lui. Le maître de céans se présenta bientôt devant

son visiteur, le dévisageant curieusement.

M. Léonid était un petit vieux d'une soixantaine d'années, au regard matois, à l'air retors des Piémontais — ces Normands du sud-est.

Il interrogea mielleusement :

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur Pascal?

— Voici, expliqua Lucien. Je désirerais résilier mon bail ou — si vous vous y opposez — vous prier de sous-louer la villa à ma place. Je suis forcé de quitter Montfleuri soudainement : une question d'intérêt... un héritage — oui, un héritage — m'appelle à l'étranger.

Le propriétaire réfléchit promptement : son locataire parti, il serait aléatoire d'espérer le payement de ses termes ou la réussite de poursuites hypothétiques... alors, à quoi bon s'entêter sur un bail inutile? Il est superflu de museler le chien de Jean de Nivelle. M. Léonid jugea plus opportun de geindre comme un malheureux tant qu'il avait l'autre sous sa main. Il se lamenta :

— Moi, je ne veux nuire à personne, monsieur Pascal... Je vous accorde votre résiliation pour vous être agréable... Mais songez au préjudice que me cause votre départ! Je ne pourrai plus louer ma villa dorénavant : je ne dis pas cela dans l'intention de vous offenser... seulement, vous en avez fait une demeure si... spéciale que tous les locataires éventuels seront effarouchés, à l'avenir...

M. Pascal avait hâte de terminer ses démarches. Au surplus, la joie de sa prospérité imprévue l'incitait aux largesses. Il décida rondement :

— Allons, allons!... Ne vous désolez pas, mon cher monsieur... Les concessions réciproques arrangent toujours les choses ?... Vous me déliez de mes engagements ?... Pour la peine, je vous abandonne mon mobilier afin de vous dédommager. Êtes-vous content ? C'est un gentil cadeau, hein ?

M. Léonid s'épanouit à l'idée de posséder les merveilles que devait recéler la maison Pascal : il ébauchait confusément le projet de les laisser telles quelles et de les exhiber,

moyennant finances, aux curiosités des Montfleuriens : musée historique... Ça deviendrait une ressource au cas où il ne trouvât point de locataire.

Le rusé Piémontais, enchanté d'avoir tiré avantage de la situation, regretta poliment M. Pascal :

— Je ne me consolerai pas de votre décision... C'est une calamité pour le pays...

Il ajouta discrètement, l'œil égrillard :

— Et ces pauvres demoiselles, que vont-elles penser?

M. Pascal eut la moue dégoûtée d'un bourgeois rigoriste à qui l'on tient des propos grivois.

Toisant le propriétaire du haut de sa grandeur, il reprocha :

— Vous les plaignez !... Ces créatures éhontées !

M. Léonid, abasourdi, vaguement intimidé, s'excusa :

— Je vous demande pardon... Je ne croyais pas vous formaliser.

Alors, M. Pascal éclata de rire.

Il avoua avec bonhomie :

— Baste !... Je ne me formalise point : je me forme... Ma future richesse me grise déjà... Car, mon bon monsieur, au-dessus d'un certain chiffre de fortune, on pratique l'hypocrisie de la vertu : ça fait partie du décor et du décorum... Le cynisme, voyez-vous, c'est le luxe de ceux qui n'ont rien à perdre.

Puis, il conclut :

— Quant à ces demoiselles, que leur sort ne vous tracasse pas : je fus un inventeur, dans mon genre... Je renonce à exploiter l'idée jusqu'au bout : elle retombe au domaine public. Qui sait ? Peut-être aurai-je des imitateurs... C'est le destin de tout précurseur. L'un d'eux reprendra un jour la succession de la Maison Pascal.

— Je lui proposerai de louer aussi les meubles, interrompit M. Léonid.

*
* *

Deux heures plus tard, Lucien Pascal partait pour Marseille où le paquebot de Barcelone devait appareiller le lendemain.

M. Pascal s'en allait, heureux, triomphant, comblé par la Femme au bandeau (ce n'est point la Justice que j'entends désigner ainsi).

Ses mécomptes conjugaux l'affectaient à peine, car il se leurrait d'espérance ; et l'avenir était à ses yeux de la couleur azurée des billets que lui remettrait bientôt la Banque ibérienne.

. . . . . . . . . . . . . . . .

Les âmes vertueuses réprouveront le conteur — esclave de la véracité du récit — qui récompense le vice en la personne de M. Pascal.

Que voulez-vous, bonnes gens ! Nous n'y pouvons rien. Il vous est arrivé de poser le pied, par mégarde, sur quelque substance nauséabonde étalée au milieu de la chaussée. Vous disiez en riant : « Cela porte chance ! »

Eh bien ! à M. Pascal, également, *ça* avait porté chance...

Si la Fortune se donnait toujours, et exclusivement, aux mortels qui la méritent, la terre ne serait peuplée que de pauvres diables.

## XV

Blême, affamé, furibond et brisé de fatigue, le docteur Antony arriva seulement à Marseille vers dix heures du soir.

Resté en panne à douze kilomètres de Montfleuri, au milieu d'une plaine marécageuse où nul secours étranger n'était espérable, le docteur avait laissé son mécanicien lutter contre la machine qui lui opposait la résistance ironique de sa force inerte, et s'en était retourné pédestrement à la ville.

Tandis que le chauffeur — avec la merveilleuse sérénité de ses pareils — grillait des cigarettes assis sur le marchepied de cette auto qu'il n'avait pu dompter, le malheureux Antony

faisait trois lieues sous un soleil implacable; rentrait chez lui, harassé; et se résignait finalement à prendre ce train omnibus de seize heures qu'il avait fort dédaigné auparavant.

Le docteur était d'assez méchante humeur en abordant la cité phocéenne. Absorbé par ses réflexions, il avait déjeuné sommairement; et, maintenant, un appétit tardif lui tenaillait l'estomac.

Malgré son désir d'une collation réconfortante, il eut la sagesse d'aller tout de suite à la recherche de son ami : le rejoindrait-il seulement? Le magister n'avait-il point abandonné déjà la malencontreuse expédition inspirée par Laurenzi? Tant d'heures s'étaient écoulées entre leurs deux voyages! Antony se décourageait presque.

Il se dirigea vers l'hôtel de Russie.

Il jeta un coup d'œil dans le hall de l'établissement : plusieurs voyageurs y étaient installés; mais, n'apercevant aucune figure de connaissance, Antony se décida à entrer dans le bureau de l'hôtel où un secrétaire, au

mufle de vieux dogue gras et velu, somnolait sur son journal.

— Pardon, Monsieur... commença le docteur.

L'homme sursauta, lança à l'intrus un regard ensommeillé, chargé de reproches; puis daigna proférer d'une voix pâteuse :

— Vous désirez ?

— Un simple renseignement, répondit Antony. Vous avez reçu ce matin la visite du magister de Montfleuri-les-Pins accompagné de son commissaire central... Sont-ils encore ici ?...

Le secrétaire de l'hôtel parut tout à fait réveillé. Il répliqua vivement :

— Nous avons reçu effectivement, à midi, deux individus prétendant être les personnages en question...

— Comment ! prétendant être ? interrompit le docteur stupéfait. Ce n'étaient donc pas eux ?

— Certes non ; ce gros homme et ce vieillard à favoris avaient usurpé une fausse qualité afin de pénétrer auprès d'un de nos voyageurs.

Antony, flairant un imbroglio, s'impatienta :

— Enfin, où sont-ils en ce moment?

— Au poste.

— Ah ça ! qu'est-il arrivé ?

— Oh ! rien que de très banal et de très dramatique... On a essayé d'assassiner le général Tcherpoff, pour la dixième fois au moins...

— Mais quel rapport ?...

— Le général Tcherpoff, qui est un haut fonctionnaire de la police à Moscou, descend à notre hôtel chaque fois qu'il passe par Marseille... Il y a deux ans, un de ses compatriotes a tiré des coups de revolver sur lui, dans le hall même... La saison dernière, nous avons découvert une bombe sous son lit... Et ce matin les deux hommes dont je vous parlais, ont eu l'audace de s'introduire de foree chez lui, le vieux jurant ses grands dieux qu'il s'agissait de son fils. Ils ont dérangé le général qui était couché — et pas seul ; cela a causé un énorme scandale... J'ai fait conduire tout le monde au poste et, comme les deux étran-

gers n'avaient pas de papiers, le commissaire n'a point voulu les relâcher...

Quoique le récit de l'hôtelier fût plutôt embrouillé, le docteur Antony finit par y démêler quelques éclaircissements. Il interrogea :

— Comment est-il physiquement, votre général ?

— Très bien ; c'est un beau jeune homme, grand et brun...

— Pardieu, c'est bien ça, murmura Antony... Ils ont confondu le signalement... Quelle brute, ce Laurenzi !

Laissant le secrétaire de l'hôtel en plan, Antony courut au commissariat afin de réclamer le magister.

Il pestait contre l'auteur de ces contretemps; vraiment, c'était bien la peine d'être commissaire central de Montfleuri pour partir à l'aveuglette, en oubliant ses papiers d'identité — et se comporter si sottement — envahissant la chambre des gens ainsi qu'un malfaiteur ! — Antony mettait une certaine partialité à excuser Onésime Champion — de

moitié dans la mésaventure, — l'angoisse paternelle justifiant les bévues de celui-ci.

Le docteur arriva au commissariat à l'instant même où le commissaire de police — qui, sur la prière de ses prisonniers, avait télégraphié à Montfleuri-les-Pins — recevait une réponse lui confirmant le départ du magister et concordant parfaitement avec les déclarations des deux inculpés.

Il ne fit donc aucune difficulté pour relaxer Onésime Champion et Laurenzi, quand le docteur les eut identifiés.

Dès qu'ils se retrouvèrent dehors, le magister et Laurenzi s'empressèrent d'exhaler leurs plaintes, leur colère et leurs revendications, contant leur odyssée à Antony.

Un agent de Marius Laurenzi, se méprenant sur les allures inquiètes d'un touriste russe que la crainte des vengeances personnelles incitait à la prudence, s'était imaginé reconnaître en lui Camille, avait signalé son passage à Marseille ; et, sur la foi de cette information, le magister, guidé par Laurenzi, était tombé à l'hôtel de Russie

comme une trombe; criant, tempêtant, exigeant qu'on lui rendît son fils. Étant donnée la fréquence des attentats dirigés contre lui, ce Tcherpoff, en voyant deux énergumènes enfoncer sa porte, les avait accusés d'assassinat. Emmenés au poste, obligés de se débattre contre ces assertions stupides, le magister et Laurenzi avaient tenté d'expliquer leur erreur, en pure perte. L'absence de pièces d'identité — Laurenzi avait oublié son portefeuille, et Onésime Champion s'était habillé à la hâte, laissant le sien dans son vêtement d'intérieur — avait produit une impression désastreuse. Et ce n'était qu'à sept heures du soir que le commissaire marseillais, voulant bien se souvenir d'eux, avait eu la condescendance d'envoyer une dépêche à Montfleuri, comme Onésime l'en suppliait depuis son arrestation.

Le magister, boudant Laurenzi, prit le bras d'Antony.

Onésime Champion semblait furieux.

Il était courroucé — non d'avoir passé une journée au poste — mais de constater com-

bien sa puissance était méconnue, bafouée, ignorée, hors du sol natal.

Lorsqu'on est le premier à Montfleuri, il est pénible de s'apercevoir que l'on vous traite comme le dernier à Marseille.

M. le magister pratiquait la sagesse orgueilleuse de César.

Soudain, Onésime Champion songea à s'étonner de la présence du docteur en ces lieux.

Il demanda :

— On t'a donc averti assez tôt, que tu as eu le temps de venir nous délivrer ?

— Hum !...

Le docteur Antony, perplexe, cherchait ses mots pour commencer l'histoire embarrassante de Camille.

Il se décida ; s'écria — ainsi qu'on ouvre le feu :

— Voici. J'ai découvert la retraite de ton fils... Tu peux être tranquille : ce coup-ci, ce n'est pas un général russe qui occupe sa place... Malheureusement !

Et, bravement, le docteur Antony révéla tout ce qu'il savait, sans réticence

Onésime Champion se mit à pousser des cris d'orfraie, couvrant la Maison Pascal d'anathèmes — cette sale maison qu'on l'avait empêché de fermer ; — appelant la malédiction divine sur la tête d'un enfant dénaturé...

Les sergents de ville considéraient d'un œil soupçonneux cette ombre qui gesticulait dans la nuit.

Car le peuple marseillais — n'en déplaise à la légende — est aussi calme et pondéré que la plupart des septentrionaux ; et les manières exubérantes du magister le faisaient remarquer fâcheusement.

— Allons, allons, Onésime, intervint Antony. Apaise-toi. On nous regarde. Il n'est pas absolument nécessaire que l'on t'appréhende une seconde fois, tel un simple *nervi*.

Le magister s'arrêta ; approuva :

— Tu as raison... Il ne sert à rien de s'emporter. Des actes avant tout, et trêve de paroles. Nous allons repartir immédiatement pour Montfleuri et cette nuit même Camille

aura réintégré l'hôtel de ville, ou je le déshérite...

Le docteur protesta énergiquement :

— Ah ! non !... Tu en as de bonnes, toi ! On voit bien que tu ne cours pas depuis une dizaine d'heures après tes amis... Je suis fourbu, mon cher ; je suis éreinté, aplati, exténué... Et puis, j'ai oublié de dîner : c'est ta faute... Je meurs de faim ; moi qui enjoins à mes clients d'observer la régularité dans leurs repas, sous peine de maux terrifiants ! Non : je ne m'en irai pas avant d'avoir soupé convenablement ! Souper : quel rêve ineffable ! Il me semble humer déjà une odeur de bisque et de langouste...

— Eh bien ! soupons, concéda le magister, mais après...

— Après, continua le docteur, je compte me coucher. Le lit le plus dur sera moelleux à ma fatigue.

— A ton aise... Nous nous passerons de toi. Laurenzi et moi prendrons le prochain train.

— Je ne t'engage pas cela, répliqua An-

tony. Camille ne mourra point de rester là-bas quelques heures de plus ; et, en allant le relancer demain matin seulement, tu éviteras un esclandre regrettable : ne songes-tu pas que si tu arrives à la Maison Pascal au milieu de la nuit, tu t'y heurteras à un certain nombre de tes administrées ? Crois-moi : choisis une heure moins dangereuse...

– Et si Camille utilisait ce répit pour s'enfuir ?

— Bah ! la présence de Mme Pascal le retient au logis.

— Qu'en pensez-vous, Laurenzi ? dit le magister, indécis

Le commisaire se récusa piteusement :

— Oh ! moi, monsieur le magister, je n'ai plus d'avis. Vous comprenez, si je donnais un conseil, ça tournerait encore mal pour moi... Puisqu'il paraît que je ne fais que des gaffes !

Ces messieurs décidèrent enfin d'achever leur nuit à l'hôtel Terminus.

*
* *

Le lendemain, à onze heures, les trois hommes rentraient à Montfleuri-les-Pins.

Dès qu'ils furent sortis de la gare, le magister héla une voiture ; et, tandis que le docteur Antony s'asseyait à sa gauche, le commissaire central ceignit gravement son écharpe rose et verte pour manifester l'importance de sa mission.

Au trot rapide des petits chevaux camarguais, la Corniche fut bientôt gravie. La Maison Pascal apparut gracieuse et troublante; dressant ses tourelles claires sur le bleu profond du ciel indigo...

Les trois hommes se turent, impressionnés.

Ils descendirent de voiture, s'approchèrent... O surprise !

Sur la mignonne villa aux volets clos, suspendu au-dessus de la porte, un écriteau se balançait, agité par le siroco.

Et le magister lut avec stupeur :

VILLA MEUBLÉE

A VENDRE OU A LOUER

*S'adresser au propriétaire.*

Il se tourna vers Antony :

— Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce une ruse du sieur Pascal?

— Non, Monsieur, non, chevrota une voix flûtée à l'accent italien.

Et M. Léonid surgit devant lui, sortant de la maison qu'il venait de visiter de fond en comble.

Le Piémontais renseigna ces messieurs sur ce qui s'était passé, durant leur absence.

M. le magister témoigna une vive affliction.

Il gémit, accablé :

— Mon Dieu ! mon fils, mon unique enfant, enfui avec cette femme ! J'aurais préféré le surprendre dans cette turpitude ; au moins, j'aurais eu la consolation de le sentir ici...

Tandis qu'à présent... Quand le reverrai-je, hélas ?

Le docteur Antony s'avança, saisit la main de son vieux compagnon et, l'étreignant d'une de ces accolades rudes et réconfortantes, d'homme à homme, — il murmura avec tendresse :

— Sois fort, mon camarade... Ton fils n'est guère coupable, en somme : il t'a simplement révélé son âge... Les pères ne voient pas grandir leurs gamins. Le mioche pousse petit à petit.... On échange la robe contre un pantalon.... Une année, ce sont les boucles brunes que les ciseaux emportent... Une autre, c'est la voix cristalline qui se mue en un organe rauque : l'accent mâle de demain... Enfin, la moustache frise et les femmes commencent à sourire, en croisant l'adolescent.... Ton fils est parti : pour toujours, dis-tu ? Hélas ! formons le vœu qu'il rentre au bercail le plus tard possible !... Car, pourquoi notre Camille aurait-il rencontré cette exception : une belle, fidèle ?... Et l'enfant te reviendra, meurtri, à la première trahison. Souhaite donc de pleurer

longtemps, mon pauvre magister !... Le bonheur des gosses, vieux papas, n'est-ce point la source éternelle de vos larmes, qui tombent — telles ces jolies pluies d'avril — en regardant les boutons éclore ?...

*
* *

Ainsi finit *la Maison Pascal.*

L'auteur n'affirme point que cette historiette soit authentique : mais la vie même est quelquefois aussi immorale et moins vraisemblable.

Le conteur ne peut inventer d'anecdote plus incroyable que les faits secrets qui se produisent chaque jour dans l'intimité d'un bourgeois quelconque.

L'Histoire dépasse en fantastique l'imagination du grand Hoffmann.

Alors ?... A quoi bon tirer une conclusion de cette petite chose qui se nomme un roman, ou de ce souffle si bref qui s'appelle l'existence humaine ?

Puisque la route est courte, suivons-la avec

insouciance; et, comme dit Flaubert dans *la Tentation de saint Antoine* (1849) :

« Allons ! Sans t'inquiéter de l'ouvrage, tourne la meule de la vie et siffle en la tournant ! »

FIN

SAINT-DENIS
IMPRIMERIE H. BOUILLANT
47, BOULEVARD DE CHATEAUDUN